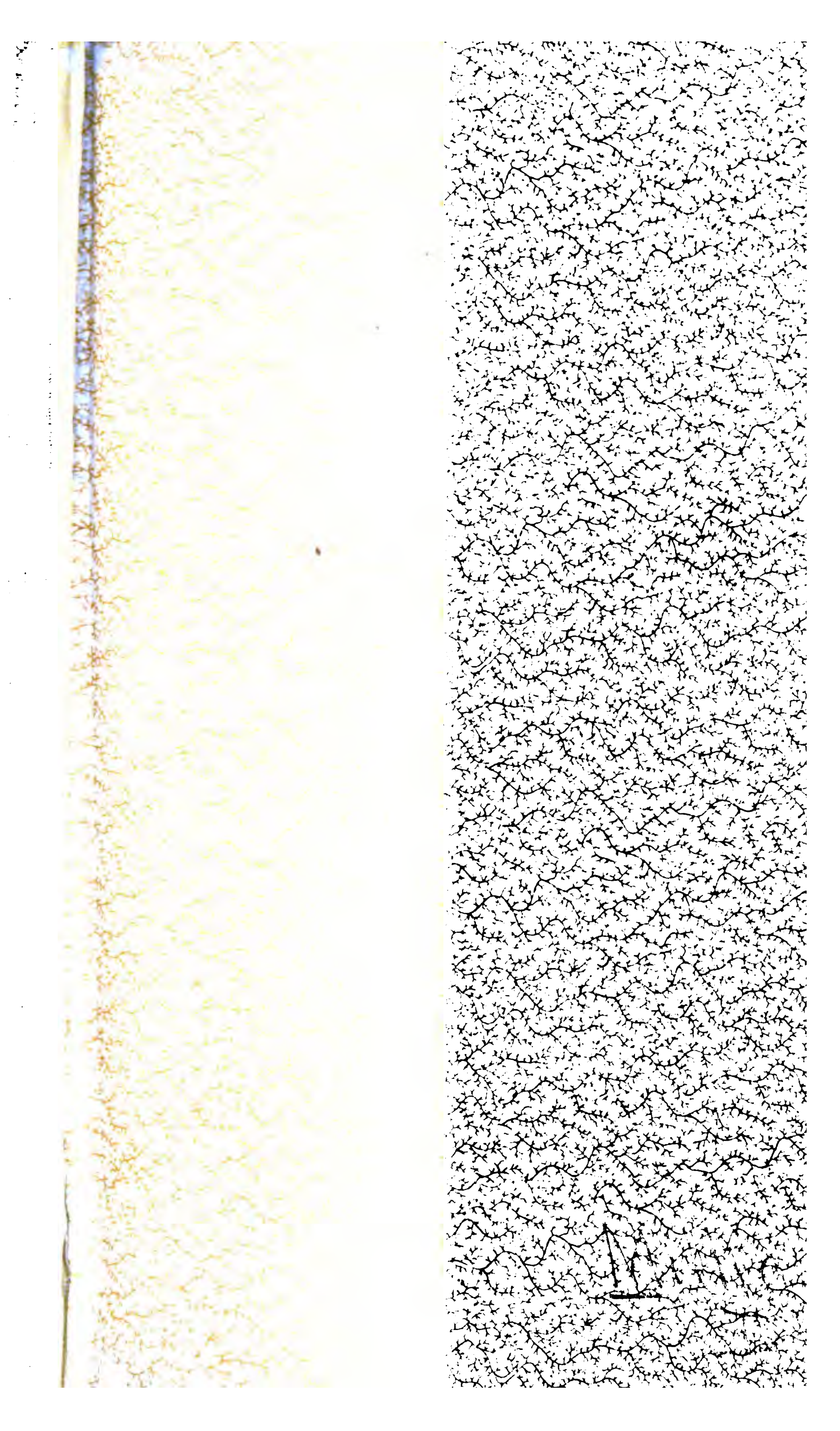




VOYAGE

DANS

LES DÉPARTEMENS DU MIDI

DE LA FRANCE.

TOME IV,

SECONDE PARTIE.

SE TROUVE À PARIS,

CHEZ GABRIEL DUFOUR ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
rue des Mathurins-Saint-Jacques, n.° 7.

VOYAGE

DANS

LES DÉPARTEMENS DU MIDI DE LA FRANCE;

PAR AUBIN-LOUIS MILLIN,

Membre de l'Institut et de la légion d'honneur, Conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la Bibliothèque impériale, Professeur d'archæologie; Membre de la Société royale des sciences de Gœttingue, de l'Institut de Hollande, de l'Académie royale de Munich, de celle de Vilna, de l'Académie italienne, de celle de Turin, de celle des beaux-arts à Florence, de celle de Corfou, de celle des curieux de la nature à Erlang, des sciences physiques de Zurich, d'histoire naturelle et de minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linnéenne de Londres, impériale d'histoire naturelle de Moscou; de la commission des antiquités à Copenhague; des Sociétés d'histoire naturelle, philomathique, galvanique, celtique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris; des Académies de Lyon, Rouen, Abbeville, Boulogne, Poitiers, Niort, Nîmes, Marseille, Avignon, Alençon, Caen, Grenoble, Colmar, Nanci, Gap, Strasbourg, Mayence, Trèves, Francfort, Nantes, Soissons, Lille, Évreux, &c.

TOME IV,

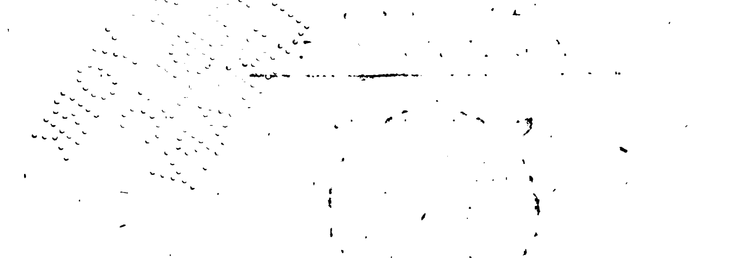
SECONDE PARTIE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M. DCCC. XI.



CHAPITRE CXXIV.

DÉPART d'Auch. — MIRANDE. — Basques. — *Berret.* — SAINT-MAUR. — MIÉLAN. — Mœurs et usages. — *Bigerrones.* — Bigorre. — RABASTENS. — Département des Pyrénées-Occidentales. — *Turba*, TARBES. — LA LOUBÈRE. — L'Adour. — *Capulet.* — BAGNÈRES. — Promenades. — Bains — Inscriptions. — Jeu.

LA descente d'Auch par le chemin qui conduit à Tarbes, est extrêmement rapide. On relaye dans un petit endroit appelé *Vicnau*, puis à *Mirande*, petite ville assez bien percée. Au milieu est une place à laquelle aboutissent quatre grandes rues, et d'où l'on voit les quatre portes. Cette ville a été bâtie, vers la fin du XIII.e siècle, par les moines de Berdoues, qui en étoient voisins (1) : c'est aujourd'hui le siége d'une sous-préfecture. Elle est entourée de vignobles ; on y fait et on y vend une grande quantité d'eau-de-vie. Elle est située sur la *Bayse de devant*, qui, comme plusieurs autres petites rivières de cette contrée, prend sa source dans la lande de Pinas, au département des Hautes-Pyrénées, et, après avoir traversé le département du Gers, entre au-dessous de Condom dans celui de Lot-et-Garonne.

(1) *Suprà*, p. 469, note 3.

La route traverse une succession continuelle de petites montagnes : ainsi on ne peut avancer beaucoup.

Nous commençâmes à rencontrer des voituriers basques : ils sont coiffés d'un bonnet appelé *berret*, qui est presque plat et en général de couleur grise ; il ressemble beaucoup à celui que les acteurs portent encore dans les rôles de *Scapin*, de *Mascarille* et de *Sganarelle*. Les voitures sont attelées de trois chevaux ou de trois mulets : le conducteur, monté sur un âne, chemine à côté ; mais, dans les pas difficiles, il descend, et l'âne est ajouté à l'attelage. Ces voitures sont des chariots longs et étroits à quatre roues, dont celles de devant sont presque aussi élevées que celles de derrière ; il y a à peine entre elles six à sept pouces de distance : elles paroissent très-fortes quand on les voit d'un peu loin, parce qu'au lieu de cercles de fer les jantes sont garnies d'autres jantes de bois d'une égale épaisseur.

Après avoir passé les montagnes et le village de *Saint-Maur*, on traverse *la Losse*, rivière qui sort du département des Basses-Pyrénées, dans l'ancien comté d'Astarac, entre dans ce département à Sarraguzan, et en sort près de Condom, à travers la montagne et la ville de *Miélan*, où l'on relaye. Cette petite ville étoit autrefois plus considérable ; elle avoit un château assez fort, qui fut surpris en 1440 par les Anglais ; ils y furent bientôt attaqués eux-mêmes et massacrés par Arnaud de Guilhem. Miélan est

situé entre la Losse et *le Boués.* La chair des moutons de cette contrée avoit autrefois une grande réputation ; mais le défrichement des coteaux, où l'on a planté des vignes, a fait disparoître les végétaux aromatiques qui lui donnoient une saveur délicate.

On est ici à la frontière du département du Gers ; les villes sont en petit nombre et peu populeuses. Il règne encore dans ce département une grande simplicité de mœurs qui se fait remarquer sur-tout dans les campagnes : les paysans sont patiens, infatigables dans le travail, et cependant ils ne mangent de la viande et ne boivent du vin que deux jours de l'année, pour animer la gaieté du carnaval, ou pour célébrer la fête du patron de chaque village, ou bien encore aux noces et aux enterremens, parce qu'on ne peut renvoyer à jeun les parens qui sont venus de loin pour l'une ou l'autre cérémonie. Le pain de méteil, la soupe, qui n'est qu'une décoction de choux, de raves, de légumes verts ou secs, sans graisse ni huile, et seulement aiguisée avec du sel, les ognons crus, sont leur nourriture habituelle : dans l'hiver, ils substituent à la soupe de l'*armotos*, c'est-à-dire, une bouillie de maïs très-claire, que l'on nomme *millas* quand elle est plus épaisse. Leur boisson n'est que de la piquette, qu'on obtient en laissant séjourner de l'eau sur le marc de la vendange.

Les délassemens du dimanche sont les comptes,

les visites, les achats. Ils portent sur leur gilet une longue veste non boutonnée, et quelquefois l'habit qu'ils avoient le jour de leurs noces; leurs guêtres [*garramachos*] font plusieurs fois le tour de leurs jambes, et ils ont des sabots, ou des souliers ferrés qui datent quelquefois du même jour que leur habit. Chaque pièce de leurs vêtemens est fabriquée avec leur laine ou avec leur lin, qui a été filé par les mères de famille et les jeunes filles. Les femmes ont un long jupon, des brassières qui marquent la taille jusqu'aux hanches et qui se lacent ou se boutonnent, un tablier et une coiffure de toile: dans la belle saison, elles ont les jambes nues; dans le mauvais temps, elles portent des bas de laine et des sabots: les souliers sont un grand objet de luxe. Les mères prennent soin du ménage, nourrissent la volaille; les jeunes filles font paître les troupeaux; lorsqu'elles grandissent, elles partagent avec les hommes les plus durs travaux des champs; aucune ne voudroit passer pour fainéante, et devenir ainsi indigne de la recherche d'un laboureur: aussi celles qui se louent lorsque la famille est trop nombreuse, préfèrent-elles la campagne à la ville. Tout, chez eux, tend à l'union des familles par le lien sacré du mariage, et les exemples de séduction sont très-rares. Une grande taille, de l'embonpoint, de larges épaules, de grands bras, de grands pieds, un teint fortement hâlé, font sur-tout rechercher les filles

par

par les pères pour leurs aînés. Le jeune homme pince les bras de celle qu'il préfère; si elle reçoit bien cette rustique déclaration, elle lui en fait l'aveu en s'asseyant sur ses genoux : mais rien n'est terminé sans le consentement des parens. Un mauvais lit, une ou deux paires de draps d'étoupes, une armoire de montagne qui vaut de dix à douze francs, un habit complet pour les fêtes, une paire de souliers, une paire de sabots et environ cent francs, composent toute la dot.

Si, malgré sa robuste constitution, la jeune mariée ne donne pas à son époux plus de garçons que de filles, elle éprouve bientôt sa mauvaise humeur et ses rebuts : mais si l'époux voit s'accroître le nombre de ses garçons, c'est pour lui une source de richesses, et à sa mort il leur partage tous ses instrumens de labour et d'agriculture.

Les paysans du Gers sont charitables et hospitaliers ; jamais le mendiant n'est renvoyé sans un morceau de pain : ils donnent tout avec profusion à l'hôte qu'ils reçoivent. Ils sont durs pour eux-mêmes et pour leur famille ; les malades même obtiennent peu de soins : mais ils les prodiguent au bœuf ou à la vache qui sont atteints de quelque maladie, et rien ne coûte, quelque foible que soit l'espoir qu'on a de les sauver ; on a recours sur-tout à l'art des devins et à la puissance des sorciers (1).

(1) CAZAUX, *Annuaire pour l'an 12*, p. 180 et suiv.

Rabastens est le dernier relais avant d'arriver à Tarbes. Le chemin qui conduit à cette dernière ville, est bordé de fossés remplis d'une eau courante que mille petits canaux d'irrigation distribuent dans les riches prairies qui bordent la route : derrière on découvre des coteaux couverts de vignes, et les Pyrénées s'élèvent avec majesté comme pour former le fond de ce magnifique tableau. Les habitans de ce beau pays ont tous l'air de l'aisance et du contentement.

On sort du territoire des *Auscii*, et l'on entre dans cette partie de l'ancienne Gascogne habitée autrefois par les *Bigerrones* (1), qui se soumirent à Crassus, lieutenant de César.

Ce fut sous les rois mérovingiens que ce pays reçut le nom de *Bigorra* ou *Begorra*, sous lequel il est toujours désigné par Grégoire de Tours. Il suivit le sort de la *Novempopulanie*; il a pourtant eu ses comtes particuliers, qui d'abord relevèrent des ducs de Gascogne. Ce comté, après avoir passé à la couronne en 1307, a successivement été perdu et repris dans les différentes guerres avec les Anglais ;

---

(1) CÆSAR, *Comment.* IV, 15. Leur nom, dans Pline, est *Begerri*; Ptolémée n'en parle pas : S. Paul les appelle *pellitos Bigerres*, parce qu'une partie de leur pays est située dans les neiges des Pyrénées; ce qui les obligeoit à se vêtir d'une espèce de fourrure, que SULPICE SÉVÈRE, dans sa *Vie de S. Martin*, nomme *Bigerrica vestis hispida*.

et après avoir rappartenu à la maison d'Albret, il a été réuni définitivement à la couronne avec les autres domaines de Henri IV.

Rabastens en Bigorre n'est point la ville du même nom où les croisés signalèrent leur fureur, et qui est dans l'ancien Albigeois. Elle a pourtant aussi été en proie à de grandes calamités pendant les guerres de religion. Cette ville, fidèle à la reine de Navarre, fut prise, après une vive résistance, par le brave et cruel Blaise de Montluc, qui paya cher cet exploit; car il eut le visage fracassé d'un coup d'arquebuse, ce qui l'obligea à porter un masque le reste de sa vie. Ses soldats commirent des cruautés dont le souvenir soulève l'ame. On est fâché de voir le dernier excès de la férocité ternir les actions d'un noble courage.

A quelque distance est *Vic de Bigorre*, ville où les comtes ont souvent résidé, et près de laquelle est la célèbre *abbaye de la Réole*.

Tarbes s'appeloit *Turba* dans le temps où elle étoit la capitale des *Bigerrones*; c'étoit, en 506, le siége d'un évêché. On voit qu'elle a été bâtie à différentes époques. C'est une des plus agréables villes de la Gascogne: ses rues sont larges, heureusement percées et bien aérées, et des ruisseaux d'eau courante y entretiennent la fraîcheur et la propreté. Les maisons sont couvertes d'ardoises, et il y a au milieu de la ville une belle place appelée *Maubourget*. Les

dehors offrent des promenades charmantes. La chaîne des Pyrénées, qui offre l'aspect de montagnes entassées les unes sur les autres, se présente avec magnificence et se déploie avec sublimité.

De Tarbes à Bagnères, la route est moins large, mais plus agréable encore que de Rabastens à Tarbes. On traverse un grand et beau village appelé *la Loubère*. On voit, de chaque côté du chemin, de grands vergers remplis d'arbres fruitiers, auxquels se marient des ceps de vigne qui les entourent de leurs pampres, et y suspendent leurs riches grappes : ces ceps, qui s'élèvent à une assez grande hauteur, forment quelquefois de rians berceaux. Le millet croît entre les arbres. La campagne est magnifique : de petites maisons assez propres, quelquefois couvertes en chaume, mais souvent aussi avec de l'ardoise, semblent placées exprès pour animer ce charmant paysage. Les murs sont bâtis avec des galets que l'Adour charie : ces galets, placés par assises et liés par un fort mortier, forment des bandes régulières.

Toute cette vaste et belle plaine, appelée *plaine de la Bigorre*, est couverte d'un lit fort épais de ces cailloux, qui croissent en volume à mesure qu'on approche des montagnes. Ces roches granitoïdes servent encore au pavage des cours.

Plus on approche de Bagnères, et plus l'usage du *capulet* se montre commun. On appelle ainsi un

voile de laine qui ne descend à-peu-près qu'à la moitié des bras, et dont on peut voir la figure *pl. LXXI, n.° 17.*

Ce capulet a la forme d'un sac dont on auroit laissé un des côtés longs ouvert : il est ordinairement de couleur rouge, et bordé, sur la couture qui divise le sommet de la tête, d'une bande de taffetas ou d'un ruban noir large d'un à trois doigts pour celui du dimanche, et d'un simple liséré tissu dans l'étoffe pour celui des jours ouvrables. Lorsqu'il fait beau, on retrousse le capulet à-peu-près d'un tiers, jusqu'au niveau du front, ou on en laisse flotter les pans, qui, en agitant l'air, procurent de la fraîcheur ; s'il pleut, on l'avance à volonté; et dans les jours froids, il sert à envelopper le visage, le cou, les épaules et la partie supérieure des bras. Quelques femmes portent leur capulet de laine blanche, et les vieilles en ont de laine noire; mais le rouge est la couleur la plus en vogue.

Après la Loubère, on trouve encore deux grands villages, *Momerès* et *Montgaillard.* La contrée où ils sont situés est charmante; on croit être dans un parc planté à l'anglaise, plutôt que sur une route. On faisoit alors les foins; et les plantes nouvellement fauchées exhaloient des vapeurs balsamiques qui paroissoient annoncer des vertus particulières. Les eaux sont si bien ménagées, que les prés semblent être un tapis du vert le plus agréable. En

suivant les bords de l'Adour, on trouve encore un autre joli village appelé *Trebon*.

Dès qu'on approche de Bagnères, les calèches, les dames à cheval, les hommes qui les accompagnent, annoncent que l'on est dans le voisinage d'un lieu où l'on vient autant chercher le plaisir que la santé.

Nous prîmes un logement à l'extrémité d'une promenade agréable, appelée *le Coustou*, qui est formée de deux rangées de beaux arbres et bordée de maisons passablement bâties. A peine y étions-nous descendus, que des musiciens vinrent célébrer notre bienvenue; c'est une aubade qu'ils donnent à tous les gens *comme il faut*. On pense bien qu'ils appellent ainsi tous ceux qu'ils croient en état de les payer.

Les rues de Bagnères sont bien percées et bien arrosées : un bras de l'Adour, après avoir fait mouvoir les pilons d'une papeterie et tourner plusieurs moulins, vient y entretenir la fraîcheur et la propreté; plusieurs maisons sont bâties avec élégance; le devant de quelques-unes est décoré de marbre de Campan et de Sarancolin. Les inscriptions que je vais bientôt rapporter, attestent que les Romains y sont venus chercher des soulagemens à leurs maux. Montaigne en parle comme du séjour où les malades peuvent le plus trouver *amænité de lieu, commodité de logis et de vivres et de compaignie.* C'est encore aujourd'hui ce site heureux et les différens

degrés de la chaleur des eaux thermales qui y attirent des hommes de tous les rangs et de toutes les nations.

Cette jolie ville est placée dans la plaine que nous venons de décrire, à l'entrée de la riante vallée de Campan, au pied et au levant d'une charmante colline, ombragée de hêtres et de chênes et tapissée de verdure. Des flancs de cette colline sortent trente-deux sources de température différente : elles vont fournir d'eau les bains publics et particuliers, qui sont désignés par divers noms dont chacun est dû à quelque particularité. Les *bains de la Reine*, qui sont au haut de la montagne et ont quarante-trois degrés de chaleur, doivent le leur à Jeanne, reine de Navarre et mère de Henri IV, qui, en reconnoissance du soulagement qu'elle y avoit éprouvé, fit construire le grand bassin, et planter deux promenades pour les buveurs qui devoient lui succéder. La *fontaine du Pré*, sur la route de *Salut*, doit son nom à sa situation : plusieurs inscriptions placées sur les murs par les buveurs attestent les guérisons qu'elle a opérées. On a donné à une autre le nom de *fontaine du Dauphin*, parce que les États de Bigorre firent construire, en 1781, le pavillon et les douches, pour célébrer la naissance du Dauphin. *S. Roch*, patron des pestiférés, a aussi donné son nom à une de ces sources. On compte encore celle du *roc Lannes*, et celle de *Cazaux*, qui est très-chaude. Je remarquai sur la

porte de cette dernière deux béquilles en sautoir; l'une étoit brisée: peut-être un malade l'avoit-il rompue en témoignage de sa guérison. Enfin les bains de *Salut*, à une demi-lieue sud-ouest, dans une gorge assez profonde formée par des roches de marbre gris, offrent des eaux chaudes, froides et tempérées. La chaleur de la *fontaine de Salis* (1) est d'environ cinquante degrés; on s'y baigne principalement pour les blessures: elle est en plein air, et bordée seulement d'un petit parapet. Les servantes y viennent laver leur vaisselle. Les prix de tous les bains sont fixés selon leur éloignement, ainsi que celui des chaises à porteurs, qui doivent être vitrées, bien fermées et commodément garnies, pour éviter aux baigneurs la fatigue et l'impression du froid. Les soldats et les pauvres sont admis *gratis* pendant quatre heures le matin et cinq heures le soir. Je me plaisois à voir, pendant le temps qui leur est consacré, des vieillards, des infirmes de tout âge et des deux sexes, gravir sur cette colline, qui offroit alors un aspect intéressant et pittoresque.

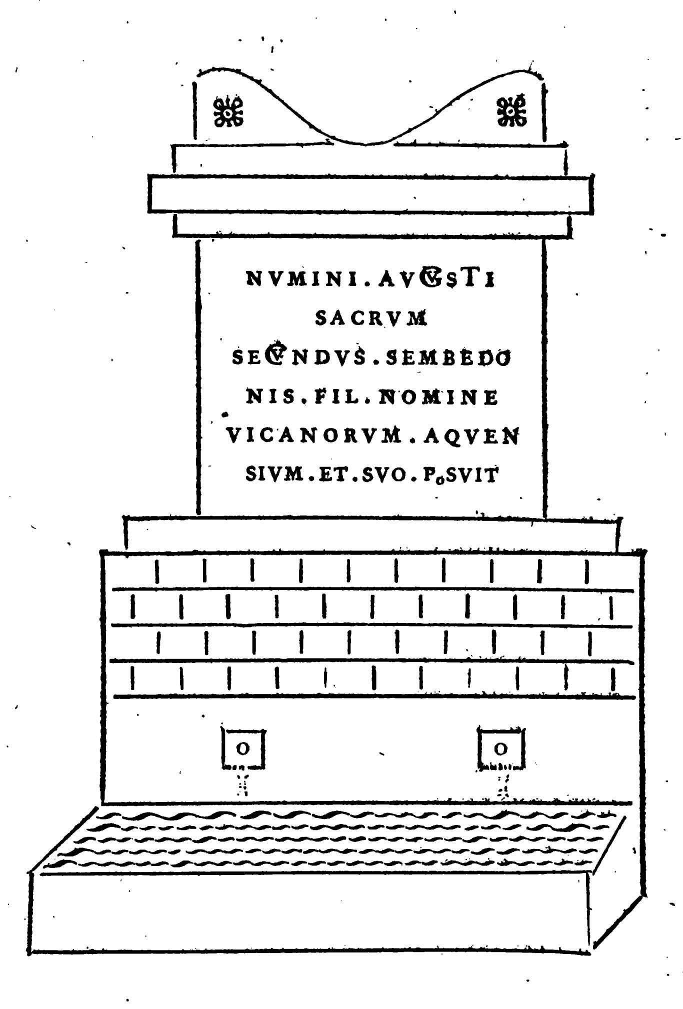
Sur les *bains de la Serre*, le propriétaire a placé une inscription, qu'on me mena voir comme antique: elle est en lettres d'or sur un marbre noir; ce qui suffit seul pour prouver le contraire.

---

(1) On l'appelle *Salis*, parce qu'elle est près du lieu où étoit une porte appelée *Salaria*, d'après les anciens titres.

Il existe des témoins irrécusables du séjour des Romains à Bagnères; ce sont les inscriptions qu'on y a trouvées et qu'on y conserve encore. La première est placée au-dessus, non d'une fontaine thermale, mais de celle dont on boit l'eau dans toute la ville, près de la maison de M. d'Uzerre: elle est en forme d'autel, et d'une pierre noirâtre (1).

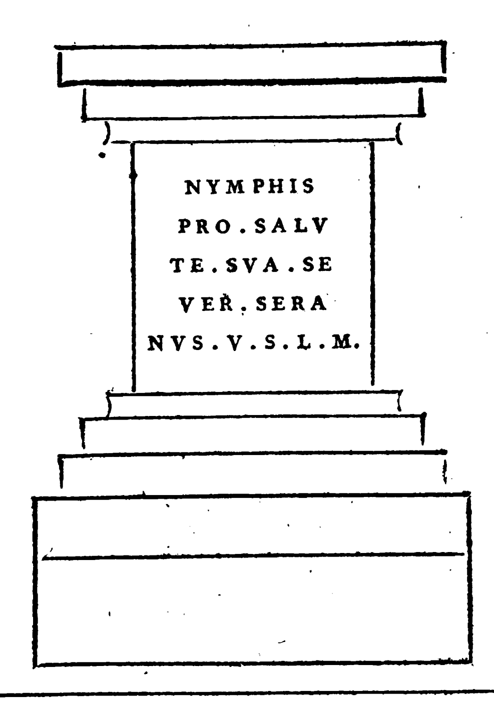
(1) LAROQUE, *Mercure de France*, ann. 1728, févr. 301; SALAZ. *Martyr. Hispan.* t. III, mai, 143; BOUQUET, *Hist. Gall. Script.* I, p. 129; SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.* I, 58; GRUTER, CXII, 7; MURAT, CLXIII, 7; LIPS. *Auctor.* XXIII; SCALIG. *in Aus. Lection.* c. VI; MERULA, *Cosmogr.* II, III, 38, p. 449; PASUMOT, *Voyage aux Pyrénées*, p. 313.



Secundus, fils de Sembedon, au nom des habitans du Vicus Aquensis *et au sien, a posé cette pierre, consacrée à la divinité d'Auguste.*

Cette pierre est très-curieuse, parce qu'elle nous apprend le nom romain de Bagnères, qui ne se trouve sur aucun autre monument. On y voit que ce lieu s'appeloit *Vicus Aquensis.*

Sur la façade de la maison de M. Ladorette, près de la place d'Uzerre et des bains de Cazaux, on a incrusté dans le mur un petit cippe avec l'inscription suivante, dont les lettres ont été regrattées afin de les rendre plus blanches et plus lisibles (1) :



(1) BIMARD, *in Murat.* I, LVII ; OIHEN. *Antiq. Notit. Vasconiæ;*

Aux nymphes : Severus Seranus a accompli ce vœu volontiers et avec justice, après avoir recouvré la santé.

Ces sortes d'inscriptions adressées aux nymphes des eaux thermales ne sont pas rares ; elles ont une certaine élégance religieuse, dont le charme est encore relevé par l'antiquité des temps où ces témoignages de reconnoissance ont été tracés.

Dans le jardin de M. d'Uzerre, près de la précédente, se trouve encore l'inscription suivante sur une pierre en forme de cippe (1) :

MARTI
INVICTO
CAIVS
MINICIVS
POTITVS
V. S. L. M.

A Mars invaincu : Caius Minicius Potitus a accompli ce vœu volontiers et avec justice.

Il est probable que ce Caius Minicius Potitus étoit

CATEL, *Hist. de Languedoc*, 56 ; BOUCHE, *Chorogr. de Provence*, 232 ; LAROQUE, *Mercure de France*, an. 1728, février, p. 301 ; PASUMOT, *Voyage aux Pyrénées*, 315 ; PALASSOU, *Essai sur la minéralogie des Pyrénées*, 174.

(1) MURATORI, XLIII, 7 ; OIHENART, *Notit. Vascon.* 506 ; PASUMOT, *Voyage aux Pyrénées*, 316.

un homme de guerre que ces bains avoient guéri de ses blessures, mais qui, méconnoissant le secours des nymphes, ne croyoit devoir attribuer le rétablissement de sa santé qu'au dieu qui, dans les combats, protége les braves.

Les environs de Bagnères offrent aux baigneurs des promenades charmantes, lorsqu'ils veulent errer sur les bords délicieux de l'Adour, pénétrer dans la riante vallée de Campan, ou monter sur le pic élevé du midi : une petite salle de spectacle, une espèce de vauxhall, servent encore à faire passer les longues soirées d'automne à ceux pour qui le charme de la conversation ne peut suffire, ou dont la lecture ne sauroit calmer l'ennui. Mais qu'ils fuient le piége que la cupidité leur tend ; qu'ils évitent l'antre exécrable ouvert près de la promenade, dans le quartier le plus agréable et le plus fréquenté : le trente-un, la roulette et le creps, offrent, matin et soir (1), leurs chances trompeuses à ceux qui ont la foiblesse de s'y laisser tenter. Pendant le séjour de Dusaulx (2) à Bagnères, un jeune officier s'étoit brûlé la cervelle après avoir tout perdu. Peu de jours avant notre

(1) Depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir, *sans interruption*, dit l'affiche. Ainsi cette lutte inégale de la banque contre la fortune des particuliers dure tous les jours douze heures. La plus petite masse est de trois francs, dit encore cette affiche.

(2) *Voyage à Baréges*, I, 326.

arrivée, un jeune homme bien né s'étoit battu contre l'entrepreneur du jeu. Ces événemens sont si ordinaires, que, malgré leur atrocité, il semble trivial et ridicule d'y faire attention ; ils ne sauroient corriger personne. Mais qui pourroit avoir vu comme moi, sans en conserver un souvenir déchirant, ce malheureux fermier qui s'acharnoit à compléter sa perte en croyant la réparer ! Il est encore devant mes yeux, dans son habit rustique, au milieu des jeunes élégans qui entouroient le trente-un ; je le vois, son bâton lourd et grossier entre ses jambes, son visage blême et alongé appuyé dans ses deux mains, suivant sans cesse des yeux les mouvemens du banquier, et épiant la carte qui alloit sortir. Ce misérable avoit perdu quarante mille livres : les champs et la maison de ses pères, fruit de leurs travaux ; et l'habitation de sa femme et de trois enfans en bas âge, avoient été vendus pour l'acquit de ce qu'il devoit sur cette somme, avec les bestiaux et les instrumens aratoires nécessaires à leur culture ; sa femme s'étoit louée pour travailler sous un toit étranger : il avoit apporté les derniers débris de sa fortune. Le supplice qu'il éprouvoit étoit un spectacle horrible ; et l'on pouvoit prévoir qu'une mort volontaire seroit bientôt le dernier rempart qu'il opposeroit aux reproches de sa famille et aux cris de sa conscience.

CHAPITRE CXXV.

VALLÉE DE CAMPAN. — Grotte. — Source de Médouse. — ASTE. — Tournefort. — Jacou. — Pene de l'Heyris. — BEAUDÉAN. — CAMPAN. — Inscription. — Saint-Paul. — Grotte — Sorciers. — Bergers. — Parc. — ARREAU. — Les quatre Vallées. — Armagnac. — Jean V. — Sainte-Marie. — GRIP. — Marbrière. — Plaine de l'Artigue, — Saut de Madame. — Pic du Midi. — Lac d'Oncet. — Hourquette de Cinq-Ours. — L'Escalette.

LE 13 septembre, je quittai cette ville consacrée aux nymphes, où le plaisir fait plus de cures que ses eaux salutaires et l'art de la médecine ; je laissai ma voiture à Bagnères, et je partis à cheval à cinq heures du matin. On traverse l'Adour sur un pont de pierres. Bagnères est placé entre les plaines de la Bigorre et les riantes vallées de Médouse et de Campan. A peine a-t-on quitté la ville, qu'on trouve un ancien monastère de capucins ; habitation charmante, placée près de la montagne, à un point d'où sortent deux sources abondantes : des frênes, des ormes, des érables à feuilles de platane (1), ombragent un joli petit pavillon ; à côté est une grotte tapissée de mousse et ornée d'incrustations spathiques. Non loin

(1) *Acer platanoïdes.*

de là, la source de Médouse traverse la grande route et se précipite en torrent dans l'Adour : en face, sur l'autre rive, on voit Aste, village qui fût souvent la demeure de Tournefort, pendant ses herborisations dans les Pyrénées, et où existe encore la famille Jacou, qui regarde comme un titre de gloire de descendre du guide le plus cher de ce célèbre botaniste, celui dont il aimoit le plus à se rappeler la mémoire. Ce bon montagnard avoit appris d'un si grand maître à connoître beaucoup de plantes usuelles ; il forma, près de son habitation, un petit jardin botanique. Flore a protégé cette honnête et intéressante famille ; et son arrière-petit-fils vend encore aujourd'hui, avec succès, des vulnéraires qui sont en grande réputation. Plus loin, est la montagne appelée *la Pene de l'Heyris.*

Après avoir marché une demi-heure, on arrive au petit village de *Baudéan*, et bientôt on est à *Campan*. On trouve, dans une maison de ce dernier village, cette inscription qui a été enlevée d'une chapelle champêtre située sur une hauteur voisine ;

IMPE . CAE
SARI . M .
AVR . VAL.
MAXIMI .
AÑO . PIO .

Quoique la forme demi-cylindrique de ce fragment annonce que la pierre étoit une colonne, on ne

ne peut penser que c'ait été une pierre milliaire : il est probable que c'est une inscription votive ; mais on ne sauroit dire par qui et à quelle occasion elle a été faite.

Campan est un gros bourg bien habité, et dans lequel on trouve les principales commodités de la vie. Près de là, on voit à mi-côte l'ancien *prieuré de Saint-Paul*, placé sur une petite élévation qui forme un amphithéâtre agréablement planté d'arbres, et d'où la vue s'étend sur une délicieuse vallée. Cette charmante demeure appartient aujourd'hui à M. Barrère.

On peut s'arrêter à Campan pour aller visiter la grotte qui est sur la rive droite de l'Adour, au pied de la *Montagne-Grise.* On descend avec une échelle dans cette espèce de palais magique, du nombre de ceux que les romanciers ont peuplés de fées, d'enchanteurs, ou qu'ils ont prétendu être habités par des géans, des nains et des farfadets, mais que les gens de la campagne, qui, dans leur superstition grossière, ne se représentent pas des êtres si poétiquement imaginés, ont toujours regardés comme étant la demeure perpétuelle des sorciers, qui y tiennent leurs assemblées diaboliques, et par leurs horribles conjurations, leurs exécrables maléfices, sont la cause de la mort des pères de famille, des maladies des bestiaux, de la stérilité des troupeaux, des sécheresses et des inondations, enfin de tous les maux qui affligent la

contrée. Du reste, cette grotte, tapissée de stalactites d'albâtre calcaire, ressemble à toutes celles du même genre, et n'a rien de particulier. Sa profondeur est d'environ quatre cents toises.

Depuis Campan, la vallée se rétrécit. On a, à sa droite, de vastes et riantes prairies qui tapissent le bas des montagnes, et qui forment un heureux contraste avec les roches arides qu'on voit à gauche : la vallée est parsemée de petites habitations d'une propreté extrême; chacune a sa prairie et son jardin; elles appartiennent encore à la commune de Campan. Par-tout l'eau est abondante et adroitement ménagée pour fertiliser les prés au moyen des rigoles d'irrigation. Les bergers qui habitent cette charmante vallée, sont les plus heureux des Pyrénées, ainsi qu'on le voit à la propreté et à l'élégance de leurs cabanes.

C'étoit alors la seconde époque de la fenaison; et les plantes qui tomboient sous la faux, répandoient dans l'air une odeur balsamique qui sembloit faire pénétrer par tous les pores la vigueur et la santé. Trois semaines après, les troupeaux quittent les hautes montagnes, et viennent paître sur ces prairies la troisième herbe, qui a eu le temps de repousser (1). Les parcs établis sur les hauteurs, et dans lesquels les

(1) Le lait de ces troupeaux sert à faire du beurre qui se porte à Bagnères; des marchands l'envoient à Toulouse et dans différentes parties du Languedoc. On y fait peu de fromages.

troupeaux passent les nuits, rendent encore ce tableau plus pittoresque et ajoutent au charme qu'on éprouve à le regarder.

On laisse à gauche une chapelle qui dépend encore de la paroisse de Campan, et alors on commence à monter. Le chemin qui se dirige vers la gauche, conduit dans la *vallée d'Aure*, qui est une des plus belles des Pyrénées. On y voit de riches moissons, dont les nappes dorées tranchent agréablement sur la riante verdure dont elle est en général tapissée. Son enceinte est occupée par de nombreux villages, et d'antiques forêts couronnent les montagnes qui l'entourent. *Arreau* est le nom de son chef-lieu. Ce beau pays, et les vallées de *Neste*, de *Magnoac* et de *la Barousse*, composoient autrefois le domaine appelé *les Quatre-Vallées*, qui fut témoin des crimes et des malheurs du dernier des Armagnac et de sa sœur Isabelle (1) : il rappelle des

(1) Jean V, dernier comte d'Armagnac, porta la passion pour sa sœur Isabelle jusqu'à l'épouser publiquement, en se servant d'une prétendue dispense du saint-siége, fabriquée par des faussaires. La révolte contre ses souverains légitimes, d'odieux complots, de lâches trahisons, des intrigues coupables, furent les suites naturelles de ce premier crime, et lui méritèrent le sort que lui fit éprouver un tyran aussi astucieux et aussi cruel que lui. Louis XI le fit poignarder; et non content de punir ses complices, il étendit sa vengeance jusque sur le frère du comte, qui n'avoit d'autre crime que sa naissance : il lui fit souffrir à la Bastille, pendant quatorze années, d'horribles tourmens. Consultez, sur tous ces

désordres pour lesquels le délire même de l'amour ne peut servir d'excuse.

Depuis *Sainte-Marie* jusqu'à *Grip*, il y a près d'une lieue. On trouve, dans cet intervalle, tant de jolies habitations, que ces deux villages paroissent n'en former qu'un seul. Grip est ordinairement le lieu où les chevaux se reposent. Les chambranles des croisées, les impostes des portes, sont presque tous de marbre, et annoncent que cette belle production est commune dans le pays. En effet, on part de Grip pour aller visiter la célèbre *marbrière* qui porte le nom de *Campan* : c'est un monticule couronné d'un bois de sapin, d'où l'on retire des blocs d'un marbre panaché de vert ou de rouge (1). Cette marbrière, qui a été exploitée sous les derniers règnes avec une

---

faits, les écrivains nombreux cités par M. RAMOND dans l'histoire intéressante qu'il en a tracée. *Observations faites dans les Pyrénées*, p. 136.

(1) On distingue trois variétés de ce marbre :

1.° Le *marbre Campan vert*, appelé communément *vert Campan* ; il est d'un vert d'eau très-pâle, avec des linéamens d'un vert plus foncé qui s'entrelacent et forment une espèce de réseau à mailles alongées ; 2.° le *marbre Campan isabelle*, qui est d'un rose pâle avec des veines ondoyantes de talc vert ; 3.° le *marbre Campan rouge*, qui est d'un rouge sombre, mêlé de veines d'un rouge plus sombre encore.

Dans les grandes pièces, ces trois variétés se trouvent accolées et forment des bandes d'un bel effet. Ce marbre est donc très-beau, mais seulement quand on l'emploie en grandes masses. *Voyez* BRARD, *Traité des pierres précieuses*, p. 391.

grande activité, est aujourd'hui dans un triste abandon. On conduisoit ses produits sur le Gave de la vallée d'Aure (1), d'où ils partoient pour être embarqués ensuite sur la Garonne. C'est de là que Louis XIV a fait tirer les dalles qui revêtent les murs de Trianon et de Marli. Mais ce marbre est plus brillant que solide, et ne résiste point à l'air : sa surface (2) sillonnée et dépolie donne aux somptueux édifices qu'il décore un air de grandeur et de vétusté qui convient bien aux monumens de la dernière monarchie, et semble en rapport avec les souvenirs qu'elle a laissés.

Nous suivions toujours la rive gauche de l'Adour; et nous ne la quittâmes qu'auprès de ses premières sources. Il forme depuis Grip, dans les lieux où

(1) On trouve aussi dans cette vallée un autre marbre appelé *Sérancolin*, ou plutôt *Sarancolin*, du lieu où on l'exploite. Il a des bandes droites ou des taches anguleuses, grises, jaunes ou d'un rouge de sang ; ce qui le fait ressembler, au premier coup-d'œil, au marbre de Sicile. *Ibid.* 391. La belle qualité est rare, et la carrière d'où on tiroit le plus parfait est épuisée. La brèche *Caroline* ou *Sarancoline* n'est qu'une modification du marbre *Sarancolin*.

(2) BAYER, dans son *Examen chimique du marbre de Campan*; *Mémoires de mathématique et de physique*, t. X, p. 397, a fait voir que ce marbre est un mélange de matière calcaire et de matière talqueuse. C'est pourquoi il ne peut résister à l'action de l'air, et on ne doit pas l'employer pour la décoration extérieure des bâtimens ; la partie talqueuse commence par s'exfolier ; puis elle se sépare de la masse, et finit par laisser des creux ; ce qui rend sa surface raboteuse et inégale : mais il peut être employé avec avantage dans l'intérieur des bâtimens.

les rochers se resserrent, un grand nombre de cascades plus ou moins bruyantes, selon leur élévation. Après avoir fait une lieue de chemin, on en remarque à gauche deux fort jolies, placées l'une sur l'autre à cinq ou six pieds de distance; et l'on voit sur la droite un petit filet d'eau qui tombe du haut de la montagne : si les premières font plus de bruit, celui-ci a sur elles l'avantage de l'élévation.

On découvre au bas, dans la vallée, la *plaine de l'Artigue.* Nous y comptâmes vingt-quatre cabanes assez considérables; mais les portes en étoient fermées : les bergers qui les habitent étoient sur les montagnes avec leurs troupeaux ; ils en descendent lorsque la chaleur commence, parce que l'ombrage y est assez rare. Autour de chaque cabane, il y a une enceinte couverte d'un toit pour procurer un abri aux animaux.

A deux cents pas plus loin, on rencontre encore une très jolie cascade, formée par trois filets d'eau qui se précipitent du haut des rochers; on l'appelle, je ne sais pourquoi, *le Saut de Madame.* Le bois de pins dont elle est entourée, y forme un ombrage très-agréable.

On arrive dans la plaine de *Trames-Aigues* (1), où il y a encore un assez grand nombre de cabanes.

(1) Ce nom, qui signifie *jonction d'eau*, vient du torrent collatéral qui arrose cette vallée; il découle du pied du pic du Midi, et va se joindre à l'Adour.

On voit s'élever devant soi le *pic du Midi* : nous y étions précisément à onze heures ; c'est le temps où on peut le mieux l'observer, parce qu'il est complétement éclairé par le soleil. Avant ce temps, et à deux heures après midi, les ombres que ses différentes parties projettent l'une sur l'autre, se confondent avec les nuances des couches, et ne permettent plus de le distinguer. Il est chauve et aride ; et dans les jours un peu nébuleux, son sommet est constamment chargé de brouillards (1) : cependant la neige n'y séjourne pas, parce que la pente en est trop rapide ; mais elle se conserve long-temps dans ses cavités.

Cette montagne étoit regardée autrefois comme la plus élevée des Pyrénées (2). Le célèbre Tournefort a gravi sur son sommet comme pour ravir à Flore ses dernières richesses. Les noms de plusieurs savans, de divers hommes célèbres, sont gravés sur les rocs dépouillés qui forment sa cime. Aujourd'hui,

(1) M. RAMOND, *Voyage au Mont-Perdu*, pl. III, n.° 5, en a donné la figure.

(2) Il y a, dans l'arrondissement de chaque ville principale des Pyrénées, quelque sommet aigu qui domine la crête des montagnes qui en dépendent ; on les nomme *pics du Midi* : tels sont les *pics du midi* de Pau, d'Asson, de Gabisos, de Roussillon, de Cauterets, d'Azun ; les deux principaux pics sont celui de Béarn et celui de Bigorre. Une carte de M. PASUMOT, *Voyage*, p. 172, donne une bonne idée de la hauteur des différens pics comparés au Mont-Perdu.

il n'y a point de baigneur à Bagnères qui ne veuille y monter ; et c'est une entreprise si facile, qu'elle n'effraie pas même les femmes les plus délicates. Dusaulx a donc eu tort de parler de l'ascension qu'il y fit comme s'il eût frappé le ciel de son front.

Ce pic est inaccessible du côté où il se présente avec le plus de majesté ; mais des avenues détournées conduisent aisément jusqu'à sa crête. On y va de Bagnères et de Baréges : alors on suit la vallée de Bastan jusqu'à sa naissance ; on monte sur le riche tapis de verdure qui couvre la *montagne de Tau ;* et l'on remarque au midi les trois pics de *Cobero*, de *Campana de la Vache* et d'*Espade*. Après s'être encore élevé, on se trouve dans une haute vallée appelée *le Couret d'Oncet*, qui est entourée de montagnes de différentes hauteurs ; puis on arrive, en suivant plusieurs sinuosités, au *lac d'Oncet*. Parvenu à un petit plateau sur lequel la neige fond rarement toute entière, on voit encore un petit lac, élevé de cent quatre-vingt-douze toises au-dessus du lac d'Oncet, et que les gens du pays appellent *Lacquet*. Enfin, après avoir encore monté, on atteint la cime (1),

(1) M. RAMOND, *Observ.* I, 119, rend compte des opérations savantes et hardies qui ont été faites par MM. Vidal et Reboul, pour le nivellement du pic du Midi : il en résulte que la cime de ce pic est à 1506 toises au-dessus de la mer, 844 au-dessus de Baréges, 1174 au-dessus de Bagnères, et 57 au-dessus des hauteurs de la crête des Pyrénées.

où chaque voyageur écrit son nom sur une pierre, et voit, en lisant ceux qu'on y a gravés, qu'il a été précédé par des hommes dont la persévérance a égalé la sienne. On se plaît à chercher sur ces pierres les noms de ceux qui rappellent des souvenirs honorables : mais on y cherche en vain celui de Tournefort; celui de Darcet même, bien plus récent, a disparu ; le temps, qui se joue des vanités humaines, les a effacés, ainsi que plusieurs autres.

On s'arrête sur ce sommet pour y contempler les diverses chaînes de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux frontières d'Espagne. Un pic aigu, que les habitans appellent *Neou vielle* [vieille neige], domine ces groupes. A plus de seize mille toises de distance, s'élèvent les *tours de Marboré*, et le *Mont-Perdu* (1) : à l'ouest est *Vignemale*.

En descendant, on se repose sur un petit plateau appelé *Hourquette de Cinq-Ours*, et l'on ne manque jamais d'y répéter l'histoire du malheureux astronome Plantade, qui y mourut subitement à côté de son quart de cercle. On revient par le petit lac, et en suivant à-peu-près les mêmes sinuosités qu'on a parcourues pour monter.

Après avoir observé assez long-temps le pic du Midi, nous suivîmes notre route. Dès qu'on est au

(1) M. RAMOND, *Observ.* I, 130, a donné une carte où l'on suit toutes les cimes des Pyrénées, prises du sommet du pic de Bigorre.

haut du Tourmalet, on voit les dernières sources de l'Adour, dont nous venions de longer la rive gauche, et les roches chauves et pointues qui terminent le pic d'Espade.

Alors on trouve *l'Escalette*, descente si rapide, que pendant trois quarts d'heure il faut marcher à pied. Bientôt la pente devient plus douce : on entre dans la vallée de Bastan, et l'on arrive à Baréges. En suivant le cours du Gave, on voit sur la gauche de ce torrent des *villages d'été*, dont plusieurs ont jusqu'à vingt-quatre cabanes. Les prairies qui tapissent le pied des montagnes, sont arrosées par des rigoles ingénieusement pratiquées.

CHAPITRE CXXVI.

VALLÉE DE BASTAN. — BARÉGES. — Bains. — Promenade. — Le Sopha. — L'Héritage à Colas. — Pic de Leyrey. — Pic de Lydts.

BARÉGES (1) est situé dans la *vallée de Bastan* (2), à six cent soixante-six toises au-dessus du niveau de la mer. On y arrive en suivant les bords du Gave bruyant, qui, après avoir pris sa source près de ce village, arrose la vallée de Bastan, et va se perdre dans l'Adour. Lorsqu'on entre dans cette rue longue et étroite pratiquée sur le flanc de la montagne, que l'on voit les roches noirâtres qui menacent sans cesse les frêles habitations de ce triste village, dès qu'on entend l'ennuyeux bruissement du Gave, qui roule avec fracas des blocs énormes, on croit être sur les limites de l'abîme infernal, plutôt que près d'un séjour consacré aux nymphes que l'antiquité a révérées comme les protectrices des eaux thermales.

(1) On prononce, dans le pays, *Baretgé* ou *Baredgé*, d'après les anciens titres, qui portent *Baredgina vallis.* Le canton se nomme *la Baste-Sus*, c'est-à-dire, partie supérieure de l'enfoncement. En effet, Baréges est élevé de deux cent douze toises au-dessus de Luz, qui est le chef-lieu de tout le canton.

(2) *Baste*, que l'on prononce *Batte*, signifie un enfoncement : *Bastan*, un lieu enfoncé.

Cet aspect est moins affreux, quand on prend la route de poste par Lourdes: mais il se présente ainsi au voyageur qui descend le Tourmalet; et le contraste que cette triste demeure offre avec le riant séjour de Bagnères, ajoute encore à l'ennui qu'on éprouve (1).

Cependant l'efficacité reconnue des eaux qui sourdent du flanc de cette montagne aride, attire toujours à Baréges un grand nombre de baigneurs. Leur célébrité date de l'époque où M.[me] de Maintenon y conduisit le duc du Maine. La source étoit bien loin d'être dans l'état où on la voit aujourd'hui. C'est l'ingénieur Polard qui, en 1737, fut chargé de la direction des travaux, et Chevillard, fontenier de Versailles, travailla sous ses ordres à recueillir les deux principales sources. Depuis ce temps, d'autres sources ont été conduites à Baréges par les soins du fontenier Gensy, en 1775, et de l'ingénieur Moisset, en 1777; mais il reste encore d'autres sources dont on pourroit tirer parti.

Le village n'est qu'une rue composée d'une centaine d'habitations, dont la plupart sont si légèrement bâties, qu'elles ne méritent pas le nom de maisons; la crainte de les voir détruire chaque hiver par

(1) M. Pasumot, dans son ouvrage intitulé *Voyage physique dans les Pyrénées, en 1788 et 1789* (Paris, Leclerc, 1797, in-8.°), a donné, en tête de l'introduction, une jolie *carte de la vallée de Bastan* et des *environs de Baréges*.

les lavanges et les roches qu'elles entraînent, empêche de les construire plus solidement. Une rangée de ces habitations est comme suspendue sur le Gave, et l'autre est adossée contre le flanc de la montagne. Vers le milieu de la rue, les maisons ne sont faites qu'en planches, parce que c'est le point le plus exposé aux avalanches; on élève ces baraques pour le temps des bains, et on les défait à la fin de la saison qui leur est consacrée (1).

Vers le milieu de la rangée des maisons à gauche, avant d'arriver au point où sont les cabanes de planches, est un emplacement qui jusqu'ici a été exempt des terribles catastrophes que Baréges a si souvent éprouvées : c'est une terrasse élevée d'environ quatre marches au-dessus du niveau de la rue; elle est pavée en dalles de pierre, et entourée d'un mur à hauteur d'appui, le long duquel règnent des bancs aussi de pierre. Au-dessous de cette terrasse, sont le bain des pauvres et celui des militaires : chacun forme un bassin séparé, qui occupe la moitié du terrain dans sa longueur. Il entre dans ces bassins autant de personnes qu'ils en peuvent contenir; les autres attendent sur des bancs placés autour. Les lucarnes par lesquelles le jour pénètre dans ces souterrains, sont entièrement couvertes d'efflorescences

(1) PASUMOT, *Voyage*, p. 374; LOMET, *Sur les eaux minérales*, pl. 1, ont donné des plans des bains de Baréges et de ses environs.

sulfureuses; auprès, sont des bains particuliers pour les personnes qui payent. L'eau y est à vingt-six degrés (1).

Il est absolument nécessaire de construire, dans cette partie de Baréges qui est la moins exposée aux lavanges, un hôpital pour les soldats blessés. Les bâtimens qui leur sont destinés, ne contiennent que soixante lits. Les malades qui ne peuvent y être reçus sont logés dans des maisons particulières. Cette dispersion rend le service pénible, lent, inexact, et est contraire à toute espèce de police (2).

On compte à Baréges quatre bains : le premier s'appelle le *grand* bain, c'est celui dont je viens de parler; l'eau du *second* est un peu moins chaude; celle du *troisième* encore moins; enfin celle du quatrième, qu'on nomme le *bain rond*, est affoiblie par

---

(1) *Analyse des eaux de Baréges, et résultat analytique de celles de Saint-Sauveur, Cauterets, Bagnères de Bigorre, et des Eaux-bonnes*, par MM. MONTAUT et PAGEZ. *Voyez* PASUMOT, *Voyage*, p. 375 et suiv.

(2) On pourra consulter LOMET, *Sur les eaux minérales et les établissemens thermaux des Pyrénées, contenant les recherches des moyens les plus propres à recueillir et conserver les sources minérales, et la description des monumens à élever pour utiliser ces eaux salutaires à la guérison des blessures des défenseurs de la patrie;* publié par ordre du comité de salut public; Paris, an 3 [1792], in-8.°, avec quatre planches représentant le plan de Baréges, la coupe et l'élévation de l'hospice que l'auteur propose. Je doute qu'on adopte son projet; mais ses remarques peuvent être utiles.

le mélange de quelques sources froides, de sorte qu'elle n'est qu'un peu tiède.

La source la plus chaude est au trente-neuvième degré environ du thermomètre de Réaumur. On a reconnu dans ces eaux une petite quantité de foie de soufre, du natron, du sel marin, une terre calcaire, une autre terre de nature argileuse, et une substance grasse qui s'y trouve dans un état savonneux.

La petite chapelle de Baréges n'a rien de remarquable qu'une vieille cloche en partie cassée, sur laquelle on lit *Sancte Justine.* Ce bronze a appelé autrefois les Templiers à la prière; il vient d'un établissement qu'ils avoient sur le *pic Saint-Justin*, qu'on appelle aussi *montagne des Templiers.*

Au centre de la rue, est une espèce de café avec une salle triste et noire qu'on décore du nom de *redoute :* c'est le salon destiné pour le bal et pour le jeu. Plus d'un buveur d'eau a trouvé à Baréges la guérison de ses infirmités et le dépérissement de sa fortune.

La promenade est le plaisir de ceux qui viennent à Baréges pour des maux légers ou qui ne les réduisent pas à l'impuissance de faire de l'exercice. Cette longue et vilaine rue est toujours égayée par des cavalcades qui la rendent très-animée.

Il y a une table d'hôte tenue par l'aubergiste de Luz, qui est aussi le traiteur de la ville. Nous dînâmes

à cette table avec une douzaine de malades ; plusieurs étoient accablés de cruelles infirmités, et n'en étoient pas moins joyeux. Le plus gai de tous étoit un jeune homme tellement perclus, qu'il ne pouvoit marcher sans béquilles, ni s'asseoir ou se lever sans aide (1).

Le banquet étoit comme présidé par M. Pagez, apothicaire du Gouvernement aux eaux, qui joint à une grande connoissance de la minéralogie en général, et sur-tout de celle des Pyrénées, un esprit gai et aimable (2).

Nous allâmes voir ensuite Mme Bourgelat, sœur de M. Ramond, et qui cultive comme lui les sciences et principalement la botanique, qui a toujours pour les femmes instruites un attrait particulier. Elle nous montra son herbier (3) ; c'est le plus élégant trésor

---

(1) C'étoit pourtant une chose affligeante de voir cette troupe de manchots et de boiteux, ces jeunes gens aimables et spirituels condamnés à une débilité peut-être incurable. Un Irlandais, encore à la fleur de l'âge, placé dans une chaise à quatre roulettes, se conduisoit lui-même à l'aide d'une manivelle : un autre jeune homme étoit porté sur une chaise élégamment parée ; mais ce luxe apparent cachoit des maux plus affreux que la pauvreté et la misère.

(2) *Voyez* ce qu'en a dit M. RAMOND, *Observations faites dans les Pyrénées*, p. 24.

(3) Je citerai ici, pour l'usage des botanistes, quelques-unes des plantes qui ont été observées dans cette partie des Pyrénées : *Veronica bellivïdes*, — *Alpina ; Valeriana Celtica*, — *Pyrenaïca ;*

qu'on

qu'on ait consacré aux richesses de Flore : les échantillons sont petits, mais choisis de manière qu'on puisse bien reconnoître toutes les parties des plantes ; elles sont collées sur des feuilles, et distribuées selon les classes et les ordres dans des boîtes de maroquin vert, qui ressemblent à des étuis de cartes géographiques : ces boîtes sont elles-mêmes méthodiquement rangées dans un nécessaire de bois d'acajou.

Les promenades les plus agréables et les plus instructives sont celles qui se font dans les montagnes : chacun se plaît à parler des beaux sites qu'il a observés, des abîmes qu'il a franchis, des pics dont il a escaladé la cime, et toujours des dangers réels ou imaginaires qu'il a courus. Il en est qui, plus timides

---

Globularia repens; Galium pumilum; Bupleurum falcatum; Echium Italicum; Aretia Alpina; Campanula ligularis; Lonicera Pyrenaïca; Verbascum phlomoïdes; Rhamnus Alpinus; Ribes Alpina; Eryngium amethysteum; Lilium martagon, — Pyrenaïcum; Saxifraga cotyledon, — geum, — umbrosa, — aspera, — autumnalis, — granulata, — cespitosa; Satureïa montana; Dianthus plumarius; Silene conica; Arenaria rubra; Cerastium manticum; Cherleria sedoïdes; Sempervivum montanum; Dryas octopetala; Papaver Cambricum; Aconitum anthora; Anemone Alpina; Atragene Alpina; Ranunculus Pyrenæus, — amplexicaulis; Teucrium Pyrenaïcum; Sideritis montana; Stachys Alpina, — procumbens; Thymus Zigis; Antirrhinum Alpinum; Erinus Alpinus; Lepidium Alpinum; Dentaria pentaphyllos; Astragalus montanus; Carlina Pyrenaïca; Cacalia Alpina; Tussilago Alpina; Aster Alpinus; Centaurea montana; Buphthalmum spinosum; Hippocrepis multisiliqua; Arnica montana; Acrostichum septentrionale; Polypodium lonchitis; Ononis rotundifolia.

ou moins curieux, se contentent de se promener à cheval sur la route de Lourdes et dans la belle avenue qui conduit à Luz. Ils vont aussi sur deux petits plateaux voisins de Baréges, où l'on aime à faire des parties. L'un est appelé *le Sopha,* à cause de la banquette de gazon qui offre du repos aux convalescens : les baigneurs riches et galans y donnent des collations, des bals et des fêtes. L'autre plateau est nommé *l'Héritage à Colas;* il est parsemé de charmantes fleurs, qu'on se plaît à y cueillir. On découvre de là plusieurs pics qui élèvent leur tête au-dessus d'innombrables coteaux. Après ces deux petites promenades, il y a bien des voyageurs qui n'ont vu à Baréges d'autres cascades que celles des bains, et d'autre verdure que celle du tapis de trente-un.

Mais ceux que le desir d'observer les grands effets de la nature engage à entreprendre des courses plus pénibles, vont visiter le *pic de Leyrey,* ou plutôt *d'Aïré,* qui s'élève au-dessus de Baréges, et qui est couvert de *rhododendron.* On passe par l'Héritage à Colas, et auprès de la *digue de Louvois,* mur qui a été en effet construit sous ce ministre pour empêcher la chapelle, les bains, la caserne et le pavillon des officiers, d'être écrasés par un éboulement de la montagne. Mais cette digue lui oppose à présent de vains efforts; et bientôt forcée de céder, et entraînée par la chute des rochers, elle roulera aussi sur les

frêles édifices qu'elle devoit préserver, et contribuera elle-même à les précipiter dans le Gave.

Plus haut, la montagne étoit jadis couverte de chênes, et plusieurs habitans de Baréges se rappellent les agréables parties qu'ils ont faites sous leur ombrage. Aujourd'hui on n'y voit que quelques arbres épars, qui semblent placés là pour attester qu'à présent solitaires, ils étoient autrefois entourés de beaucoup d'autres que la cognée a abattus, ou que la dent meurtrière des chèvres a fait périr. Il faudroit proscrire ces animaux, défendre les défrichemens, et donner des primes à ceux qui feroient, sur ces hauteurs, de nouvelles plantations; car ce bois est nécessaire pour empêcher la formation des lavanges.

On va visiter aussi le lac de *Lascougous*, appelé vulgairement *Escoubous*; le *pic de Lydts*, surnommé *la Piquette*, d'où l'on revient chargé d'amiante, souvent en se laissant glisser d'une montagne inférieure sur une verte et lisse pelouse, jusqu'à ce qu'on soit descendu dans la jolie vallée de *Lienz* (1). Le naturaliste peut toujours en rapporter des plantes pyrénaïques et de curieux minéraux. Les beaux effets de

(1) Pour se former une idée des Pyrénées, il faut voir les belles cartes de Roussel. M. RAMOND, *Observations faites dans les Pyrénées*, a donné une carte de la crête des montagnes depuis Perpignan jusqu'à Baïonne; elle est préférable à celle qui est en tête de l'*Essai sur la minéralogie des Pyrénées*, par PALASSOU.

la nature qu'on remarque à Gèdres, à Héas, à Gavarnie, méritent principalement l'attention des voyageurs, et c'étoient les sites que j'étois sur-tout empressé de visiter.

CHAPITRE CXXVII.

LUZ. — Église. — Cagots. — Laurens. — Vallée de Luz. — Pic de Vicos. — SAINT-SAUVEUR. — Gave. — Riou-maou — Pic de Bergous. — Fort de l'Escalette. — Pierre ronde. — SIA. — Fontaine d'Andiole — GÈDRES. — Église. — Grotte. — Chaos d'Héas. — Fort de la Raillé. — Chapelle d'Héas. — Pélerinage.

NOUS nous rendîmes le soir même à *Luz*. On descend le long du Bastan : l'eau des moulins, en s'élançant au-dessus de la bonde qui la comprime, produit d'agréables et nombreuses cascades. Luz est une petite ville située sur une roche feuilletée de couleur noire, vers la partie la plus basse de la vallée, et dans une exposition très-agréable. Le terrain est couvert jusqu'au Gave d'un riche tapis vert ; en face, sur l'autre rive, on voit dans un lieu ombragé l'élégante maison des bains de Saint-Sauveur, qui présente un aspect pittoresque.

La vallée de Baréges renferme environ quatre mille habitans, établis dans dix-sept villages et quelques hameaux. *Luz* est la demeure de plusieurs personnes qui vont à Baréges, pendant la saison des bains, exercer différentes professions. Il n'est composé que de quelques maisons, parmi lesquelles est une église que l'on prétend avoir appartenu aux Templiers. On

n'y remarque que de vieux créneaux, un tombeau qui sert de bénitier, et une porte, maintenant murée, qui étoit autrefois la seule par laquelle des malheureux qu'on désignoit sous le nom de *Cagots* comme une race réprouvée, pouvoient entrer dans l'église. Leur histoire se perd dans les plus antiques traditions de notre monarchie, et n'a jamais été bien éclaircie, quoiqu'elle ait été souvent traitée. Oihénart, dans sa Notice sur la Gascogne (1), a rassemblé tout ce que Belleforest (2) et Paul Merula lui en avoient déjà appris. Ces hommes appelés, dit-il, *Agots* (3) et quelquefois *Caffots* (4) dans le Béarn et la Navarre, *Cagots* dans la Gascogne, et *Gakets*, *Gabets* et *Caffets* en Guienne, sont regardés comme des misérables en proie à une lèpre contagieuse, qui les fait repousser de la société. Ils ont dans leurs habitudes, dans leur maintien, je ne sais quoi qui inspire le dégoût et le mépris, et l'horreur qu'ils portent par-tout s'annonce par leur souffle, qui paroît empoisonné : toute communication avec leurs semblables leur est interdite. En effet, pour prendre part au culte du Dieu qui pourtant ne devoit pas les avoir créés pour la réprobation et le malheur, ces êtres, réputés ladres et infects, devoient entrer dans l'église par une porte

(1) *Vasconiæ Notitia.*
(2) *Cosmographie.*
(3) Part. II, lib. III, cap. 38.
(4) *Voyez* l'ancien *Fors* compilé en 1074.

particulière : les prêtres refusoient même de recevoir leur confession ; et pour répandre sur eux l'eau qui doit laver les souillures du chrétien, il falloit qu'ils la prissent dans un bénitier particulier. Ils avoient dans le temple du Seigneur, où tous les hommes doivent paroître égaux, un lieu isolé dont ils n'auroient osé franchir l'enceinte : les consolations de la religion ne leur étoient permises qu'à demi ; l'appui des tribunaux leur étoit presque refusé ; le témoignage de sept d'entre eux n'étoit considéré que comme celui d'un seul : on leur défendoit d'aller nu-pieds dans les rues, afin que leur chair impure fût toujours couverte, et l'on exigeoit qu'ils portassent sur leur habit un morceau de drap rouge taillé comme une patte d'oie ou de canard. D'après cela, on pense bien que toute relation sociale leur étoit sévèrement interdite. Ils habitoient dans des maisons séparées, à quelque distance des villages : la profession de charpentier étoit la seule qui leur fût permise, et les instrumens de cet état les seules armes qu'ils pussent avoir. Ils ne pouvoient s'unir qu'entre eux, pour reproduire des êtres condamnés à la misère et même à l'esclavage.

Beaucoup d'écrivains se sont occupés de rechercher les causes qui avoient pu faire tomber sur ces hommes un pareil déluge de maux ; et ils ont tour-à-tour choisi chacune des hordes barbares qui ont envahi les Gaules, pour y trouver la caste maudite et réprouvée. Une ancienne tradition, établie sur une

fausse étymologie, a fait reconnoître en eux des Visigoths échappés au fer de Clovis dans les plaines de Vouglé (1). Gebelin (2) ne paroît indiquer les Alains, alliés des Visigoths et qui disparurent avec eux, que pour avancer une opinion nouvelle.

Selon Marca (3), les Cagots étoient des restes de ces Sarrasins qui, après avoir envahi l'Espagne et désolé le midi de la France, furent vaincus et chassés par Charles-Martel (4). L'abbé Venuti les regarde seulement comme des descendans de croisés travaillés d'une lèpre incurable. M. Ramond, dans ses intéressantes recherches sur ces malheureux, que leurs semblables ont voulu dégrader même du titre d'homme, penche pour l'opinion que ce sont des Visigohts (5). Il ne me paroît pas possible de décider aujourd'hui quelle calamité, quelle défaite, quelle dispersion, ont pu conduire une race d'hommes à un tel degré de misère et d'avilissement : mais je pencherois davan-

---

(1) En 507. On croyoit que le nom de *Cagots* leur venoit de *caas goths*, c'est-à-dire, *chiens goths*. *Pierre* DE MARCA, *infrà*, note 3.

(2) *Monde primitif.*

(3) *Histoire du Béarn*, p. 88. Son article a été copié en entier par MÉNAGE, *Dictionnaire étymologique*, au mot *Cagot.*

(4) VENUTI, *Recherches sur les Gahets*, dans ses *Antiquités de Bordeaux*, p. 115-143.

(5) *Observations*, p. 218. Il attribue aussi cette opinion au savant évêque de Conserans, Pierre de Marca ; mais celui-ci pense que c'étoient des Sarrasins.

tage pour l'opinion qu'ils doivent aux Goths leur origine ; et l'étymologie recueillie par Piérre de Marca ne me paroît pas autant à dédaigner qu'on l'a pensé.

Il y a encore, dans les Pyrénées, un certain nombre de familles qui appartiennent à cette race réputée infâme et maudite. Au sein des montagnes, qui semblent être le dernier asile de la liberté, ceux qui les composent sont réduits à une espèce d'esclavage qui n'est pas réglé par la loi, mais qu'on regarde comme une suite de l'altération héréditaire des humeurs qui produit leur dégénération physique et morale. La profession de charpentier leur est particulière, et, comme tels, ils doivent aller les premiers arrêter les progrès d'un incendie. Le goître, fruit de la misère et des maladies, paroît être le cachet de leur réprobation, et leur avoir été donné pour désigner leur race. M. Ramond a observé ces véritables cretins dans les vallées de Comminges, de la Bigorre, du Béarn, des deux Navarres ; c'est sur-tout la vallée de Luchon qui en renferme un plus grand nombre. Leur condition s'est, dans les derniers temps, un peu améliorée ; la clôture des portes par lesquelles ils entroient dans l'église, a dû être le signal que Dieu paroissoit ne plus les réprouver, et que l'homme devoit imiter sa clémence : aussi leurs habitations sont plus rapprochées des villages, et leurs semblables ne paroissent guère plus reconnoître en eux de différences que celles qu'impriment les

maladies et la misère ; et ces différences mêmes n'existent pas toujours, car il y a beaucoup de Cagots qui ne sont point affectés de cretinisme (1).

J'avois congédié mon guide de Bagnères, pour en prendre un qui connût mieux les beaux sites des Pyrénées. Je ne pouvois en trouver un meilleur que *Laurens*, le guide fidèle de M. Ramond, et dont celui-ci fait en plusieurs endroits un juste éloge. Ce bon montagnard, homme vif et spirituel, éprouve, comme il le doit, un noble orgueil d'être cité dans les excellens ouvrages du Saussure des Pyrénées : il en parle avec un respectueux attendrissement et une cordialité touchante, comme d'un ami d'un rang supérieur ou d'un âge plus avancé, comme d'un frère aîné. Il semble vouloir s'associer à ses travaux comme il lui est uni par l'amitié ; il se plaît à nommer les minéraux et les plantes qu'un si savant maître lui a appris à connoître, et il se trompe rarement (2).

A peine le jour étoit-il suffisant pour éclairer nos pas et nous faire jouir du bel aspect des lieux que

(1) *Voyez* l'extrait du mémoire de M. le sénateur GRÉGOIRE, dans le compte rendu des travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, *Magasin encycloped.* ann. 1810, t. IV, p. 256.

(2) Le pauvre Laurens a aussi été victime des désastres que causent les avalanches. Il venoit de meubler une maison à Baréges pour y recevoir les baigneurs ; un événement de ce genre a tout détruit : depuis ce temps, il passe les hivers à *Verponey*, petit village situé à une lieue et demie de Baréges.

nous allions parcourir, que nous étions déjà à cheval. Nous suivîmes la vallée de Luz, sur laquelle Pan semble avoir étendu un tapis d'une douce et tendre verdure : de là, sur notre droite, nous voyions le *pic de Vicos*, qui n'est qu'une montagne peu élevée dans la chaîne des Pyrénées, mais qui semble avoir été placée là pour contribuer à l'effet du tableau.

On arrive à *Saint-Sauveur* (1) par un très-beau chemin, en traversant un pont élégant d'une seule arche. C'est un lieu composé d'une vingtaine de maisons, mais placé dans la plus agréable situation, au pied d'une des plus grosses montagnes du canton et sur les bords du Gave de Pau. Les maisons y sont propres et bien bâties ; celle de la respectable famille *Cabaniouz*, décorée d'une terrasse ombragée d'arbres, a l'air d'un petit château. Tout contribue à rendre ce séjour agréable et pittoresque (2) : les bains sont plus propres et plus spacieux qu'à Baréges ; on y monte par une pente douce pratiquée sur la corniche. Les villages de Serre, Visos (3), Saligos et

(1) On prétend qu'un évêque de Tarbes, qui avoit été exilé à Luz, fit bâtir, près des sources, une petite chapelle avec cette inscription : *Vos haurietis aquas de fontibus Salvatoris.* Mais cette anecdote même me paroît prouver que ce nom étoit antérieur au temps de cette inscription.

(2) M. Duperreux en a fait un joli tableau.

(3) Il a existé à Visos une famille de géans, de la taille d'environ huit pieds. On les nommoit *les Prousouz*, vulgairement *les Esprasous. Prousouz* est un terme espagnol qui signifie *des hommes*

Chièze, qu'on aperçoit, semblent être distribués pour l'effet de la perspective.

Les dernières prairies que l'on rencontre sont couvertes, au printemps, des jolies fleurs d'une jacinthe rare, que les botanistes appellent *jacinthe d'Espagne.*

On n'est pas obligé d'aller à Saint-Sauveur pour visiter la grotte de Gèdres : on laisse à droite le pont qui a été jeté sur le Gave pour y conduire. Bientôt au spectacle riant des prairies succède un aspect plus sévère, et qui prépare déjà aux grandes scènes qui vont s'offrir : tout-à-coup la vallée se resserre ; ce n'est plus qu'une gorge étroite, où l'élévation des montagnes défend au soleil de pénétrer : cependant le riche feuillage des buis, des ormes, des tilleuls et d'une infinité d'arbrisseaux qui y végètent, donne un véritable charme à cette sombre

---

d'une grande taille. Leur taille gigantesque inspiroit une répugnance à les épouser. Le dernier étoit le *vieux Barique*, mort il y a environ trente ans, âgé de cent huit à cent dix ans : dans sa jeunesse, il avoit six pieds. Son extrait baptistère existe à Luz, comme ceux de toute sa famille. On les enterroit dans des endroits séparés, que l'on connoît encore.

Il est très-vrai que M. Cantonnet, curé de Luz, ayant fait fouiller le tombeau d'un de ces *Prousouz*, on en tira une clavicule d'environ dix pouces de longueur, et un tibia de près de deux pieds, qui furent envoyés à M. d'Hérouville. Un chirurgien fut présent à cette fouille ; et l'on ne s'est pas trompé sur l'espèce des os, qui sont véritablement humains. PASUMOT, 325.

et silencieuse solitude. Le chemin n'est bientôt qu'un sentier taillé sur la pente des rochers. Le Gave a scié perpendiculairement cette masse énorme, et il coule en rugissant, comme entre deux murs, dans un lit étroit, dont l'œil mesure avec effroi la profondeur. Bientôt, après avoir dépassé ces rochers, on se trouve en ligne directe avec cet abîme écumant; et malgré le saisissement qu'il cause au voyageur, il veut encore y regarder pour en admirer l'effet. On passe près des débris d'une chapelle, monument qui semble avertir d'honorer Dieu au milieu des merveilles qu'il a créées.

Cet étroit défilé est traversé par un petit torrent appelé *Riou-maou*, c'est-à-dire, *le mauvais ruisseau*, à cause des ravages qu'il fait quelquefois avant d'aller se perdre dans le Gave. Dans le voisinage de ce grand ravin, croissent l'*œillet superbe* (1), la *giroflée des Alpes* (2), et le *sisymbre des Pyrénées* (3) : le filon de nickel et les pyrites aurifères que MM. Gillet et Lelièvre avoient observés, ont disparu avec les blocs de pierre calcaire et de roche de corne que les chaufourniers enlèvent; il n'y reste que les zéolithes en cubes, en prismes, en tables et en lames, que ces savans regardent comme analogues à la prehnite. On

---

(1) *Dianthus superbus.*

(2) *Cheiranthus Alpinus.*

(3) *Sisymbrium Pyrenaicum.*

passe ensuite sur une saillie de rocher suspendue au-dessus du Gave, et l'on arrive au pied du *pic de Bergous*, au lieu qu'on appelle le passage et le fort de *l'Escalette*, et où le Gave est encore plus effrayant et plus profond.

Ce passage n'étoit guère autrefois pratiqué que par les montagnards les plus hardis : on n'y pouvoit passer que par un chemin dont les contours rapides descendoient de roc en roc dans un effroyable précipice, où la mort attendoit à cent pieds celui qui faisoit un faux pas; puis il falloit remonter sur d'autres rocs entassés les uns sur les autres et formant *l'échelle* comme les premiers (1). Cette corniche étoit gardée par un poste logé dans une petite tour qui s'élevoit au-dessus du sol, et dont la base descendoit dans l'abîme. Tout voyageur étoit obligé d'y passer; et ce petit fort a été très-utile au commen-

(1) M. Dusaulx raconte, au sujet de ce passage, une anecdote si touchante et si honorable pour l'humanité, que je ne puis résister au desir de la répéter. « Entre plusieurs catastrophes, dit-il, arrivées » ici avant qu'on y eût pratiqué la corniche ou banquette dont je » vais parler, on m'a dit, et je l'ai vérifié, qu'un jeune homme, » il y a trente ans, voulant resserrer la sangle de son cheval, perdit » l'équilibre, et tomba, de sept à huit cents pieds de hauteur, sur » les roches du Gave. Le prieur de Gavarnie, curé de Luz, » M. Cantonnet, donna dans cette circonstance l'exemple d'un » parfait dévouement. Il se prosterne au bord de l'abîme, invoque » le ciel, saisit un câble qu'on lui présente en pâlissant, parvient » jusqu'au malheureux jeune homme, consolé par sa présence, » et qui mourut bientôt entre ses bras. » *Voyage à Bareges*, II, 76.

cement de ce siècle, pour arrêter les incursions des *Miquelets* (1).

C'est en 1762 qu'on a commencé à tailler, dans cet endroit périlleux, l'espèce de corniche ou de banquette qui rend ce chemin plus praticable (2). Plusieurs torrens, en quittant les scieries où l'homme les force à travailler pour lui, vont se jeter dans le Gave avec des accidens qui en varient l'aspect et l'effet. A quelque distance est une charmante source qu'on appelle *la fontaine d'Andiole.*

On passe près d'une énorme pierre sphérique que les montagnards nomment *peyre ardone,* c'est-à-dire, *pierre ronde.* On aperçoit des maisons ombragées par des noyers et séparées par des blocs de rochers : ce sont celles de *Sia.* A droite, au-delà du Gave, est la cascade qui a reçu le nom de ce hameau. Un sentier tortueux et rapide conduit à un pont d'une

(1) Il faut que cette tour ait été construite dans un temps assez ancien, lorsque les Anglais étoient les maîtres de la contrée, puisqu'on l'appelle encore *la tour des Anglais ;* on la nomme aussi *la Redoute* ou *la porte d'Espagne.*

(2) Ce chemin a environ huit pieds de large sur quatre-vingts toises de longueur. Comme il n'a pas de parapet, il faut toujours y passer avec précaution. Ces roches sont tapissées du *verbascum myconi :* l'*apollon* voltige autour de ces belles fleurs, et l'*urocère* s'y tient dans les endroits humides. On a détruit la première inscription, qui rappeloit le temps où il a été fait, et celle que MM. Saint-Amand et Dusaulx y avoient placée ensuite. On peut lire celle-ci dans le *Voyage à Barèges*, t. II, p. 70 ; et dans le *Voyage* de PASUMOT, II, 329.

seule arche jeté sur le torrent : là, on est suspendu à quatre-vingt-dix pieds au-dessus de son lit. Il roule entre les roches qu'il a sciées ; son eau, d'une belle couleur d'aigue-marine, resserrée entre les rochers, fuit et se précipite en une bruyante et terrible cascade. Le *mille-pertuis à feuilles de nummulaire* (1), dont le pont est tapissé, le *lierre* qui est suspendu en festons qu'il forme à sa voûte, rendent ce pont un des objets principaux de ce riche et agréable tableau (2).

On sort de ce fond en laissant toujours le Gave à sa gauche : le chemin est tout aussi scabreux ; il passe sur un schiste argileux dur, gris et noir. Mais

(1) *Hypericum nummularium.*

(2) Les gazons environnans sont parfumés par les fleurs de l'œillet de plume [*dianthus plumarius*] et de l'amelanchier [*mespilus amelanchier*] ; le sorbier des oiseleurs [*sorbus aucuparia*] sort des fentes des précipices. A quelques pas de là mugit la cataracte de l'Artigue, entre deux murailles où se plaît le lis des Pyrénées, et que couronnent le tilleul à larges feuilles et l'érable à feuilles d'obier. L'orpin hérissé [*sedum hirsutum* ALLIONI] perce à travers les fissures du roc. On trouve dans tous les prés ombragés, dans tous les halliers voisins, l'ellébore vert [*helleborus viridis*], le chèvre-feuille des Alpes [*lonicera Alpigena*], la coronille des jardins [*coronilla emerus*], le groseiller des montagnes [*ribes montana*], l'orobe des bois [*orobus vernus*] et celui des Pyrénées, la digitale jaune [*digitalis grandiflora*], la stachys des Alpes [*stachys Alpina*], le mufle de veau à feuilles d'origan [*antirrhinum origanifolium*], le mufle de veau toujours vert [*antirrhinum sempervirens*, LAPEYROUSE, Flor. Pyren.]. RAMOND, *Voyage au Mont-Perdu*, 209.

le

le paysage devient de plus en plus triste : on ne voit que de hautes montagnes, dont la pente n'est embellie par aucune verdure, ni animée par aucune habitation. Rien n'y récrée la vue, si ce n'est une jolie source appelée *la fontaine d'Andiole.*

Au fond de cette sombre vallée, on trouve un pont léger appelé *le pont de Lesderroucat :* il est construit en bois, et supporté au milieu par une pile de pierres sèches amoncelées sur un rocher de granit, qui lui sert d'appui, et force l'eau du Gave à se partager (1). Près de ce pont, on découvre déjà une des tours, c'est-à-dire, une des cimes du Marboré. Bientôt on croit voir les montagnes qui resserrent le lit du Gave s'ouvrir devant soi et se fermer derrière ; on entre dans *la vallée de Pragnères,* dont le terrain est cultivé, et où l'on trouve quelques maisons qui sont entourées de jardins potagers, et habitées par six ou sept familles originaires de Luz. Un Gave, qui descend des hauteurs de Neou-vieille, vient se perdre dans celui que nous remontions. La partie inculte de cette vallée est tapissée de buis, qui jouit là d'une végétation vigoureuse et acquiert une grande hauteur. La nature se montre sous une forme moins âpre, lorsqu'on approche du *Comelie,* mont qu'on a devant soi ; le Gave roule avec moins de fureur,

(1) On y remarque plusieurs espèces d'*hieracium,* citées par M. VILLARS dans sa *Flore du Dauphiné,* et l'*agrostis argenté.* RAMOND, *Voyage,* 211.

et l'on n'entend plus que dans le lointain le bruit de ses terribles mugissemens.

La vallée s'élargit, se couvre d'habitations, et bientôt se resserre de nouveau à *Sarreven*. On observe près de ce hameau la digue de rochers que les eaux ont renversée en sortant du bassin de *Gèdres*. En entrant dans ce bassin, on découvre, à une distance de quatre lieues, la brèche de Roland et les tours du Marboré.

Arrivé à *Gèdres*, on passe sur un pont formé d'une seule arche, bien projetée sur le Gave de Héas : près de là est cette belle cascade, illustrée par les descriptions des voyageurs, et dont les aimables pinceaux de M. Duperreux nous ont donné une charmante image (1). Il faut, pour voir ce bel effet de la nature, entrer dans la maison Palasser, qui est près de l'église : on y descend jusqu'au niveau du Gave, que l'on voit tomber avec fracas, sous une riche voûte de verdure, en une bruyante cascade *(pl. LXXV, n.° 1)*. C'est cependant à tort qu'on donne à ce lieu pittoresque le nom de *grotte de Gèdres*, puisqu'il n'est pas fermé; c'est seulement un profond ravin, ombragé par le feuillage de superbes tilleuls. A peine sorti de la grotte, le Gave d'Héas unit ses eaux à celles du Gave de Gavarnie.

---

(1) Ce tableau a été à l'exposition de l'an 11 [1803]. Il appartient à présent au prince Louis-Napoléon.

L'église n'est éclairée que par la porte et par une fenêtre en abat-jour qui donne sur l'autel : une galerie de deux pieds de hauteur règne autour de la nef; un bénitier d'ophite, placé à la porte, offre l'eau lustrale à celui qui veut se purifier.

Le village s'appelle *Gèdres-dessous*, et l'on désigne par le nom de *Gèdres-dessus* les habitations qui sont sur le penchant de la montagne. Gèdres-dessous a été presque anéanti par le terrible orage du 5 septembre 1788 : la maison Palasser fut emportée, et il a fallu vingt ans pour rendre à la cascade la riche végétation qui en fait le principal ornement.

Après avoir quitté Gèdres, on suit un sentier rapide et étroit, où il faut souvent mettre pied à terre; on gravit contre des roches très-escarpées sur la base du *Comelie*. Le voyageur aperçoit, sur le penchant de la montagne à droite, au-delà du Gave, deux torrens, ou plutôt deux bras d'un torrent, coulant en ligne parallèle, et formant dix à douze cascades plus ou moins considérables : ce site est pittoresque. A l'endroit où se trouvent ces cascades, la montagne forme un enfoncement, et au-dessus elle est couronnée d'un joli bois (1).

Aussitôt après se présente une des plus majestueuses scènes dont l'imagination puisse se faire l'idée.

---

(1) En revenant d'Héas pour aller à Gavarnie, nous passâmes près de ces cascades.

En effet, on circule à travers les débris dispersés d'une montagne, dans un lieu appelé ordinairement *le chaos d'Héas* : là des masses d'une dimension prodigieuse sont posées comme en équilibre sur des pierres d'un médiocre volume. Après avoir marché quelque temps, on arrive au lieu appelé *le grand chaos*, parce que les rochers qui y sont entassés pêle-mêle sont encore plus grands et plus nombreux; des masses de dix mille à cent mille pieds cubes s'y élèvent à côté de fragmens moins gros que les cailloux qu'entraînent les torrens.

On remarque sur-tout une pierre d'une forme à-peu-près cubique, qui a plus de cinquante pieds de haut sur quarante de large. Une tradition religieuse en a fait un monument révéré, et elle a reçu le nom de *caillou de la Raïllé*, ou *pierre de Notre-Dame*, parce qu'on assure que quand la Vierge parut dans la vallée d'Héas, elle s'y reposa, et y laissa l'empreinte de son pied. Nous n'eûmes pas l'envie de gravir dessus pour vérifier l'observation. Nous lûmes sur cette pierre la date *1650* : Laurens nous assura que cette date rappelle l'époque de l'éboulement de la montagne, dont la charpente est disséminée dans cette vallée. Le silence qui règne dans ce lieu, silence qui n'est troublé que par le bruit des flots tumultueux du Gave, en accroît encore la sombre et imposante horreur.

On passe près d'un lac aujourd'hui desséché.

Pendant l'orage de 1788 (1), il reçut un si grand nombre de pierres, que son eau déborda et fut entièrement chassée. Le Gave, au lieu d'avoir, comme dans le reste de la vallée, un lit resserré, en inonde presque toute la surface, et les eaux ne se rassemblent qu'au point où le lac finissoit.

La chapelle de Notre-Dame d'Héas, qui est à l'extrémité de ce désert, n'a rien qui la recommande au-dehors; mais son intérieur est orné de peintures grossières qui représentent des paysages avec divers animaux. Elle est bâtie en croix grecque et couverte d'un petit dôme. On prétend que cette chapelle a été bâtie par trois maçons, et que trois chèvres, suivies de leurs chevreaux, venoient chaque jour nourrir de leur lait ces bons ouvriers. Au bout de trois mois, la chapelle étoit presque achevée, quand les maçons résolurent de manger un des chevreaux qui accompagnoient les mères; mais celles-ci ne reparurent plus, et les maçons furent réduits à recevoir les secours des habitans des montagnes voisines.

Au-dessus de la porte est l'image révérée de la Vierge, en marbre gris; les pieds et les mains sont de marbre blanc. On la voit encore sur l'autel, coiffée

(1) Cet orage fut si terrible, que la route de Baréges à Pierrefitte fut détruite dans une longueur de onze cents toises, et le pont de Saint-Sauveur emporté. M. le chevalier de Laurière, commandant de ce lieu, sauva par ses soins les baigneurs qui y étoient enfermés. Les montagnards accoururent à la voix de ce digne militaire, et firent passer les voitures par le Tourmalet.

du capulet rouge, et en costume montagnard. Cette image est l'objet d'un pélerinage où se rendent, le jour de l'Assomption, plus de douze mille montagnards, armés de leurs carabines. Ils viennent se prosterner devant elle, la pressent entre leurs bras, qu'ils passent aussi sur sa tête, sur ses épaules, en descendant jusqu'aux talons, et la couvrent de leurs baisers. Ceux qui se sont plus particulièrement dévoués à son culte, portent au bout d'un bâton des chapelets de bois, des anneaux de cuivre, qu'ils font toucher à cette statue. Le lendemain, à onze heures, on dit la messe, et presque tous les assistans viennent recevoir le pain de la communion.

Le bon paysan dont la cabane est près de cette chapelle, alla chercher d'excellent lait. Ce breuvage nous parut si délicieux et répara tellement nos forces, qu'il nous pénétra de toutes les douceurs de la vie pastorale. Nous voulûmes voir le lieu où cet homme pouvoit le conserver si frais pendant l'ardeur brûlante du jour : c'est un simple réservoir pratiqué dans un ruisseau ou un torrent, et couvert de quelques tables de pierre; il est impossible, sans avoir été prévenu, d'en soupçonner l'existence. Ce champêtre rafraîchissement nous fut servi dans des vases de bois de pin, avec des cuillers de la même matière (1).

(1) Avec un pareil aliment, il est impossible que celui même

Au retour de la chapelle, les pélerins vont au *roc de la Raillé*: là, ils s'agenouillent et chantent des litanies, pendant que les plus fervens escaladent la pierre, et en détachent des blocs qu'ils réduisent en petits fragmens, pour les distribuer aux assistans.

---

qui est le moins accoutumé à la vie des montagnes, puisse ne pas trouver à vivre avec propreté et agrément; car, du reste, il ne faut pas s'attendre à une cuisine recherchée. M. DE SAINT-AMAND, dans son *Voyage pittoresque et sentimental aux Pyrénées*, p. 142, a décrit avec une gaieté piquante la manière dont on y prépare les mets. « On y fait la cuisine, dit-il; quelle cuisine, grands dieux! les » pinceaux mêmes de Teniers et de Callot ne sauroient la repré- » senter. Veut-on de la soupe; elle sera bientôt faite. La marmite » part pour aller puiser l'eau du Gave, car jamais on ne vit encore » de cruche à Héas: la marmite revenue est suspendue sur un feu » de genièvre, seul bois de chauffage dont on use ici: la marmite » va bouillir; grande nouvelle, puisque la soupe est achevée. Oui, » mes amis, le pain déjà préparé dans un grand plat de bois, » avec une petite boule de beurre, est inondé d'eau bouillante; » voilà le potage: une gousse d'ail, un ognon cru, mâché par la » cuisinière, puis craché sur le potage, voilà l'assaisonnement, la » dernière façon du traiteur. La soupe est servie; elle est excel- » lente. On la mange avec des cuillers de bois, qui ont trois ou » quatre pouces de diamètre. Veut-on du pain; à l'instant la fa- » rine, ou de maïs, ou de blé, ou d'avoine, est détrempée dans » l'eau du Gave, base éternelle de tous les ragoûts. On nettoie » bien vîte le foyer; le gâchis est étendu sur l'âtre, puis recouvert » par les cendres et les charbons de la cheminée. Dix minutes » après, le pain est cuit; on le dévore; il est délicieux. Je ne fini- » rois de la journée, si je voulois vous raconter toutes les dégoû- » tantes malpropretés dont j'ai été le témoin à la pâle lueur de » quelques morceaux de bois de sapin, enfoncés dans la muraille, » et qui brûloient en guise de flambeaux. »

A la chapelle d'Héas commence *la vallée de Trémousse*; on a devant soi l'amphithéâtre de Trémousse et les glaciers qui le couronnent. En avançant environ deux cents pas, on voit à sa droite le *port de la Canaou* (1), par lequel on descend dans la vallée de *Beousse (Beoousse)*, qui appartient à l'Espagne: on peut y arriver en quatre heures de marche.

(1) On appelle des *ports* les points où deux vallées se joignent du côté où elles s'élèvent réciproquement. Ces passages sont plus ou moins élevés. Le *Tourmalet* (*suprà*, p. 506) est le port ou passage entre les vallées de Bastan et de Campan. Le mot *port* appartient à une racine commune: *port*, *pore* et *porte*, ont la même origine. Ces mots dérivent du grec πορεύω *[je traverse]*. Ces ports sont si dangereux pendant les orages, que les périls qu'on y court ont donné lieu à ce dicton cruel: *Là le père n'attend pas son fils, et le fils n'attend point son père.* Croyons, pour l'honneur de l'humanité, qu'on n'a pas d'exemple qu'aucun montagnard ait suivi cet affreux précepte.

CHAPITRE CXXVIII.

SORTIE D'HÉAS. — Vallée d'Estaoubé. — Mont-Perdu. — Le Comelie. — Brèche de Roland. — Tours de Marboré. — Vallée de Gavarnie. — Amphithéâtre. — Cascades. — Oule. — Ponts de neige. — Pyrénées. — Étymologie de leur nom. — Histoire. — Hercule. — Annibal. — Sarrasins. — Charlemagne. — L'Arioste. — L'évêque Turpin. — L'enchanteur Atlant. — Bradamante. — Agramant. — Ferragus. — Roland. — Histoire moderne. — GAVARNIE. — Montagnards. — Isard. — Ours. — Chiens. — Templiers. — Contrebandiers. — Chasseurs. — Manière de s'éclairer; de faire le beurre. — Nourriture. — Vêtemens. — Ustensiles. — Mœurs des montagnards. — Retour à Luz. — La Peyrada. — SAOUSA.

EN quittant le séjour solitaire où la chapelle d'Héas rappelle l'humble crèche dans laquelle le Sauveur du monde reçut l'adoration des bergers, nous nous replongeâmes dans l'affreux chaos que nous avions déjà traversé. Nous passâmes le Gave sur un petit pont, et nos chevaux le traversèrent à gué ; nous suivîmes un chemin pierreux et escarpé dans l'âpre montagne d'où nous avions vu le matin tomber dix à douze cascades.

Bientôt nous entrâmes dans la *vallée d'Estaoubé*,

par un pont près duquel le Gave forme une belle cascade; le sommet du *Mont-Perdu,* qui s'élevoit devant nous, commençoit à se couvrir de nuages (1).

Nous laissâmes cette vallée, pour monter sur le plateau du *Comelie;* le *rhododendron* avertit que l'on est élevé de deux cents toises au-dessus du niveau de Baréges. Laurens eut soin de nous faire remarquer les divers aspects qu'on y découvre, la vallée d'Héas, la vallée d'Estaoubé, le port Pinède et le Mont-Perdu.

Nous montâmes sur un autre plateau où étoient disséminées plusieurs huttes de bergers : nous regardâmes de là encore une fois la *brèche de Roland.* On appelle ainsi une muraille de rochers, élevée entre la France et l'Espagne, à une hauteur de cinq à six cents pieds. Cette muraille forme un croissant dont la convexité est tournée vers la France. C'est là qu'on prétend que le vaillant neveu de Charlemagne, monté sur son cheval de bataille, s'ouvrit un passage, et en deux coups de *durandal*, sa fameuse

---

(1) Il faut lire, dans l'excellent ouvrage de M. RAMOND, *Voyage au Mont-Perdu*, la description de cette montagne, qui s'élève au-dessus de tous les autres pics des Pyrénées, et les curieuses observations géologiques dont elle a été l'objet. M. Ramond a donné comme frontispice une vue de la *vallée d'Estaoubé* et du *Mont-Perdu*, dessinée par lui-même. Les cristallisations granitiques, les *polypiers*, et autres pétrifications marines qu'il a trouvées au promontoire du lac du Mont-Perdu, et qu'il a figurées *pl. II et III*, sont aussi du plus grand intérêt.

épée, y fit une brèche de trois cents pieds d'ouverture. Les tours de Marboré s'élèvent majestueusement au-dessus de la porte pour en défendre le passage ; deux grandes ouvertures semblent être des fenêtres pratiquées au milieu des cornes du croissant ; des monts pyramidaux, placés à leur pointe, servent d'avant-corps à cet étonnant édifice, et paroissent le protéger. Autour règne un silence effrayant, et le sol offre un désert aride ; l'œil est blessé par la blancheur des neiges accumulées par les ans ; par-tout sont d'âpres rochers et des monts entassés. Mais, des fenêtres du cirque et de ses sommités, les monts paroissent s'abaisser, les vallées s'ouvrir ; et la vue, dans une perspective immense, embrasse toute la province d'Arragon.

Nous descendîmes la pente rapide du Comelie (1), parsemée de pierres détachées de la montagne ; et, arrivés à sa base, nous nous trouvâmes dans la vallée de *Gavarnie*, où l'on parcourt des défilés moins longs, des bassins plus étroits. Déjà l'enceinte des rochers commence à s'agrandir et à se développer ; on aperçoit même quelques pics dans l'éloignement. C'est au-delà du *pont Bariguy* qu'est l'auberge où s'arrêtent les voyageurs ; mais il étoit déjà trois heures, et nous ne voulions pas perdre un moment de ce qui

(1) On y trouve des hermines ; mais la marmotte est inconnue dans les Pyrénées.

restoit de jour pour bien voir ce que nous voulions observer.

On n'aperçoit rien ni du village ni du pont qui est auprès; mais bientôt on passe entre deux môles, d'où l'on découvre ce cirque immense, dominé par la pointe ou le château de Marboré : d'après leur étendue, leur masse et leur hauteur, on croit, de Gavarnie, en être très-voisin; mais il faut marcher longtemps pour y arriver, et cet immense amphithéâtre semble reculer à mesure qu'on avance.

Cette enceinte semi-circulaire est formée par un mur vertical, haut de douze ou quatorze cents pieds, surmonté de gradins couverts de neige, et dont la cime est couronnée de tours. Dix torrens tombent de cet amphithéâtre dans l'arène du cirque, creusée en entonnoir. La chute du plus considérable, qu'on regarde comme la source du Gave de Pau, est de douze cent soixante-six pieds; et, après s'être brisée vers les deux tiers de sa hauteur, et encore plus bas, sur les saillies des rochers (1), l'onde écumante se

---

(1) C'est, après une chute qui se trouve en Amérique, et qui tombe de dix-huit cents pieds, la plus haute qu'on ait encore observée. La gravure de M. PALASSOU, *Essai sur la minéralogie des Pyrénées*, pl. IX et X, n'en donne qu'une vue bien imparfaite; mais enfin elle peut servir à fixer les idées. M. AZAÏS, dans son livre intitulé *Un mois de séjour dans les Pyrénées*, ouvrage dans le genre du *Voyage sentimental* de STERNE, a donné, p. 132, une vue de l'amphithéâtre, où il marque les différentes bandes de neige.

résoüt en une poussière humide dont les globules sont emportés au loin par le vent. Mais cette cascade est plus remarquable par sa hauteur que par son volume (1). Le bassin, qui commence au rocher Saint-Bertrand et finit au fond de l'amphithéâtre, est ce qu'on appelle une *oule* (2). C'est au fond de l'entonnoir, qui est rarement visité par les rayons du soleil, qu'on trouve des neiges permanentes dans la partie la plus abritée. Le Gave (3) s'est frayé dessous un passage; et cette voûte, qui a peu de consistance, s'appelle *le pont de neige. (Pl. LXXV, n.° 2.)*

A la droite de la grande cascade, il y a encore un second pont de neige sous lequel coule l'eau d'une petite cascade qui tombe des rochers : près de là est le chemin par lequel on peut gravir, avec beaucoup de difficulté, sur les gradins du Marboré. Ce pont étoit dans son entier, et nous pénétrâmes sous sa voûte : il n'y a point de glace, et pour en voir, il

(1) Le volume d'eau de cette cascade est plus considérable le soir que le matin; et les voyageurs doivent s'arranger pour visiter cet amphithéâtre dans les dernières heures du jour : le commencement de l'obscurité donne encore à tous ces objets un aspect plus imposant.

(2) Ce mot est dérivé du latin *olla* [pot de terre], qui s'est conservé en italien et en espagnol; une *olla putrida*. Nous disons une *oille*, un *pot à oille;* les Gascons disent une *oule*.

(3) On appelle en général, dans les montagnes, les torrens *gaves* ou *gabes*, et on les désigne par les noms des villes et des vallées qu'ils arrosent : ainsi l'on dit *le gave de Pau, d'Oléron, d'Ossau, de Baréges*, &c.

faut lever les yeux et regarder les gradins du Marboré (1).

Dans cette enceinte solitaire, à la vue de ce vaste amphithéâtre et de l'indestructible muraille du Marboré et du Mont-Perdu qui le domine encore, l'imagination se perd dans les siècles reculés auxquels nous reportent ces monumens que le temps a laissés pour consacrer les grandes époques de la nature. Les plus anciennes traditions parlent des Pyrénées; leur nom est inscrit dans les plus anciens ouvrages des poëtes: car on ne peut croire que Silius Italicus (2) ait imaginé celle d'après laquelle il prétend que ces montagnes doivent leur nom à la jeune Pyrène, fille de Bebryx, roi de ces lieux sauvages. Hercule, qui alloit en Espagne, fut reçu chez ce prince: l'ivresse triompha du héros, qui méconnut les droits de l'hospitalité: Pyrène devint mère; elle donna la naissance à un

(1) C'est M. Ramond qui a fixé, le premier, les idées sur l'état des glaces des Pyrénées. Il a rendu indubitable l'existence de véritables glaciers, appelés *serneilles* ou *sernelhes*, dans ces montagnes, aux *tours de Marboré*, à la *brèche de Roland*, auprès du *port de la Pez*, à la *montagne de la Clarbide*, au *port d'Oo*, au *Spijole*, à l'*Astos de Vénasque*, enfin au *Mont-Maudit* ou *Maladetta*; il les a reconnus à la couleur transparente et bleuâtre de leurs sommets, à leur coupure nette, aux vives arêtes de leurs fentes. Une de ses observations les plus curieuses, est d'avoir distingué l'épaisseur, la transparence et la porosité des bandes de glace ou de neige, dans les hivers les plus rigoureux et les étés les plus brûlans.

(2) *Punic.* III, 415 et suiv.

serpent, et, fuyant la colère de son père, alla cacher sa honte dans des antres où des bêtes féroces la dévorèrent. Pline (1) rejette à-la-fois cette fable et cette étymologie, et Diodore (2) pense que le nom de *Pyrénées* dérive du souvenir de vastes incendies produits dans ces monts par l'imprudence de quelques bergers. Bochart le fait venir du mot phénicien *parami*, qui, selon lui, signifioit *rameau* et *opaque* (3). Mannert veut qu'il doive son origine au mot celtique *byren*, qui, dit-il, signifie *montagne*. En effet, il paroît plus naturel de chercher ce nom dans l'ancienne langue du pays; mais, comme on ne sait guère mieux le cantabre et le celtique que le phénicien, il est plus aisé de rapporter ces étymologies que de se décider pour aucune.

Quoi qu'il en soit, ces monts sont célèbres depuis une très-haute antiquité. Placés entre la Gaule et l'Espagne, ils ont été témoins des efforts que les peuples qu'ils séparent ont faits pour les franchir. Les chroniqueurs, qui ont célébré Charlemagne et ses preux, en ont fait le théâtre de leurs exploits; et ces vieux récits ont été la base des contes charmans et des ingénieuses fictions de l'Arioste. On ne peut parcourir cette partie des Pyrénées sans songer à

(1) *Hist. nat.* III, 1.

(2) *Biblioth. hist.* V, 35.

(3) BOCHART, *Chanaan*.

l'archevêque Turpin (1); mais c'est sur-tout, plein du souvenir des vers délicieux du chantre de Roland, qu'il faut la visiter.

C'est sur le Marboré et dans les vallées voisines de cette montagne et du Mont-Perdu qu'il a placé le théâtre de diverses aventures des quatre premiers chants de son poëme : c'est sur l'une de ces cimes escarpées (2) que Gradasse et Roger combattirent l'enchanteur Atlant (3); c'est dans un des précipices

(1) On convient généralement que le bizarre roman que l'on connoît sous le nom de *Chronique* ou *Histoire de Charlemagne*, par TILPIN ou TURPIN, archevêque de Reims, est faussement attribué à ce prélat, qui mourut au plus tard en 800 (*Hist. littér. de la France*, IV, 206), tandis que Charlemagne, dont la mort est rapportée dans cette chronique, lui survécut de quatorze ans. On attribue cet ouvrage à un moine nommé *Robert*, qui vivoit en 1095 (GRYPHIANDER *de Weichbildis Saxonicis*, 35), à un moine de Saint-André de Vienne (GUY ALLARD, *Bibliothèque du Dauphiné*, 224), au pape Calixte II (OUDIN, *Script.* II, 69), enfin à quelque Espagnol du X.e siècle (MARCA, *Hist. du Béarn*, II, VI, 6; OIHENART, *Not. utriusque Vascon.* 377). L'abbé LEBŒUF, *Mém. de l'Académie*, XXI, 146, a rapporté d'assez bonnes preuves à l'appui de la dernière opinion. Il existe de cette chronique fabuleuse plusieurs manuscrits et deux éditions : l'une de 1527, *in-4.o*, gothique; l'autre de 1583, *in-8.o*, lettres rondes. M. HUET DE FROBERVILLE en a donné une notice intéressante dans le recueil que j'ai publié sous le titre de *Mélanges de littérature étrangère*, IV, 125. Il paroît que cette chronique a été d'abord écrite en latin, et que c'est un des premiers livres qui aient obtenu l'honneur d'être traduits en français.

(2) ARIOSTO, II, st. 47.

(3) *Ibid.* st. 51.

dont

dont on est entouré, que fut jetée la valeureuse Bradamante, par la ruse atroce de Pinabel, qui reçut la mort pour prix de sa trahison (1); c'est à un des pins qui ombragent ces rocs affreux que la guerrière lia le nain du roi Agramant, après lui avoir enlevé l'anneau enchanté qui devoit la faire triompher d'Atlant (2); c'est probablement aussi sur le Marboré qu'il faut chercher la demeure magique de ce nécromancien; et peut-être ses tours de glace ont-elles donné au poëte l'idée du château d'acier dans lequel fut enfermé l'aimable Roger (3); enfin, c'est dans quelque gorge voisine qu'on peut se figurer qu'eut lieu le terrible combat entre Ferragus et Roland (4), qui, profitant de l'aveu indiscret du guerrier sarrasin, le frappa au seul endroit par lequel il pouvoit perdre la vie.

Ces prouesses romanesques séduisent l'imagination, quoique la saine raison les réprouve. Mais les véritables faits d'armes dont ces montagnes ont été témoins dans la longue guerre née de la rivalité entre la France et l'Espagne, auroient aussi un grand intérêt, si le génie des poëtes les eût consacrés. Cette terrible lutte fut terminée par le traité des Pyrénées. Pourquoi faut-il que la discorde ait de nouveau

(1) ARIOSTO, II, st. 74.

(2) *Ibid.* III, st. 69.

(3) *Ibid.* IV, st. 11 *et suiv.*

(4) *Ibid.*

secoué son flambeau sur deux peuples également fiers et braves, et si dignes de s'estimer! Sans doute la bonté du prince qui gouverne les Espagnes les soumettra, après qu'elles auront fléchi devant le génie de NAPOLÉON, auquel il n'est point de brave qui ne puisse céder sans honte.

Il fallut marcher une demi-heure à pied pour regagner le lieu où nous avions laissé nos chevaux, et nous mîmes ensuite trois quarts d'heure pour nous rendre à Gavarnie.

La vallée qui porte ce nom renferme environ mille habitans. Les montagnards de ce canton ont une vivacité remarquable et un courage éprouvé par les aventures périlleuses que leur offre la guerre de contrebande qu'ils font sans cesse, et par les difficultés d'une nature âpre et sauvage, contre lesquelles ils doivent toujours lutter : aussi sont-ils doués d'une irritabilité qui les fait redouter de leurs voisins, et qu'en effet leur extrême hardiesse rend à craindre.

Les truites du Gave et l'*isard* firent le fond de notre souper. La chasse périlleuse de cet animal (1) est l'exercice le plus chéri des montagnards : ils lui

---

(1) Ce joli animal est le chamois [*antilope oryx*], quoiqu'on en ait voulu faire une espèce différente; c'est seulement une variété plus petite et dont le poil est plus clair : sa chair est excellente. La passion des montagnards pour cette chasse ne peut pas être excitée par la cupidité: un isard avec sa peau ne se vend que 9 fr. On mange le filet et les gigots.

doivent peut-être leur agilité, leur présence d'esprit, dans les pas glissans, à travers les monts escarpés et sur les rocs, suspendus près des gouffres profonds qui semblent ouverts pour les engloutir.

Quoique l'ours des Pyrénées soit moins gros et moins vigoureux que celui des Alpes, sa chasse offre quelques dangers : aussi est-elle le sujet des entretiens des montagnards, et chacun se plaît à écouter le récit des prouesses des chasseurs les plus intrépides (1). Celui qui s'exerce à cette chasse est couvert de trois peaux de mouton garnies de leurs poils : si les balles dont son fusil est chargé n'ont point abattu l'animal, il doit l'attendre avec fermeté, se laisser saisir sans redouter ses ongles robustes, et lui ouvrir le ventre avec le poignard dont il est armé (2).

Je parcourus les petites maisons qui composent le village, dont l'auberge est un peu éloignée. Ce hameau appartenoit à l'ordre de Malte, et c'étoit une dépouille de l'ordre des Templiers. Le presbytère, qui est desservi par un vicaire du curé de Luz, conserve encore quelques pans de mur de la maison de

---

(1) Ces récits sont souvent des contes dont on amuse les voyageurs : l'honnête M. DUSAULX, *Voyage à Barèges*, en a adopté plusieurs avec une crédulité qui prouve sa bonhomie.

(2) On voyoit aussi autrefois le *lynx* dans les montagnes des Pyrénées ; mais, depuis quarante ans, cette espèce a presque totalement disparu : on en trouve quelques-uns dans les vallées de Trimbaville.

ces chevaliers. On nous fit remarquer, sur une poutre de la tribune, douze têtes, qu'on assure (1) être celles d'autant de ces malheureuses victimes de l'orgueil et de l'avarice, déguisés sous le nom respectable d'intérêt de l'État.

En rentrant dans l'auberge, je vis, près du foyer, un homme dont la taille étoit robuste, qui avoit le regard fier et hardi : une simple veste couvroit son corps, et ses pieds étoient entourés d'un morceau de peau de vache avec le poil en dehors; cette chaussure étoit attachée autour de la jambe avec des courroies : son fusil étoit près de la cheminée, et il avoit déposé sur une table son sac, où étoient renfermés les objets qui lui étoient nécessaires, et auquel étoient suspendus une hache pour se frayer sa route à travers les halliers, et des crampons pour gravir contre des lieux couverts d'un vernis de glace et accessibles seulement au contrebandier et à l'aigle, mais impraticables même pour l'isard. Ailleurs, l'aspect d'un pareil hôte auroit pu causer des craintes : mais ici le contrebandier (cet homme en étoit un) n'inspire aucun effroi; il n'est armé que pour protéger son commerce, qu'il croit pouvoir affranchir des droits qui lui sont imposés par le fisc; il n'imagine pas que celui qui a pu passer

(1) Cela ne peut être : les rigueurs contre les Templiers ne s'étendirent pas dans cette partie de la France; et ceux qui y existoient y furent en sûreté.

les limites que la nature paroissoit opposer à son audace, doive encore payer des droits à ses semblables pour exercer son industrie; et comme, au milieu de ces déserts, il ne reçoit aucun avantage de la société, il se croit quitte de tout envers elle. Mais si, dans son raisonnement erroné et condamnable, il méconnoît des lois qui ne sont pas celles de la nature, s'il ne se fait pas même scrupule quelquefois de sacrifier à sa propre sûreté les gardiens des montagnes, cependant son cœur n'est point étranger aux affections et aux qualités sociales : il est attaché à ses parens, fidèle à sa parole, hospitalier; il ne prend point par la force ce qui appartient à autrui, et l'on n'a jamais à craindre qu'il devienne voleur ni assassin.

Près de notre contrebandier étoient quelques chasseurs d'isards, dans un costume à-peu-près semblable, et un pâtre qui faisoit du beurre, en balançant lentement du lait enfermé dans une outre de peau de chevreau. Je contemplois l'extrême patience de cet homme, qui répète tous les jours, pendant plusieurs heures, ce mouvement oscillatoire, semblable à celui d'une nourrice qui berce un nouveau-né; mais, pour le montagnard comme pour la nature, le temps n'est rien. Le beurre sort de l'outre en forme de boule. Du reste, ce n'est guère qu'à Luz, à Gavarnie, et dans les villages les plus considérables de cette partie des Pyrénées, que l'on fait du beurre et du fromage : le berger, qui vit sur des points isolés,

dans les vallées ou sur les montagnes, consomme presque tout son lait pour lui et pour les élèves de son troupeau. Les vaches et les brebis des Pyrénées en donnent avec moins d'abondance que celles des Alpes (1). Dans les Pyrénées, ce sont les hommes qui traient les vaches, les chèvres et les brebis, et qui font le beurre et le fromage.

Auprès de ce groupe étoit couché un gros chien, de l'espèce de ceux qui naissent dans les régions les plus élevées : les montagnards les vendent à un prix assez considérable ; mais, loin de leurs montagnes, ces animaux languissent, et on les conserve difficilement.

Cette scène pittoresque étoit éclairée par un procédé tout-à-fait conforme aux mœurs antiques. On pratique dans le mur, sous le manteau de la cheminée, une niche dans laquelle on fait brûler des éclats de bois résineux : la flamme qui s'élevoit de ce petit bûcher, répandoit dans toute la chambre une vive clarté. Telle étoit la manière de s'éclairer dans les âges héroïques ; seulement, au lieu de niches pratiquées dans les murs, les riches avoient dans leurs palais des candélabres. Homère nous représente les femmes de Pénélope occupées à jeter les charbons et les cendres qui sont restés dans les coupes, et à y placer de nouveau bois, pour alimenter le feu et

(1) RAMOND, *Observ.* I, 29.

produire la lumière (1); et Eustathe, célèbre commentateur du plus grand des poëtes (2), observe que les gens de la campagne s'éclairoient encore ainsi de son temps.

A ces traits, dont j'ai été témoin, je joindrai quelques détails que j'ai puisés dans la conversation des montagnards.

L'habitant des hautes montagnes se contente d'une nourriture grossière; les légumes, le lait et le fromage en sont la base, avec une espèce de pain composé de diverses farines de seigle, d'orge et de pois.

Outre le soin des troupeaux, les hommes sont occupés à tisser les lourdes étoffes dont on fait les vêtemens; chacun exerce comme il peut tous les métiers de première nécessité, et fabrique les instrumens qui sont nécessaires pour les besoins de l'agriculture; et comme il y a bien plus de prairies que de terres labourables, les travaux champêtres se pratiquent à peu de frais. Tous les montagnards sont charrons et serruriers: mais, ce dernier état étant plus difficile, le bois est substitué au fer par-tout où il peut le remplacer; les roues, au lieu d'un cercle de fer, ont de secondes jantes formées de pièces de pin courbées en cercle, que l'on remplace à mesure que le frottement les met hors d'état de servir (3). Les

(1) *Odyss.* XVI, 306.
(2) *In vers. cit.*
(3) *Suprà*, p. 478.

cabanes ne sont faites que de pierres amoncelées, et sont couvertes en chaume. Quelques montagnards vont pendant l'hiver travailler en Espagne, où ils sont bien nourris et bien payés; mais la plupart préfèrent, comme les sauvages, une indigence oisive à une aisance laborieuse.

Les femmes s'occupent des soins du ménage, et filent constamment pendant toute l'année; jamais elles ne quittent le fuseau, même en allant aux champs et en marchant sur le bord des précipices. Leur quenouille porte le nom de *hoursel;* elle est de buis, souvent ornée de figures et de compartimens peints en noir : à l'extrémité supérieure, il y a un cèrcle dans lequel se met la laine qu'on doit filer, et qui le plus souvent est brune.

Les terres labourables sont peu considérables et d'un entretien difficile; les pluies et les lavanges entraînent souvent la terre végétale dans les bas-fonds, et il faut la reporter sur les roches décharnées pour obtenir quelques boisseaux de seigle, d'orge, de millet, ou de sarrasin, graine qui a été apportée par les Maures. Quelquefois encore le vent du midi déracine les épis, et détruit toute la moisson au moment où elle donnoit la plus belle espérance.

Le vêtement ordinaire des hommes est composé de larges caleçons plissés jusqu'à la ceinture, d'une camisole blanche passée sur la chemise et engagée dans le caleçon; leur tête est couverte d'un capu-

chon, coiffure propre à les défendre de la rigueur du froid. Les femmes sont vêtues d'une jupe et coiffées du capulet.

Ces usages sont ceux des habitans des parties les plus reculées et les moins accessibles; mais le luxe s'introduit nécessairement chez ceux qui sont plus souvent visités, et qui ont des communications plus faciles : là les femmes ont des mousselines, les hommes des draps plus fins; ils portent des berrets et des chapeaux, et le ménage est enrichi de plusieurs ustensiles d'un usage commode. Avec ce luxe, les besoins se sont multipliés, et ils ont produit la dégoûtante mendicité : quand on arrive près de Luz, presque tous les habitans demandent l'aumône.

Avant la révolution, chaque communauté délibéroit sur ses intérêts particuliers : quatre ou cinq villages formoient un *vic*, dont les assemblées se tenoient dans le lieu principal; des hommes *licts*, c'est-à-dire, choisis, étoient nommés pour discuter les affaires importantes. Les rôles des impositions se faisoient sur des morceaux de bois appelés *totchoux*; le secrétaire les marquoit avec des chiffres dont les montagnards seuls connoissent la valeur. Cet usage ressemble assez à celui des montagnards de la Norvége, qui ont aussi des calendriers marqués sur de longs bâtons, et où les signes sont accompagnés de caractères runiques.

Les Béarnais ont en général les cheveux châtains,

la peau brune, le regard vif, la physionomie spirituelle : ceux qui habitent la plaine ont ordinairement la taille moyenne ; mais les montagnards sont grands, lestes et bien faits. Leurs mœurs sont douces. La contrebande, la violation des réglemens ruraux et forestiers, sont parmi eux les délits les plus fréquens ; mais on entend rarement parler de crimes atroces : ils ont enfin de la force sans violence, et de l'énergie sans rudesse. Le Béarnais des vallées est fier et irascible ; mais il cherche le redressement des torts qu'il croit éprouver, dans la justice des tribunaux, et il n'y a guère de contrées où ceux-ci aient plus d'occupation qu'à Tarbes et à Pau.

La journée avoit été très-fatigante : aussi nous ne nous remîmes en route le lendemain qu'à sept heures. Après la première descente, Laurens nous fit remarquer la neige du Vignemale, que nous devions visiter en allant au *lac Gaubé*. La cascade de Gavarnie nous parut moins abondante que la veille au soir.

Bientôt nous arrivâmes au chaos de Gavarnie, que les habitans nomment *la Peyrada*. Il a moins d'étendue que celui d'Héas ; mais il est peut-être formé de masses plus considérables. La chute de la montagne, dont elles sont les débris, les a dispersées sur sa base et dans la vallée ; un de ces blocs forme sur le Gave un pont jeté de la manière la plus hardie. A l'extrémité de ce chaos, les flancs de la montagne appelée *Saousa* sont baignés par une belle nappe d'eau qui

tombe entre des sapins. On nomme cette superbe chute *la cascade d'Arrondet;* elle forme plusieurs rangs de cascades parallèles, avant d'arriver dans la vallée, où ses eaux vont se perdre dans le Gave de Gavarnie.

Des neiges terminent tous les points de vue, et celles du Marboré se présentent en face. Le Comelie a l'air d'un pic très-aigu couronné d'arbres.

On voit ici plusieurs terrains cultivés. Cependant la pente des montagnes est trop rapide pour que les bœufs puissent aller l'un près de l'autre : on les attelle à un joug dont les branches sont longues et mobiles; de sorte qu'ils marchent à une distance de plusieurs pieds l'un de l'autre, et sur deux plans différens. Des femmes suivent la charrue, et brisent, avec la bêche, les mottes de terre que le soc a laissées entières.

Nous nous trouvâmes bientôt à Gèdres; et après avoir revu la cascade, nous revînmes à Luz par le chemin que nous avions suivi la veille.

CHAPITRE CXXIX.

Départ de Luz. — Route de Luz à Pierrefitte. — Gave. — Vallée de Cauterets. — Cauterets. — Bains. — Excursion au lac Gaubé. — Porteurs. — Bains de la Rallière. — Cascade de Serizet. — Chaos. — Cascade de Bousseze. — Pont d'Espagne. — Lac Gaubé. — Vignemale. — Retour à Cauterets. — Picaromme. — Cascade de Maurat. — Source de Bayard. — Départ de Cauterets. — Pierrefitte. — Saint-Savin. — Argelès. — Lourdes.

Nous quittâmes le bon Laurens, qui retourna à Baréges, et le guide qui nous avoit amenés nous conduisit à Cauterets. En sortant de Luz, on voit à droite, sur une hauteur (1), le *château de Sainte-Marie*, dont le site et les formes pittoresques ont mérité d'être reproduits par les aimables pinceaux de M. Duperreux.

Le chemin que l'on suit est celui par lequel la poste conduit à Baréges : il a été conquis sur les rochers, pratiqué sur leur pente, souvent en repoussant les gaves qui les minent, et à travers un banc de schiste argileux rougeâtre, coupé de veines quartzeuses,

(1) Voyez dans le *Voyage de* Pasumot, p. 374, la petite carte des vallées de Baréges, de Cauterets et de Campan.

des bancs d'ardoise argileuse ou de pierre calcaire feuilletée, des ponts solides, et dont les corniches, garnies de parapets, font braver les mugissemens du Gave, sur lequel on passe plusieurs fois sans crainte, quoiqu'il ait scié le rocher à une immense profondeur. Cette route tortueuse, bordée de sapins, de buis, d'arbres de toute espèce, est animée par le bruit continuel des gens qui se rendent à Baréges : ce sont des voitures dans lesquelles des malades vont chercher le secours de ses eaux ; des paysans à pied qui portent des denrées ; des cavalcades formées par les baigneurs de Cauterets, de Baréges et de Saint-Sauveur, qui se visitent réciproquement, et souvent sans être bien aises de se voir.

On passe d'abord le Bastan sur le *pont de Luz ;* la route est droite, plate et magnifique jusqu'à celui de *Pescadère.* On trouve ensuite celui d'*Entrialadère*, qui est construit en bois ; tous les autres sont de pierre. Une route sinueuse, et souvent taillée en corniche sur la pente des rochers, conduit au *pont de la Cabre* (1). La vallée devient si étroite, qu'on a été obligé de soutenir par des murs appuyés par des contreforts la route qui suit le cours du Gave. On passe ensuite sur les ponts d'*Araimpé*, de *Demibal-Meybat.* On voit

(1) *La Chèvre.* On l'appelle aussi *le pont de la Levrette*, ou *le pont d'Enfer*, à cause de l'aspect effrayant que présente le Gave, au-dessus duquel il a été jeté entre deux rochers, dont les sommets lui servent de culées.

près de là une mine de plomb tenant argent, que ses entrepreneurs ont été forcés d'abandonner, à cause de la pauvreté de son minérai.

Après avoir passé sur le pont de *Villelongue*, on quitte la vallée de Baréges. Celle de *Pierrefitte* s'ouvre; le pays devient plus riant, mieux cultivé, et l'on arrive à ce joli village par une belle allée de noyers.

A Pierrefitte, la route devient étonnante par sa hardiesse et sa beauté, et l'on rend un juste hommage à l'administrateur à qui l'on en doit la sûreté et l'agrément (1). En prenant ensuite sur la gauche, on entre dans la petite vallée de Cauterets, qui d'abord est triste et étroite, et qui devient successivement spacieuse, arrosée par un gave qui la baigne avec tranquillité, et dont les bords présentent d'agréables prairies et des places bien cultivées (2).

Mon premier soin fut de rendre visite à M. Labat, inspecteur des eaux; je trouvai chez lui M. Duperreux, entouré des sites des Pyrénées qu'il venoit d'esquisser. C'étoit une bonne fortune que cette réunion du savoir et du talent; et l'obligeante politesse de ces deux hommes estimables me fournit,

---

(1) M. de la Bauve, intendant de la province.

(2) On peut voir une carte particulière des vallées de Pierrefitte et de Cauterets, dans l'ouvrage de PALASSOU, *pl. III*, et dans celui de PASUMOT, *p. 374*.

sans montrer d'impatience, toutes les occasions d'en profiter.

Nous visitâmes d'abord les bains qui sont placés à des distances différentes : les plus élevés portent le beau nom de *César*, quoiqu'on ne puisse prouver qu'aucun empereur romain y soit venu demander le secours des nymphes qui président aux eaux thermales. Au-dessous sont les *bains des Cabanes ;* cette source est la plus abondante. Plus bas est celle dite *des Espagnols*, parce que c'est celle où ils se réunissent plus particulièrement.

La fontaine du *Roi* rappelle, dit-on, le brave Sanche II, surnommé *Abarca*, roi de Navarre ; mais il n'y a aucune preuve que ce vaillant prince y ait trouvé la guérison des nobles blessures qu'il avoit reçues dans les mémorables victoires qu'il remporta en 990 sur les Sarrasins. C'est avec plus de raison qu'une autre source porte le nom de *bain de Marguerite*, l'aimable sœur de François I.er, grand'mère de Henri IV (1).

(1) Voici comment elle raconte elle-même les malheurs causés par les pluies, pendant un séjour qu'elle fit à Cauterets, où elle vint quelquefois passer la belle saison avec des poëtes, des musiciens, et ses amis les plus intimes :

« Le premier jour de septembre, dit Marguerite, que les bains » des Pyrénées commencent d'avoir de la vertu, plusieurs per» sonnes, tant de France, d'Espagne que d'ailleurs, se trouvent à » Caudrès, les uns pour boire, les autres pour prendre de la » boue. Vers le temps du retour, vinrent des pluies si excessives,

Les eaux de Cauterets (1) diffèrent très-peu, d'après l'analyse de leurs principes, de celles de Baréges (2); mais elles sont beaucoup plus chaudes, puisque leur température s'élève à quarante-quatre degrés : on est obligé de les laisser refroidir, pour former des bains supportables. La douceur du climat, les facilités

» qu'il fut impossible de demeurer dans les maisons de Cauldrès, » remplies d'eau. Ceux qui étoient venus d'Espagne, s'en retour» nèrent par les montagnes le mieux qu'il leur fut possible. Les » Français, pensant s'en retourner par Tarbes, trouvèrent les pe» tits ruisseaux si enflés, qu'à peine purent-ils les passer au gué; » mais quand il fallut passer le Gave, qui, en allant, n'avoit pas » deux pieds de profondeur, il se trouva si grand, si impétueux, » qu'il fallut se détourner pour aller chercher des ponts. Comme » ces ponts n'étoient que de bois, ils furent emportés par la vio» lence des eaux. Quelques-uns se mirent en devoir de rompre la » violence du cours. Les uns traversèrent les montagnes, et, pas» sant l'Arragon, vinrent dans le comté de Roussillon, et de là à » Narbonne; les autres s'en allèrent droit à Barcelone, et pas» sèrent par mer à Marseille, à Aigues-mortes; d'autres, pour » prendre une route détournée, s'enfoncèrent dans les bois et » furent mangés par les ours. Quelques-uns vinrent dans des vil» lages qui n'étoient habités que par des voleurs..... L'abbé de » Saint-Savin logea des dames et demoiselles dans son apparte» ment; il leur fournit de bons chevaux du Lavedan, de bonnes » capes du Béarn, force vivres pour arriver à Notre-Dame de » Sarrance, &c. »

(1) *Cauterets* signifie *bains chauds* : il est dérivé de l'ancien mot *Cauldrès*, que nous avons vu employé dans le récit de la reine de Navarre.

(2) Elles contiennent du foie de soufre, du natron, du sel marin, une terre calcaire, une terre argileuse et une substance grasse dans un état savonneux.

qu'offre

qu'offre le village pour le logement des malades, l'avantage de pouvoir s'y procurer les objets nécessaires aux commodités de la vie, font rechercher principalement ces eaux (1).

Mon but, en allant à Cauterets, avoit été de voir le *lac de Gaubé*. Je louai des porteurs pour nous y conduire, mais bien plus encore pour être témoin de leur adresse si vantée, que pour nous épargner la fatigue de la route : il n'étoit pas encore jour quand ils vinrent nous chercher. A quatre heures et demie nous étions en marche : c'est l'heure à laquelle les gens les moins aisés se rendent aux bains de *la Rallière*, situés près de Cauterets (2), sur un chemin granitique (3). La lenteur de la marche des malades dans l'obscurité, les manteaux noirs et épais dont ils sont couverts pour se défendre de l'impression de l'air, leur donnent l'apparence de spectres ambulans.

Les chaises sont formées d'un fauteuil de paille établi sur deux brancards; une toile cirée, soutenue

(1) Les bains les plus fréquentés sont ceux de Bruzot.

(2) M. Duperreux a exposé au salon, en 1788, une vue générale de Cauterets. Ce tableau appartient à la princesse Caroline. M. Duperreux a peint successivement, dans plusieurs voyages qu'il a faits aux Pyrénées, tous les sites les plus remarquables qu'offre la chaîne de ces montagnes. Il possède la collection de toutes les vues des eaux thermales, comme Bagnères de Luchon, Bagnères de Bigorre, Baréges, Saint-Sauveur, Cauterets, les Eaux-bonnes, les Eaux-chaudes, &c.

(3) Plus loin sont les *bains des Prés* et les *bains des Bois*.

par deux cerceaux, met à l'abri du soleil : il y a pour chaque chaise quatre porteurs, afin qu'ils puissent se relayer (1).

L'obscurité nous empêcha de rien distinguer jusqu'à ce que nous fussions à la *cascade de Serizet* (2). Il faut, pour jouir de l'effet de cette cascade, quitter le chemin et descendre à droite dans la partie basse de la vallée, près du Gave : c'est là qu'elle forme deux chutes placées l'une sur l'autre, dans un lieu ombragé de pins et très-pittoresque. On voit devant soi la cascade supérieure tomber du haut du rocher; puis les eaux, se détournant à gauche et passant à travers une issue qu'elles se sont ouverte, se précipiter en nappe d'argent, dans un bassin qu'elles se sont aussi creusé. Le Gave se dirige ensuite à droite, et va rouler dans une gorge d'une immense profondeur, à travers d'affreux précipices et sur les pointes des rochers.

Le chemin par lequel on monte après est encore un chaos couvert de blocs de pierre et de quartiers de roche. Ici les porteurs donnent plus d'une fois au voyageur étonné l'occasion d'admirer leur adresse : souvent ils marchent sur des roches énormes dont la surface est inclinée; leurs pieds nus en saisissent

(1) Le prix, pour chaque chaise, est de quinze francs; plus, trois francs pour boire; une demi-bouteille de vin et un pain de deux livres pour chaque porteur.

(2) M. Duperreux a peint ce site.

les moindres inégalités. Cependant quelques-uns ont soin de se chausser d'une peau velue, ou d'un morceau de drap ou de toile flexible, et qui suit les mouvemens du pied (1).

Ils conservent, dans les descentes, la même agilité et la même assurance : souvent ils sautent d'un rocher à un autre, et celui qui porte la chaise par derrière suit avec adresse et célérité le mouvement de celui qui est devant. Enfin leur marche est si hardie, leur coup-d'œil si prompt, leur pas si sûr, que, quoiqu'on coure réellement risque de la vie en passant ainsi sur ces débris de montagnes accumulés, on n'éprouve pas la moindre crainte; il n'y a pas d'exemple qu'il soit arrivé aucun accident par leur faute.

On voit l'herbe sortir d'entre les quartiers de roche dont la vallée est jonchée, et le sol y est couvert d'arbustes et de pins. Nos porteurs nous firent remarquer, dans un très-grand éloignement, à l'extrémité de la vallée, la *cascade de Boussèze*.

La partie supérieure des montagnes qui entourent la vallée, est terminée par des rochers arides et dépouillés : cependant un grand nombre de pins végètent entre leurs pointes anguleuses, et forment un très-bel effet.

---

(1) Il leur seroit impossible de gravir ainsi, avec des souliers à semelles dures. On fait, pour aller sur ces rochers, des chaussons de cordes nattées, appelés *espardilles ;* mais ils sont trop chers pour ces pauvres porteurs.

Arrivés près de la cascade, nous remontâmes, vers la gauche, un sentier pierreux assez rapide. En cet endroit, le sol est jonché d'arbres, entre autres de pins, abattus ou même déracinés par les vents. On les laisse pourrir sans en tirer aucun parti, parce que leur bois n'est pas assez précieux, et que la distance de là à Cauterets est trop considérable, pour qu'on veuille les y faire transporter. Il y avoit autrefois dans ces vallées des moulins à scie pour débiter ces poutres en planches; on pourroit les rétablir. Les hêtres sont convertis en charbon; et lorsqu'on trouve un beau tronc, on le porte à dos d'homme à Cauterets. Les femmes même sont employées à ces transports; on est, en général, accoutumé à porter des fardeaux énormes dans ce canton, où plusieurs localités sont inaccessibles aux bêtes de somme.

Insensiblement nous nous éloignâmes de la rivière de *Marcavò*, pour prendre, vers la gauche, le chemin d'Espagne. Le bruit de la rivière et de ses nombreuses cascades ne se fait plus entendre que de loin; le silence de ce lieu n'étoit interrompu que par le rire naïf et la conversation très-animée de nos porteurs.

Au pont d'Espagne, où nous arrivâmes vers sept heures, on jouit d'un des plus beaux spectacles qu'offrent les Pyrénées. Pour en bien saisir les diverses perspectives, il faut se placer successivement dans trois situations différentes, c'est-à-dire, sur le

pont, au-delà du pont, et au bas de ce même pont. Ce dernier point de vue est celui que M. Duperreux a choisi, comme le plus beau et le plus convenable pour un tableau (1).

C'est près de ce pont que se réunissent deux gaves (2) : celui qui vient de la gauche, sort du lac de Gaubé; l'autre descend sous le pont d'Espagne. Après avoir passé ce pont, on monte au-dessus des rochers qu'on trouve à sa gauche, et l'on se place vers l'endroit même où ces torrens se réunissent dans une gorge étroite. Le premier est celui dont l'aspect est le plus pittoresque. Des pointes les plus élevées tombent deux cascades, composées chacune de plusieurs chutes parallèles. L'œil s'arrête sur la grande cascade : l'eau y forme trois chutes, également disposées sur la même ligne; elle glisse ensuite sur des rocs, dont la pente est très-inclinée, et se confond enfin avec le Gave qui passe sous le pont d'Espagne. Tout le sol environnant est ombragé par des pins : à la droite de la grande cascade, quelques filets d'eau se détachent du Gave, et forment encore, entre les arbres, de jolies chutes. Ce coup-d'œil est extrêmement pittoresque.

Le lieu où nous étions placés pour en jouir, est sur

(1) Ce beau tableau a été exposé au Muséum, au commencement de l'an 13 [1805] : il appartient à présent à S. M. le Roi d'Espagne, et il est dans son salon à Morfontaine.

(2) Ils descendent à Cauterets, et se jettent ensuite dans l'Adour.

le bord de la gorge par laquelle coule le torrent du pont d'Espagne, avant de se confondre avec celui du lac. Une poutre est placée en travers du lit de rochers de ce torrent; c'est le seul reste d'un pont qui y existoit autrefois.

Un grand pin, dépouillé de son écorce, a été jeté transversalement dans le lit du torrent qui vient du lac, un peu avant sa jonction avec le Gave du pont d'Espagne; il a été entraîné dans cet endroit, où il s'est arrêté. L'eau, en tombant du rocher incliné au-dessus de ce pin, forme encore une cascade majestueuse, qu'on ne voit que lorsqu'on s'avance assez sur le bord pour apercevoir cet arbre.

Après avoir joui du spectacle qu'offrent ces deux gaves vus du haut des rochers, nous descendîmes dans leur lit même : nous nous plaçâmes sur le quartier le plus avancé, et qui se trouve en ligne directe avec la gorge dans laquelle ils se réunissent (1). C'est là que M. Duperreux s'est placé pour faire son tableau. On voit sous ses pieds un bassin profond, rempli d'une eau limpide et tranquille, dont la surface est colorée d'une teinte extrêmement verte, qu'elle emprunte aux arbres voisins qui y reflètent leur feuillage touffu. Plus loin, s'ouvre la gorge au-dessus de laquelle on voit le pont d'Espagne suspendu sur les rochers (2).

---

(1) On y pêche d'excellentes truites.

(2) La montée par laquelle on arrive jusqu'au pont d'Espagne

Au-delà du pont, on aperçoit une forte cascade, formée par les deux gaves réunis; plus loin, le tronc de pin dont il a été parlé; et dans le fond, une portion de la dernière cascade du torrent du lac, qui se précipite à gauche du spectateur, par-dessus les rochers. Ce coup-d'œil est magnifique : le bruit que produisent ces diverses cascades est très-considérable, et le paysage est animé par un grand nombre d'arbres. *(Pl. LXXV, n.° 3.)*

En quittant le pont d'Espagne, nous montâmes vers la gauche, pour prendre la route du lac. Le chemin est très-escarpé, et parsemé de rochers; cette partie de la montagne est pourtant couverte d'arbres. Il y a un point où le torrent se fraye un chemin, en formant de nombreuses chutes. Les pointes du *Vignemale* paroissent fermer la vallée, vers l'extrémité de laquelle nous nous dirigions (1).

Nous traversâmes ensuite un vallon découvert, dégarni d'arbres, et où le chaos devient si affreux, que les porteurs ont une belle occasion de faire briller leur talent, en sautant avec une incroyable adresse

s'appelle *la montée de Pouyboco*. On aperçoit de là, à gauche, le *pic de Pouyboco*; à droite de ce pic, celui de *Labasse*; et à droite de celui-ci, les *Obères du port Gabarra de Guerride*: c'est le nom de la vallée que traverse la route d'Espagne, et qui est au-delà du pont.

(1) M. DUREAU DE LAMALLE a franchi le Vignemale de ce côté. *Voyez* le récit de son voyage, qui sert de discours préliminaire à son joli poëme intitulé, *les Pyrénées*; Paris, 1808, in-18.

d'un rocher sur l'autre, sans quitter les bâtons des chaises. Immédiatement après, nous arrivâmes au lac ; sa vue nous étoit d'abord cachée par les rochers dont il est entouré de ce côté. Auprès est une hutte qui sert aux pâtres, lorsqu'ils ont des troupeaux dans ce canton.

Les porteurs nous firent remarquer un troupeau de moutons espagnols, paissant sur la hauteur de la montagne ; il étoit conduit par un pâtre que nous trouvâmes dans la hutte, et qui étoit également Espagnol. Son langage ne différoit pas beaucoup de celui de nos porteurs, car ils conversoient avec lui : ils lui achetèrent une jeune brebis, qu'il leur vendit quatre livres dix sous, sans la peau, que le pâtre est obligé de rapporter à son maître : cette brebis avoit, disoit-il, été tuée par une pierre qui avoit roulé de la montagne. Cependant ce berger ressembloit tant à *Agnelet*, que je le soupçonnai fort d'avoir coupé le cou à la pauvre bête, pour l'empêcher de mourir de la clavelée.

La cabane de ce pâtre est si basse, qu'un homme ne peut s'y tenir droit ; elle est bâtie des pierres trouvées sur le sol, et couverte en chaume. On n'y voyoit d'autre mobilier que deux cuillers de bois, l'une pour la soupe, l'autre pour le lait ; un chaudron à mettre le lait ; un plat de terre ; et un vase en forme de gobelet creusé dans un morceau de bois de pin par le pâtre lui-même.

C'est un usage établi depuis long-temps, de louer les pâturages de ces hautes montagnes aux troupeaux espagnols, lorsque les troupeaux français en sont descendus. Cette location rapporte quelquefois quatre à cinq cents francs. Les troupeaux vont le matin dans les régions élevées des montagnes; et ils reviennent passer la nuit dans une enceinte formée par les énormes rochers qui sont sur le bord du lac (1).

Les bergers des Pyrénées ont leur maison d'été et leur maison d'hiver; mais ce n'est pas, comme dans les villes, pour jouir des agrémens divers que présentent ces deux saisons. Les maisons d'été sont placées dans les prairies des vallées supérieures, où la nature et le besoin leur ont appris à faire de petites rigoles, habilement coupées, et auxquelles de simples ardoises servent d'écluses. Ces irrigations pourroient étonner les meilleurs ingénieurs hydrauliciens. Les troupeaux paissent alors librement sous la garde d'un seul homme, pendant que sa laborieuse famille coupe les foins, et les rassemble pour l'arrière-saison. Quand l'automne arrive, le berger et le troupeau se réfugient dans la maison d'hiver. Le berger boit le lait de ses brebis, et il leur donne le fourrage qui a été amassé dans sa cabane. Il passe seul tout

(1) Il y avoit encore alors des vaches appartenant à des Français, et qui paissoient aux environs: leurs gardiens occupoient en commun, avec le pâtre espagnol, cette mauvaise hutte remplie de fumée.

l'hiver, tourmenté par les vents, menacé par les lavanges, et toujours en guerre avec les loups et les ours. Nous avons vu pour quelles richesses il éprouve des incommodités si rebutantes, il brave des dangers si pressans. Croiroit-on que des lieux si sauvages pussent encore lui être enviés ! Comment s'étonner que des souverains se fassent la guerre pour des empires, quand on voit l'homme disputer à l'homme des déserts que la nature semble lui avoir abandonnés. Il arrive en effet que des bergers espagnols, ou appartenant à d'autres *vics*, amènent leurs troupeaux dans des cantons qui ne leur sont pas destinés ; alors le berger du lieu prend les armes, qu'il a toujours prêtes pour repousser une injuste agression, ou pour maintenir la fixation des limites et l'exercice des droits de pâturage. Le combat s'engage quelquefois entre plusieurs, sur des points qu'on croiroit inaccessibles ; et ces hardis montagnards donnent un exemple de la manière dont la guerre et ses épouvantables fléaux ont commencé sur la terre entre ses premiers habitans.

Souvent aussi les bergers changent de pâturages : un petit pâtre marche en tête des troupeaux, accoutumés à suivre le son de la cloche qu'il tient à la main ; vient ensuite le père ; puis la mère et les filles, qui filent en marchant (1) : la mère porte souvent

(1) RAMOND, *Observations*, p. 63.

son dernier né, couvert de son ample capulet; les enfans ont la tête coiffée des chaudrons, et tiennent les tasses, les cuillers, meubles nécessaires pour la hutte qu'ils vont occuper; l'un d'eux est chargé du sac de sel destiné à aiguiser l'appétit des brebis. La grande croix rouge dont ce sac est orné, semble appeler la protection divine sur cette famille, image des premiers peuples pasteurs.

Je remarquai sur cette montagne beaucoup de blocs de granit roulé, dont les surfaces sont chargées de bandes saillantes de la matière même de la roche, et qui se croisent en tout sens. M. Ramond est le premier qui les ait observées. Quelques-unes de ces bandes sont creuses, ce qui est pourtant beaucoup plus rare (1) : ces traits qui se croisent ont l'apparence de figures géométriques; et je ne serois pas étonné que quelqu'un les regardât un jour comme des caractères d'une écriture dont la connoissance est perdue.

Nous entrâmes dans une petite barque qui est dans une anse; elle sert à des pêcheurs qui viennent y pêcher des truites : la proue de cette barque est carrée. Il faut se faire conduire sur la route

(1) Cela peut faire présumer que ces traits saillans ont été moulés dans des cavités que la nature a faites dans la pierre; que celle-ci s'est cassée, en tombant, précisément à l'endroit où ce moulage naturel rend la pierre moins homogène, comme cela arrive dans les pétrifications.

opposée, si l'on veut jouir de tout l'aspect de ce beau lieu.

En se plaçant sur un rocher qui s'avance dans le lac (1), on découvre toute l'étendue de cette pièce d'eau, qui est peu considérable. A droite est son déversoir : à l'extrémité opposée, on voit une belle prairie, derrière laquelle s'élève une montagne dont le penchant est arrosé par une petite cascade que les gens du pays appellent *Pis de Resplumons*. Plus haut on distingue les glaciers du *Vignemale*.

Il étoit neuf heures quand nous reprîmes le chemin de Cauterets, qui ne nous offrit plus rien de nouveau, jusqu'à la cascade de Setizet; mais, comme, avant d'y arriver, le matin, nous avions été presque toujours dans l'obscurité, il nous restoit encore à voir quelques sites dignes de notre curiosité. Nous traversâmes à pied le chaos appelé *la Picaromme :* ce sont encore d'énormes quartiers de roche entassés sur la pente de la montagne de ce nom. Il y a un point où l'on passe sous un rocher jeté transversalement sur deux autres qui le soutiennent, et qui forment une espèce de grotte. C'est là qu'on voit encore, près du chemin, les restes d'une construction qui, dans la guerre avec l'Espagne, servoit

(1) La profondeur du lac est de cent cinquante *razes*. Les habitans du pays désignent par le mot *raze* la coudée, depuis la pointe du grand doigt jusqu'au coude. Au loin, les eaux du lac ont une teinte bleuâtre; près de terre, elle est grisâtre.

aux avant-postes. Bientôt nous fûmes à la *cascade de Maurat*. Ce sont deux fortes chutes parallèles l'une à l'autre, et ombragées d'arbres qui les cachent en grande partie sous leurs branches et leur feuillage touffu. Près de cette cascade, il y a deux sources qui s'annoncent de loin par une forte odeur d'hépar sulfureux. Celle qui est plus près de la cascade, se perd dans le courant du Gave, sans qu'on en tire aucun parti ; cependant le nom de *Bayard* lui a été donné, pour faire croire qu'elle a guéri les nobles blessures du bon chevalier. L'autre, qui est un peu plus éloignée, sort de la fente du rocher : on en recueille l'eau dans une rigole de bois, et chacun peut en boire avant qu'elle aille se perdre dans le Gave. On assure que cette eau est très-salutaire pour les affections de poitrine ; elle est très-soufrée, et si chaude, qu'il seroit impossible de s'y baigner sans la laisser refroidir. La surface des rochers sur lesquels cette eau coule pour se rendre dans le Gave, est entièrement couverte d'efflorescences de soufre, comme les vitres des fenêtres des bains de Baréges. Près de là, et avant d'arriver au pont de bois, on trouve, sur le bord du Gave, *la fontaine du Pré.*

Immédiatement après le dîner, nous remontâmes à cheval : à deux heures nous étions à *Pierrefitte.*

La vallée qui s'étend depuis Cauterets jusqu'à cette dernière ville, n'est pas aride ; elle a peu de largeur ; les pâturages y sont abondans, et, dans

toute sa longueur, le paysage est animé par des arbres : mais la cime des montagnes qui la bordent est privée de végétation.

Après avoir quitté Pierrefitte, on trouve à gauche, sur la hauteur, le château d'*Esporins*. On voit ensuite la chapelle *Pietas*, située sur une hauteur; et près de là, le village de *Saint-Savin*, dans une situation extrêmement pittoresque. Les beaux arbres qui s'élèvent devant lui, en cachent à moitié les maisons, qui paroissent propres, bien bâties, et qui sont couvertes en ardoises. Les montagnes forment un rideau derrière le village : ce ne sont pas ces arides rochers qu'on a vus dans la vallée de Cauterets, mais des montagnes couvertes de terre et de verdure presque jusqu'à leur sommet. L'antique abbaye, flanquée de grosses tours et tapissée de lierre, ajoute par sa forme à l'effet du tableau. La chaussée, que le voyageur suit depuis Pierrefitte, a de plus l'agrément d'être, en grande partie, plantée d'arbres des deux côtés, et d'offrir de l'ombrage.

Dans la riante *vallée d'Argelès*, que l'on traverse ensuite, est un joli village. Des arbres nombreux ombragent chaque maison; la vigne s'y marie à d'autres végétaux qui lui servent d'appui, ce qui forme de charmans berceaux; la figue y mûrit et annonce la douceur de la température. Le village est situé sur le bord du chemin, au pied d'une colline très-élevée. La ville d'Argelès est le chef-lieu de l'arrondisse-

ment. On trouve ensuite *Airagues*, *Bidalos*, *Agos*, *Velvalos.* Avant d'arriver à Lourdes, on remarque de grandes carrières dont on tire les ardoises qui servent à couvrir les maisons ; ce qui donne au plus petit village un air de propreté et d'élégance.

Lourdes est agréablement situé sur le Gave de Pau, à l'entrée de la vallée de Lavedan. Ce pays est riche et riant. La ville est propre et assez vivante : on y cultive le lin ; on y fabrique des toiles dites *de Béarn.* Malgré ces avantages, ce lieu est toujours mal noté dans les écrits des voyageurs philosophes du dernier siècle (1), à cause de son château, dont on avoit fait une prison d'état. Mais aucun buveur d'eau ne manque de visiter la pharmacie de M. Paillasson, qui est arrangée avec une étonnante recherche : point de fêtes ni de bals à Baréges et à Saint-Sauveur, sans ses sirops, qui sont parfaits ; point de grands repas sans ses desserts, qui sont montés avec la plus grande élégance ; point de déjeûners sans son excellent chocolat ; sa réputation de probité est aussi générale que la renommée de ses médicamens et de ses friandises ; et c'est l'homme le plus obligeant du pays.

La nuit nous surprit peu après avoir passé Lourdes : nous rentrâmes fort tard à Baréges, après avoir fait

---

(1) GUIBERT, *Voyage en France*, p. 374 ; DUSAULX, I, p. 44 ; RAMOND, p. 16 ; SAINT-AMAND, p. 14.

cette excursion pleine d'intérêt, mais très-fatigante (1).

---

(1) On peut lire, sur les Pyrénées, les divers ouvrages que j'ai cités dans mes notes, et dont il est inutile de répéter ici les titres : il y faut encore ajouter BÉRENGER, *Voyage dans les Pyrénées françaises*, 1789, in-8.°; FISCHER, *Voyage dans les Pyrénées françaises*, en allemand, sous le titre de *Bergreisen*, in-8.° Je n'ai pu me procurer ces deux ouvrages. Il faut ajouter à ceux qu'on a donnés sur la minéralogie des Pyrénées, le *Voyage à la Maladetta*, par M. *Louis* CORDIER, dans le *Journal des mines*, n.° 93; *Voyage minéralogique fait au pic du Midi de Bigorre, en l'an 3*, par M. DUHAMEL, ibid. 46.

CHAPITRE

CHAPITRE CXXX.

DÉPART de Bagnères. — Route de Pau. — PAU. — Description de la ville. — Place royale. — Capulet. — Bibliothèque. — Château. — Chambre de Jeanne d'Albret. — Naissance de Henri IV. — Parc. — Histoire de Pau. — Hommes illustres — Académie. — Productions. — Commerce. — Langue et poésie gasconnes.

A QUATRE heures et demie du matin, le 17 septembre, nous étions en marche. Nous revînmes par Tarbes, et prîmes la route de Pau : cette route est bien entretenue ; elle est bordée de chênes et de châtaigniers, et traverse une plaine fertile, riche en différentes productions, ombragée de bois touffus, et égayée par l'aspect de plusieurs villages ; les champs offrent une culture variée, et sont entourés de haies. Après avoir passé la montagne de Gers, la route présente de chaque côté des landes tapissées de fougères ; les maisons sont bâties en terre et couvertes de chaume.

A une heure, nous entrâmes dans *Pau.* Cette ville rappelle de grands souvenirs : c'étoit la plus considérable de la principauté de Béarn, et la demeure des derniers rois de Navarre ; c'est elle qui a donné le jour

à Henri IV : on ne peut la voir sans plaisir ni la parcourir sans intérêt. Elle est assez grande ; les maisons sont très-bien bâties, et l'on y compte plusieurs hôtels d'une belle apparence. Elle est traversée par les ruisseaux de Hédas et de l'Ousse, et bordée par le Gave de Pau. Le pont qu'on a jeté sur ce Gave a sept arches ; on y découvre le *pic du Midi de la vallée d'Ossau*, qui est un des plus hauts de la chaîne des Pyrénées, dont les montagnes, s'élevant en amphithéâtre, forment un rideau magnifique.

Je demandai à voir la *place royale*. On me conduisit dans un très-petit carré entouré d'arbres, où il y a une église dont la construction n'a jamais été terminée. C'étoit là qu'on voyoit la statue pédestre de Louis XIV, que les habitans avoient été obligés d'y placer, au lieu de celle de leur prince chéri qu'ils se proposoient d'y mettre. Ils manifestèrent du moins leurs sentimens par cette naïve inscription : *Celui-ci est le petit-fils de notre bon roi Henri* (1).

C'étoit un jour de marché : la grande rue, au milieu de laquelle il se tient, étoit remplie de monde ; et j'eus le plaisir d'y remarquer les femmes en capulet et les hommes coiffés du berret (2). Plusieurs femmes, qui paroissoient être des bourgeoises d'une fortune

(1) *Aciou qu'ey l'arrehil de nouste gran Enrie.*

(2) Voyez, *planche LXXII, n.° 1*, un Béarnais coiffé du *berret*, et une Béarnaise avec le *capulet*.

aisée, étoient enveloppées dans un ample manteau brun bordé de rouge, et qui leur couvroit en même temps la tête et le corps entier. Pau n'a qu'une seule fontaine; elle fournit abondamment de l'eau par six tuyaux.

Je ne pus visiter la bibliothèque de l'école centrale, parce que le bibliothécaire étoit malade. D'après les renseignemens que j'ai pris, on y a réuni la bibliothèque des Capucins, à laquelle celle des rois de Navarre avoit été donnée; c'étoit celle-ci qui attiroit ma curiosité: mais les livres qu'elle contenoit n'ont pas été mis à part; on ne les reconnoît qu'à la reliure et à ces mots, *ex castris Pallensibus* [du château de Pau], écrits sur chaque volume. Elle n'a rien de remarquable, et ne contient guère que des ouvrages de controverse théologique (1).

J'avois réservé la visite du château pour la dernière; on lit dessus: *Château d'Henri IV* (2). On y entre par un pont-levis. Autrefois, près du logement du sergent, étoit celui du gouverneur du château, et de l'autre côté, celui du gouverneur de la province. A présent une grande partie est devenue une caserne. L'habitation du vaillant Béarnais est une

(1) Ce fut la reine de Navarre qui en fit présent aux Capucins; et la plupart des ouvrages avoient été composés par des ministres de la religion réformée.

(2) Cette inscription a été mise depuis peu: on lit sur la porte à gauche, en anciens caractères, *Phébus m'a fait.*

digne demeure pour des soldats : mais le reste sert de prison, et l'on s'afflige de voir le crime sous ces lambris, respectables témoins des circonstances singulières qui accompagnèrent la naissance du plus chéri de nos rois, de sa mâle éducation, de sa vigoureuse enfance, et des nobles vertus de sa mère Jeanne d'Albret.

On remarque d'abord dans la cour un beau puits. Au bas de la tour qui sert de prison, étoit le corps-de-garde, et au-dessus étoient la chambre du trésor et les archives.

Nous parcourûmes de vastes salles occupées par des soldats. Je m'arrêtai dans celle qui fut la chambre de Jeanne d'Albret, et qui étoit décorée de son portrait ; il a disparu, ainsi que celui de Henri lui-même, qui étoit dans une pièce voisine. Je montai au second étage, où est l'appartement dans lequel ce prince reçut le jour (1) : il est aujourd'hui dépouillé de ses meubles. Qu'on aimeroit à voir le lit où cette noble reine, « qui n'avoit, dit d'Aubigné, » de femme que le sexe, l'ame entière aux choses » viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, et le » cœur invincible aux grandes adversités, » entonna,

(1) Jeanne d'Albret avoit déjà eu le malheur de perdre deux enfans. Henri II, roi de Navarre et prince de Béarn, son père, exigea que, si elle devenoit grosse d'un troisième, elle vînt accoucher à Pau : quand elle fut dans son neuvième mois, elle partit de Compiègne, et arriva au bout de quinze jours.

pour plaire au roi son père, un cantique béarnais (1), lorsqu'elle l'entendit venir pendant qu'elle sentoit les terribles douleurs de l'enfantement; sources de précieuses larmes, qui expriment à-la-fois de terribles angoisses et d'ineffables plaisirs! On voudroit toucher encore la table sur laquelle étoit posée la chaîne d'or que son père lui passa au cou aussitôt qu'elle fut délivrée (2), en lui remettant aussi la boîte qui renfermoit son testament (3). Mais on n'a pas même conservé la grande carapace de tortue que l'on montroit il y a quelques années aux voyageurs, et qui servit de berceau au royal enfant. Il étoit dans cette écaille lorsque son grand-père, dont le cœur étoit rempli d'une joie délicieuse, lui fit avaler quelques gouttes de vin, après lui avoir frotté les lèvres avec de l'ail, selon l'usage béarnais.

---

(1) *Noste Donne deou cap deou pon,*
Adjouda me in aquesta houra.

« Notre-Dame du bout du pont, aidez-moi à cette heure. »

(2) Le 13 décembre 1553.

(3) Lorsque Jeanne arriva à Pau, Henri II, son père, lui montra cette boîte : « Elle sera tienne, dit-il à la princesse qui vouloit l'ouvrir, dès que tu m'auras montré l'enfant que tu portes; » et afin que tu ne fasses pas une pleureuse ou un rechigné, je » te promets le tout, pourvu qu'en enfantant tu chantes une » chanson béarnaise. » Jeanne ayant satisfait à cette condition, le roi de Navarre s'acquitta de sa promesse, en lui disant : *Voilà qui vous appartient, ma fille; mais ceci est à moi;* et prenant l'enfant dans sa robe, il l'emporta dans sa chambre.

Comme je témoignois un grand intérêt pour tout ce qui rappelle la mémoire de Henri IV, la femme du concierge, qui nous conduisoit, proposa de nous faire voir d'anciennes fourchettes à très-longues dents, avec un manche damasquiné, qu'elle dit avoir appartenu à ce prince.

Le château a éprouvé les outrages du temps et les avanies de la révolution : mais le parc a été conservé; c'est la promenade publique. On y arrive du château par un pont-levis. On trouve d'abord une plantation appelée *les Ormelettes*, puis celle qui porte particulièrement le nom de *parc du Roi*, parce que Henri aimoit à s'y promener. Ce parc est situé sur les bords du Gave, et l'on y jouit d'une perspective étendue et pittoresque sur les environs de Pau. En montant un petit tertre, on entre dans une suite d'allées appelées *le cours Bayard*, parce que c'est un président de ce nom qui en fit faire les plantations. Près de là sont des pépinières et une châtaigneraie. on y trouve une source qu'on nomme *la fontaine des Fées*, à cause des propriétés merveilleuses qu'on attribue à ses eaux; elles opèrent, si l'on croit tout ce qu'on en raconte, des cures prodigieuses. Les vieilles femmes vont, la veille de la Saint-Jean, s'y laver les pieds.

Le château de Pau seroit encore habitable, si l'on prenoit la peine de le conserver. Le site en est agréable; il a quelque chose de chevaleresque, et de

singulier. Aussi plusieurs artistes ont-ils consacré leurs crayons à en rappeler l'intéressant souvenir (1).

Ce château n'est pourtant pas celui qui a servi de demeure aux premiers princes de Béarn, et qui a donné son nom à la ville : on prétend que le fondateur de celui-ci résidoit à Morlaas ; qu'il abandonna ce dernier lieu, souvent infesté par les Sarrasins, et qu'il voulut bâtir une forteresse dans laquelle il fût à l'abri de leurs incursions. Les habitans de la vallée d'Ossau lui cédèrent une partie de la plaine de *Pont-Long*, à condition que, pendant *la cour majour* (2), ils auraient la première place dans la salle du château qui y seroit construit. Trois pieux furent plantés pour marquer le gué de la rivière : le château fut bâti où était le *pau* ou *pal* du milieu, et en reçut son nom (3). Plusieurs familles s'établirent auprès. Ce lieu s'accrut sensiblement, principalement sous François Phébus, qui y fixa sa résidence (4), et il devint enfin une ville. Le séjour

(1) M. Duperreux, que j'ai déjà cité, a exposé un joli tableau représentant une vue du château de Pau et Henri IV se promenant dans le parc. (*Voyez pl. LXXV, fig. 1.*)

(2) La cour de justice formée par le prince lui-même.

(3) Les armoiries de la ville de Pau, en 1632, avoient rapport à cette origine : elles consistoient en trois pals avec un paon perché sur celui du milieu ; sur le *traversier* qui tient les trois pals, il y a deux vaches qui se regardent. Le château est appelé, dans les actes, *Castellum à Pallensibus.*

(4) En 1464.

constant des princes en a fait la principale ville du Béarn (1) ; elle a eu un parlement, une université, et tous les établissemens que les souverains accordoient aux grandes villes.

Il est hors de doute que le Béarn a reçu son nom de *Beneharnum*, lieu qui est cité pour la première fois dans l'Itinéraire d'Antonin (2). Grégoire de Tours en parle ensuite (3) ; et sous Alaric, il avoit un évêque appelé *Galactoire* (4), qui fut tué en combattant contre les Ariens. L'histoire le compte parmi les guerriers braves et malheureux ; l'église, parmi ses martyrs. Cette ville passa avec toute la Novempopulanie sous la domination des rois Francs et des princes de Gascogne, qui avoient les vicomtes de Béarn sous leur dépendance. Les Sarrasins et les Normands la saccagèrent tellement, qu'il n'en reste aucun vestige. Ceux qui prétendent qu'elle fut où est aujourd'hui Lescar, ne se fondent que sur de frivoles conjectures. Après sa destruction, Morlaas devint la principale ville du pays et la demeure des vicomtes.

Depuis Dagobert, le Béarn a été gouverné par

---

(1) Des lettres-patentes de Jean d'Albret et de la reine Catherine son épouse, du 4 novembre 1502, sont le premier acte dans lequel elle soit ainsi nommée.

(2) ANTONINI *Itinerarium*, p. 453, 457.

(3) *Hist.* LIX, c. 7.

(4) *Galactorius de Benarno*, Conc. Agath. an. 506.

des princes de la même maison jusqu'à la mort de Gaston VII. En 1290, sa fille Marguerite porta la vicomté de Béarn dans la maison de son mari, Roger Bernard, comte de Foix. François Phébus, qui, après la mort de Gaston IV, comte de Foix, devint aussi roi de Navarre, mourut en 1482, très-jeune encore et sans postérité. Sa sœur Catherine épousa Jean d'Albret, et elle fut reconnue maîtresse de presque tous les domaines de la maison de Foix; mais la foiblesse de ce prince lui fit perdre la Navarre, qui fut pour toujours réunie à la Castille. Henri II, son fils, succéda à ce qui lui restoit en-deçà des Pyrénées, et conserva le titre de roi de Navarre, que ses descendans ont pris depuis comme un témoignage des droits qu'ils prétendoient avoir sur ce royaume. La maison d'Albret posséda le Béarn jusqu'à ce que Henri IV, le dernier de ses princes, après s'être long-temps défendu de réunir à la couronne ce petit État qui avoit été le témoin des jeux de son enfance et de ses premiers succès, y consentit enfin par l'édit qu'il rendit en juillet 1607.

Quand on parle de Pau, on ne songe plus qu'aux souverains qui y ont fait leur résidence; à Gaston de Foix, duc de Nemours, qui trouva une mort glorieuse à Ravennes au sein de la victoire; à Henri d'Albret, à Jeanne de Navarre, et sur-tout au roi Henri. Mais cette ville a encore donné la naissance à quelques hommes auxquels ceux qui la visitent

doivent offrir un souvenir : le savant prélat *Pierre de Marca*, qui a laissé une histoire et d'autres ouvrages pleins d'une solide érudition ; le père *Pardies*, Jésuite, bon astronome et habile géomètre ; le brave maréchal *de Gassion*, dont l'abbé de Pure a écrit une longue histoire (1) ; et le théologien *Abadie*.

Les lettres ont cependant été en général peu cultivées dans le Béarn. L'académie qui s'y étoit formée librement en 1718, ne s'occupoit guère que de bals et de concerts ; et quoiqu'elle eût été ensuite autorisée par des lettres patentes, elle a été peu utile aux sciences.

Les principales productions du pays sont ses mines, ses vins et ses lins. Les mines donnent du fer, du plomb et du cuivre ; elles sont dans les belles vallées d'Ossau et de Baïgori. Le vin est celui des vignes de Jurançon et de Gan, villages très-agréables, situés à peu de distance de Pau. Le lin, que l'on cultive dans les environs de Lourdes, et principalement dans la commune de Lescar, alimente les nombreuses manufactures de la ville : on y compte cinq cents tisserands, et il y en a près de quatre cents dans les villages environnans. L'identité des prix, l'uniformité du travail, la conformité des dessins, font que tous ces ouvriers sont regardés comme appartenant à un même atelier ; ils ne fabriquent que des

(1) *Histoire du maréchal de Gassion*, 4 vol. in-12.

mouchoirs à larges carreaux, qu'on appelle *mouchoirs de Béarn*. C'est aussi dans Pau qu'une centaine d'ouvriers sont occupés à la fabrication des berrets : mais l'abandon du costume national a beaucoup diminué ce genre d'industrie ; presque tous les habitans riches, dans les campagnes, portent aujourd'hui des chapeaux. On y fait encore un commerce considérable de jambons, auxquels le sel de *Sallies* donne un goût exquis, et qu'on nomme *jambons de Baïonne*, parce qu'on les porte dans cette ville pour les embarquer. Les cuisses d'oie de Pau sont aussi très-estimées.

Le patois béarnais est agréable, expressif, abondant ; il se prête aux accords de la musique et aux formes de la poésie. Au surplus, c'est le caractère de tous les patois du midi.

J'aurois pu parler de la langue et de la poésie languedociennes lorsque j'ai décrit le Languedoc et la Gascogne ; mais cette langue se parle avec différentes modifications dans la Guienne, le Périgord et le Limousin ; plusieurs des troubadours et des poëtes qui se sont illustrés par leurs chants, appartiennent à ces contrées : j'ai donc pu différer de m'en occuper, jusqu'à ce que je les eusse à-peu-près parcourues. Ce que j'ai dit sur la langue provençale (1) peut aussi s'appliquer aux patois languedocien et gascon.

---

(1) Tome III, p. 472 ; et sur-tout dans le *Magasin encyclopéd.*, ann. 1808, t. II, p. 62.

Ces patois ne sont que des dialectes de la langue qui se forma dans les provinces méridionales de la France, lorsque la corruption du latin et l'introduction d'une grande quantité de mots étrangers donnèrent naissance à la langue qu'on appela *romane*, parce qu'elle conservoit encore des traces de celle que les Romains avoient parlée. La langue qu'on nomme languedocienne ou provençale, selon le pays auquel on appartient, s'est divisée en différens dialectes qui se fondent par des nuances insensibles et forment cette quantité d'idiomes qui sont en usage depuis Antibes jusqu'à Bordeaux. De là vient la grande conformité entre ce qu'on appelle *le patois languedocien* (1) et ce que les Provençaux nomment avec plus d'ostentation *la langue provençale*. Nous avons vu combien ceux-ci sont attachés à leur langue (2) ; il en est de même des Languedociens et

(1) Parmi les écrits sur la langue gasconne, je citerai les *Joyeuses Recherches sur la langue tolosaine*; Tolose, 1578, in-12. C'est un discours sur la langue et une explication d'un petit nombre de mots. DOUJAT a mis, à la suite des Œuvres de GOUDOULI, un petit glossaire qui a été imprimé séparément sous ce titre : *le Diccionnari moundi* (toulousain) *de la oun soun enginats principalomen les mouts les plus escarriés an l'esplicaciu franceʒo* ; Toulouso, 1542. Ce n'est qu'une liste des mots du *Ramelet mondi*, avec leur traduction française. M. l'abbé BOISSIER DE SAUVAGES a fait paroître, en 1775, un excellent *Dictionnaire languedocien-français*, Nîmes, 2 vol. in-8.° ; il est précédé d'une grammaire languedocienne.

(2) Tome III, p. 472.

des habitans de la Guienne, enfin de tous ceux à qui l'on donne le nom de *Gascons* (1). Les hommes de la plus haute condition doivent savoir et parler habituellement le patois, s'ils veulent être agréables au peuple : c'est le langage dont on se sert particulièrement dans les communications amicales, pour ordonner aux ouvriers et commander aux domestiques (2) ; et c'est l'habitude de se servir de ce patois qui produit les *gasconismes* comme les *provençalismes* (3).

J'ai déjà donné quelques exemples pris dans l'ancien langage provençal ; ceux que je pourrois produire sur l'ancien patois languedocien, seroient à-peu-près du même genre (4). La poésie languedo-

(1) On est convenu à Paris d'appeler *gascon* le langage de tous les Français qui habitent au-delà de la Loire, à l'exception de la langue basque; et les habitans des provinces méridionales nomment au contraire *franchimans* ceux qui vivent dans les contrées où le français est la langue vulgaire.

(2) Jusqu'en 1789, les cahiers des États de Béarn ont été rédigés en béarnais, et portés ainsi au Roi, qui les faisoit traduire.

(3) DESGROUAIS, *Gasconismes corrigés.*

(4) Le latin, dont l'usage avoit été introduit dans les Gaules par les Romains, s'y étoit tellement corrompu par le mélange avec les peuples du Nord, et principalement avec les Visigoths et les Bourguignons, que, dans le X.e siècle, le peuple n'entendoit plus celui des livres, qui cessa bientôt d'être vulgaire. C'est ce latin dégénéré qui a été connu sous le nom de *langue romane* ou *provençale*. Cette langue se perfectionna dans le comté de Toulouse, sous le règne de Raymond de Saint-Gilles ; ce fut à la cour d'Alphonse II, de Béatrix et de Bérenger, qu'elle acquit en Provence sa grâce et sa naïveté.

cienne a moins de célébrité que la poésie provençale, dont l'histoire se mêle avec celle de la poésie italienne. Parmi les troubadours, les Provençaux sont les plus célèbres, quoique différentes contrées du Languedoc puissent aussi citer les leurs. Nous avons déjà vu (1) que l'on comptoit, parmi les troubadours provençaux (2), ceux du Languedoc, de la Guienne et des provinces voisines. Usez a produit *Guy;* Limoges, *Giraldo de Bozuel* et *Albert de Poggibot;* l'Auvergne, *Peyre de Clermont*, *Peyrols* et *Austros de Maensac;* le Poitou, *Pierre Roger de Marco Brusco* et *Jeaufres de Pon;* la Saintonge, *Giordano Bonello;* le Gévaudan, *Garin d'Apchier;* le Périgord, *Bertrand de Born* et *Guillen de la Tour* (3); Montpellier, *Guillen de Balaon* (4);

---

(1) *Suprà*, t. III, p. 471.

(2) *Voyez*, sur les troubadours et sur les ouvrages qui en traitent, tome III, p. 100, note 2.

(3) Il avoit enlevé la femme d'un barbier de Milan, et l'avoit menée à Côme, où elle mourut : il s'abandonna à la plus vive douleur; toujours auprès de son tombeau, il l'appeloit sans cesse et la prioit de revenir à la vie. Enfin un jongleur lui promit que, s'il se soumettoit, pendant un an, à réciter chaque jour le psautier, cinquante *pater* et cinquante *ave*, et s'il donnoit à manger à sept pauvres, sa maîtresse reverroit la lumière, mais sans boire, ni manger, ni parler. Le crédule troubadour ne manqua à rien de ce qu'on exigeoit; mais, au bout de ce temps, il reconnut la tromperie qu'on lui avoit faite et mourut de chagrin.

(4) Il étoit épris de Guilhelmine de Jauviac: il avoit confié cette passion à son ami Pierre de Bariac, qui aimoit, dans le même

Carcassone, *Raimond de Miraval*, chevalier, auteur d'un *tenson*, espèce de petit poëme dialogué (1), sur la prééminence de l'Italie et de la Provence; *Bernard de Ventadour; Raimond*, à qui ses hauts faits dans les armes avoient mérité le surnom de *preux*, et qui chantoit l'amour (2) en combattant pour la foi; *Pierre Vidal*, fils d'un fourreur, qui, après bien des aventures singulières, se crut destiné à occuper

---

château, la jeune et belle Viernette. Cependant quelques orages vinrent troubler cette douce union; Viernette crut avoir à se plaindre de Bariac, et le bannit de sa présence: il fut au désespoir; mais Viernette s'apaisa, lui pardonna; et il assura à Balaon qu'aucune des douceurs de l'amour n'égaloit celles d'un raccommodement. Celui-ci en voulut faire l'épreuve: il trouva bientôt un moyen de fâcher Guilhelmine, qui s'irrita tellement contre lui, que rien ne put la calmer. Enfin Balaon, ne pouvant plus résister à sa peine, composa une chanson qui commençoit ainsi,

Lo vers mon merce zan vas vos.

« Mes vers vont vous demander merci. »

dans laquelle il lui faisoit l'aveu de sa folie, et il la lui fit remettre par Bernard d'Anduse, gentilhomme très-considéré. L'éloquence de l'amitié se joignit à l'expression de l'amour et à la puissance de la poésie; Guilhelmine fit grâce, mais à condition que Balaon se couperoit l'ongle de l'index, qui lui étoit nécessaire pour pincer le luth. Il obéit et alla le déposer à ses pieds.

(1) Entre lui et Bertrand d'Alamanon.

(2) Vergiers, ny flours, ny pras,
Non m'an fach kantadour;
Mays per vous qu'yeu adour,
Domna, soy allegraz.

« Les vergers, les fleurs et les prés, ne m'ont point fait poëte;

le trône d'Orient. Je citerai sur-tout les sept mainteneurs des jeux floraux, dont l'invitation qu'ils adressèrent aux poëtes qui desiroient y concourir, se fait encore lire avec plaisir (1). *Guillaume Molinier* étoit un des principaux.

Les poëtes suivans ont écrit dans le temps où la langue, ayant été négligée, reçut le nom de *patois*. Ce ne sont d'abord que des auteurs de noëls, de cantiques ou d'autres pièces chrétiennes, et de quatrains moraux : *Dechepàre* (2) est un des plus anciens qui soient venus à ma connoissance.

» mais pour vous que j'adore, madame, je me sens joyeusement » inspiré. »

Dans un tenson entre lui et Bertrand de Gordes, il dit plaisamment :

> El mon non a nuil saber
> Por quien cancies ma follia.

« Il n'y a pas de sagesse au monde contre laquelle je changerois » ma folie. »

(1) *Voyez* cette pièce, qui a été conservée par LAFAILLE, *Annales de Toulouse*, et CRESCIMBENI, *Della volgar poesia*, I, 215.

(2) *Linguæ Vasconum primitiæ, per dominum Bernardum* DECHEPARE, *rectorem Sancti-Michaelis veteris*; 1545, in-4.° C'est un recueil de quatrains languedociens, moraux et chrétiens, dont les mots ont tellement vieilli, que beaucoup ne se trouvent pas dans le Dictionnaire de M. l'abbé DE SAUVAGES. — *La Douctrino crestiano meso en rimes per poude estra cantado sur dibérses ayres, per an Missionnari*; Toulouso, troisième édition. Ce recueil de noëls est précédé d'observations sur le langage languedocien. — *Le tableu de la bido del parfet crestia que represento l'exercici de la fe, e un diccionnari*, par le P. A. N. C.; Toulouso, 1673, in-8.°

Parmi

Parmi les anciens poëtes languedociens qui ne se sont pas bornés à des sujets de religion, on distingue sur-tout *Pey de Garos* (1) et *Ausias March* : celui-ci a composé un grand nombre de poésies pour une femme appelée *Thérèse Bou.* Il ne cessa de la chanter tant qu'elle vécut et après qu'elle fut morte ; et c'est le seul rapport qu'il ait eu avec Pétrarque : mais il regretta ensuite d'avoir ainsi consumé sa jeunesse, et tourna toutes ses affections vers la Vierge, qui reçut seule ses hommages poétiques (2).

A l'article de la foire de Beaucaire, j'ai parlé des vers de Michel de Nîmes ; j'ai aussi dit un mot de quelques poëtes de Montpellier. On voit que le Parnasse languedocien a quelques écrivains dont il peut s'honorer : les plus célèbres de tous sont *Baron* et *d'Astros*, à qui le département du Gers a donné la

(1) *Poesias Gasconas* de PEY DE GAROS ; Tolosa, 1567, in-4.° L'auteur les a dédiées au prince de Navarre, son seigneur.

(2) Ses vers sont intitulés : *Las Obras del poeta MOSEN AUSIAS MARCHI, corregidas de los errores que tenian ale con ellas el vocabulario de los vocallos en ellas contenidos ;* Valladolid, 1555 (la première édition est de 1535), in-12. Ce recueil est précieux pour l'étude de la langue, parce que les poésies qu'il contient offrent un mélange de mots languedociens et espagnols. Il a été traduit en espagnol sous ce titre : *Las Obras del excelentissimo poeta AUSCIAS MARCHI, cavalero Valenciano, traducidas de langua lemosina en castellano por el excelente poeta* Iorge DE MONTE-MAYOR ; Madrid, 1579, in-12. Quevedo, dans une lettre à *Vincent Mariner*, parle d'une traduction des poésies d'Ausias March en vers élégiaques, faite par le même Vincent Mariner.

naissance ; *Augié Gaillard Roudre* (1), né dans l'Albigeois. Celui qu'on regarde comme l'Anacréon et l'Horace gascon est *Pierre Goudelin* ou *Goudouli*, qui est mort en 1649 à soixante-dix ans : il a composé un grand nombre de poésies ; ces pièces ont été imprimées un grand nombre de fois ensemble (2) ou séparément (3), même à Amsterdam dans le *Recueil des poëtes gascons* (4). Je suis convaincu de leur mérite, puisqu'il a été reconnu par des hommes très-distingués ; mais j'avoue que je suis incapable de l'apprécier. Il est probable que les plaisanteries de Goudelin n'ont de sel qu'en languedocien, car elles ne m'ont fait aucun plaisir. Je citerai pour exemple un sonnet qu'on a sûrement regardé comme une de ses plus belles productions, puisque l'auteur qui a écrit sa vie l'a accompagné d'un ample commentaire qui peut rivaliser avec celui sur la *chanson de Colas*, dans le *Chef-d'œuvre d'un inconnu ;* les plus grands auteurs grecs et latins y sont cités.

---

(1) *Lou Banquet d'*AUGIÉ GAILLARD ROUDRE*, de Rabastens en Albiges, al cal banquet a bèl cop de sortos de meises, per so que tout le moun n'es pas d'un goust, lou tout dediat a monsur de Seré, seignhour de Courrousac ;* Paris, 1583, in-12. Ce livre fut dédié aussi à Henri III, par l'auteur AUGIÉ GAILLARD, « son tres-humble subject et tres-fidelle serviteur, petit apprenti du metier de poesie en [redacted]ise. »

(2) *Las Obras de Pierre Goudouli ;* Toulouse, 1678, 1694, 1703, 1716.

(3) *Lou Ramelet*, 1637, 1638.

(4) 1700.

Hiér tant que le caüs, le chot é la cabeco,
Trataon à l'escur de lours menuts afas,
E que la tristo néyt, per moustra sous lugras,
Del gran calet del céi amagabo la méco,

Un pastouréi disio : B'é fayt uno grand péco
De douna moun amour à qui nou la boi pas,
A la bélo Liris, de qui l'armo de glas
Boi rendre pauromen ma persuto buféco.

Mentre que soun troupél rado le communal,
Yeu soun apat cent cops parla li de moun mal :
Mes la cruélo cour à las autros pastouros.

Ah ! soulel de mous éls, se jamay sur toun se
Yeu podi fourrupa dous poutets à plaze,
Yeu faré ta gintet que duraran tres houros (1).

On connoît aussi quelques comédies gasconnes ;

(1) Je ne citerai pas le long examen du commentateur, qui s'extasie à chaque expression. « Cette pièce, dit-il, commence » par le style tempéré, passe au style simple et se termine par le » grand style. » Je me contenterai d'en donner ici la traduction :
« Hier, pendant que le chat-huant, le hibou et la chouette s'en» tretenoient avec sécurité de leurs petites affaires, et que la triste » nuit, pour montrer ses étoiles, cachoit la mèche de la grande » lampe du ciel, un berger disoit : J'ai fait une grande faute de » donner mon amour à qui n'en veut pas, à la belle Liris, dont » l'ame de glace veut rendre ma poursuite misérablement vaine. » Pendant que son troupeau paissoit dans la prairie, j'ai été » cent fois lui parler de mon mal; mais la cruelle s'enfuit vers les » autres bergères. Ah ! soleil de mes yeux, si jamais sur ton sein » je puis à mon aise dérober deux baisers, je ferai si bien qu'ils » dureront trois heures. »

mais elles ne paroissent pas mériter une grande attention (1).

Je terminerai cet article par la citation de quelques proverbes languedociens : *A bon chîn, bon os.* A bon chien, bon os. — *Ami de cadun, ami de degun.* Ami de chacun, ami d'aucun. — *Après un acampaîre ven un escampaîre.* Après un avare vient un dissipateur. — *Bon chîn tourn' a l'oustaou.* Bon chien revient au logis. — *Caressos de ches, amour de putos, bono chero d'oste ; noun se po fa que noun costé.* Caresses de chien, amour de fille, bonne chère d'hôte, il faut que tout cela coûte. — *Dorme le cat, velio l'arat.* Quand le chat dort, le rat veille. — *Fa d'ouno palco un palie.* Il fait d'une paille un grenier. — *Fai parla d'el coumo lou cabrié de Nîmes.* Elle fait parler d'elle comme le chevrier de Nîmes. — *Filio qu'escouto, vilo que parlamento, son leou prezos.* Fille qui écoute, ville qui parlemente, sont bientôt prises. — *Las armos das pouîtrouns noun talion ni noun pougnon.* Les armes des poltrons ne taillent ni ne piquent. — *L'âze de mountagno porto lo vi e beou l'âigo.* L'âne des montagnes porte le vin et boit l'eau. — *Que ben escouto be respons.* Qui écoute bien répond bien. — *Semblo dono Beatri que porto las pastenotes, è jhamai las dis.* Elle ressemble à madame Béatrix, qui porte un chapelet et

(1) *Capiote ou Pastorale limousine*, comédie ; Limoges. — *Ramounel ou lou Payzan agenois tournat de la guerro*, pastorale en langage d'Agen ; Agen, 1684, in-12.

jamais ne le dit. — *Soulel de Mountauban que fai suza lous bastasses.* Soleil de Montauban qui fait suer les buissons. — *Vieil medeci, jhouine barbié, riche bouticaire.* Vieux médecin, jeune chirurgien, riche apothicaire. — *Y a be de diferenso entre Jhan e mousseu Jhan.* Il y a bien de la différence entre Jean et monsieur Jean.

Les Gascons prononcent toutes les lettres ; ils changent le *b* en *v* et le *v* en *b* : cette manière de parler, jointe à leur accent, donne à leur langage un caractère tout particulier ; leur vivacité naturelle en force encore l'expression, et leur jargon est aisé à contrefaire (1). C'est cette facilité de l'imiter et d'en relever la singularité par le récit de faits surnaturels et d'aventures incroyables, qui fait si souvent introduire le personnage d'un Gascon sur nos théâtres, et sur-tout dans les spectacles subalternes.

(1) Je ne parle pas des tournures vicieuses qu'on appelle des *gasconismes*, et qui ont été l'objet de l'ouvrage de DESGROUAIS, *Gasconismes corrigés*. Ces fautes viennent, comme je l'ai dit *tome III, p. 472*, de ce que celui qui les fait traduit littéralement en français son propre langage. Ainsi les phrases grecques, latines ou allemandes, traduites de la sorte, deviennent des *hellénismes*, des *latinismes* ou des *germanismes*, &c. et par conséquent des fautes de français : aussi ces fautes, dont j'ai indiqué quelques-unes, *ibid.* p. 468, sont-elles communes à tous les habitans du midi.

CHAPITRE CXXXI.

DÉPART de Pau. — AIRE. — Tursan. — *Tarusates.* — VILLENEUVE-DE-MARSAN. — ROQUEFORT. — La Médouse. — BEAULAC. — Landes. — Landois. — BAZAS.

IL étoit assez tard quand nous partîmes de Pau, le 18 septembre. On ne cesse de monter et de descendre jusqu'au bas du *Tourniquet*, qui est à trois postes et demie de distance. Le terrain est cultivé en blé ou en millet, ombragé de châtaigniers, et les maisons sont bâties en terre et en galets. La route, depuis le Tourniquet, est plus unie, bien entretenue, et, en grande partie, bordée de châtaigniers : on trouve souvent des aspects très-pittoresques; les maisons sont, en général, construites en bois et garnies en terre. Un peu au-dessus d'un lieu appelé *Garlin*, on quitte le département des Basses-Pyrénées, et l'on entre dans celui des Landes : on descend sur les rives de l'Adour par une pente très-rapide; nous le passâmes à *Aire*, dans un bac, parce que cinq arches du pont avoient été renversées.

Le nom d'*Aire* paroît dérivé d'*Aturres* (1), et celui-ci du mot *Atur* par lequel on désignoit l'*Adour*. Cette ville est bâtie sur ses rives.

(1) SIDONIUS APOLLINAR. l. II, litt. 1. On a pensé que ce

Au temps de Gontran et de Caribert, Aire étoit appelée *Vicus Julii* (1) : elle a eu ce nom au concile d'Agde, en 506 ; ce qui prouve qu'il existoit dès-lors une tradition qu'elle doit aux Romains son origine. Après la défaite des Visigoths, elle tomba au pouvoir des Francs ; les Gascons s'en emparèrent vers la fin du VI.[e] siècle ; elle a été ravagée par les Normands et les Sarrasins ; et elle a tant souffert dans les guerres de religion, qu'on ne peut guère la regarder aujourd'hui que comme un gros village : aussi, sans les ortolans et les autres provisions que nous avions apportés de Pau, nous y aurions couru le risque d'un jeûne forcé.

Aire est pourtant la principale ville du *Tursan*, pays qu'on regarde, seulement à cause de l'analogie du nom, comme celui des anciens *Tarusates* (2). Il a toujours dépendu des vicomtes de Marsan, et a été réuni au Béarn comme les autres vicomtés du pays. C'étoit le siége d'un évêché.

Il étoit dix heures quand nous arrivâmes à *Villeneuve-de-Marsan*, où il n'y a que la poste et deux

---

nom pouvoit être celui du peuple qui occupoit la contrée ; on s'est fondé, pour cela, sur ce vers de TIBULLE, I, VII, 4 :

Quem tremeret forti milite victus Atur.

Mais ce mot *Atur* est une correction de Scaliger : avant on lisoit *Atax*, et il y avoit, dans son exemplaire, *Attas*.

(1) GREG. TURON. *Hist. Franc.* l. IX, 20.

(2) CÉSAR, *Comm.* III, 23, 27.

enfans, qui sont quelquefois perchés sur un long baril pyramidal, appelé *bournac*, dont l'usage est pourtant aujourd'hui très-rare. A huit heures, le déjeûner rappelle chacun à la cabane; à une heure on dîne, et l'on soupe au déclin du jour. Tous les ustensiles de cuisine consistent en un ou deux poêlons qui servent à frire le lard et à faire des *cruchades*. Le repas ordinaire consiste dans un morceau de cette *cruchade*, qui est une pâte faite avec de la farine de maïs et de millet, et qu'ils trempent dans une sauce faite avec le jus du lard. La ménagère coupe les morceaux; chacun trouve le sien devant soi sans pouvoir en prétendre davantage. L'été, au lieu de souper, ils font collation à quatre heures, et ils mangent du fruit et du laitage; ils ne boivent point de vin. A l'exception des fêtes et des dimanches, le cabaret n'est qu'une espèce de cantine volante; mais ces jours-là ils dansent une espèce de farandole, au son de la musette, d'un fifre aigu et d'un gros tambour, accompagnés des voix de quelques vieilles femmes, et au bruit des battemens de mains : les musiciens sont souvent montés sur des échasses. Les Landais boivent alors avec si peu de discrétion, que les femmes et les enfans même reviennent dans un état d'ivresse.

Le chef de la cabane dirige le labourage et les travaux rustiques; il s'éloigne rarement de l'habitation : il soigne les bœufs, et les nourrit avec quelques

brins de paille de maïs et de roseau, qu'il ne se donne pas la peine de hacher; il les ploie en petits paquets de sept à huit pouces de long, après avoir mis dans le milieu quelques pincées de son et un peu de sel; il les enfonce, par les côtés, dans la bouche de l'animal, qui lui couvre les mains d'écume; souvent il est nonchalamment couché près des bœufs qu'il alimente ainsi, et il attend patiemment la fin de cette longue opération. Une douzaine de ces petits paquets suffit pour la nourriture journalière de chaque bœuf. Quelques jeunes gens vont couper le bois dans les forêts, souvent à une distance de huit lieues; ils en font du charbon : d'autres vont à une égale distance faire paître les troupeaux. Ils mènent, pendant ce temps-là, une vie dure et sobre; chacun emporte quelques fromages, un paquet de sardines, et un petit poêlon pour faire cuire son maïs et son lard. Arrivés au lieu de leur destination pour le pacage des troupeaux ou la fabrication du charbon, ils se construisent une cahute avec des branches d'arbre. Ils ont aussi un fusil pour chasser dans leurs momens d'oisiveté; ils tirent avec adresse, et fournissent de gibier Bordeaux, Dax, Bazas et les environs.

Les femmes sont grossièrement vêtues; leur corset laisse voir leur gorge. Les jours de travail, elles mettent sur leur tête cinq ou six pièces de gros linge, qui forment un capuce : mais, dans les jours de fête,

leur bonnet est garni de barbes avec un bord rouge dentelé. Le costume des hommes est un gilet court avec des manches qui descendent jusqu'aux poignets; ils mettent par-dessus un autre gilet dont les manches ne dépassent pas le coude; ils jettent sur le tout une peau de mouton qui a le poil en dedans. Les bergers mettent ordinairement, par-dessus tout cet accoutrement, un grand manteau d'un drap gris-sale; ils ont sur la tête un capuchon qui tient au manteau. Ce capuchon est garni de bandes terminées en pointe, bariolées de rouge, et ornées d'une houppette de crins de cheval teints aussi en rouge. Ce costume est celui des pasteurs : les paysans plus riches et les maîtres de ferme portent souvent un berret semblable à celui des Béarnais, brun, gris ou vert, bariolé de rouge, renforcé de bandes de cuir qui se croisent. Les femmes ont constamment, les jours de fête, un chapeau à larges bords, garni d'un ruban noir, et orné de quelques tiges fleuries de l'*athanasia maritima.* Comme il est difficile de marcher dans les sables dont le sol des Landes est couvert, les bergers landais se servent de bâtons de quatre à cinq pieds, auxquels ils fixent un os de bœuf pour y poser les pieds. Pour se percher sur ces longues échasses, qu'on appelle *changuées*, il en est qui montent sur le haut d'une armoire ou sur le manteau de la cheminée : mais ce moyen n'est pas nécessaire à la plupart; ils savent fort bien se relever de

terre avec les échasses les plus hautes. Ils marchent si facilement avec elles, et ils vont si vîte, qu'un cheval au trot a peine à les suivre (1) : ils peuvent ramasser à terre les plus petits objets. Un long bâton, sur lequel ils s'appuient par derrière, leur sert à s'arrêter (2).

La superstition est portée à un très-haut degré parmi les Landais, et plus on approche de l'Espagne, plus les signes qui l'indiquent se multiplient : elle se manifeste à l'entrée de chaque maison; il y a ordinairement une croix peinte sur chaque porte; celle de S. Jean se voit de tous côtés; on est entouré d'images grossières, au-dessus desquelles pendent des rosaires : la cheminée est ordinairement décorée de représentations de la Vierge et du Christ, et de saints de plâtre, près desquels est le bénitier avec une branche de buis ou de palmier.

Quoique le sol de ce pays, presque par-tout composé d'un sable fin et stérile que le vent enlève facilement, soit très-ingrat, cette contrée n'est cependant pas sans culture : la vigne ne se plaît que dans certains cantons; on n'y recueille que du petit seigle; mais il y a des pâturages, des liéges dont on fait des bouchons, et sur-tout des pins dont on retire une grande quantité de résine. Quelques endroits,

(1) *Voyage à Bordeaux et dans les Landes;* Paris, an 6, in-8.°, p. 12-20. *London und Paris*, 1810, janvier, p. 14.

(2) Les paysans westphaliens en ont de semblables.

cultivés par des hommes industrieux, paroissent des jardins formés dans un désert.

La contrée qu'on appelle *la Chalosse*, produit du vin et du blé en assez grande abondance; mais la grêle y détruit trop souvent l'espoir du laboureur.

Je m'arrêtai à *Bazas* pour visiter la ville, qui est bâtie sur un rocher : c'est la capitale du Bazadois, nom vraisemblablement dérivé des *Vasates* (1), qui en étoient les anciens habitans. Ce pays est fertile en vin et en blé, dans la partie qui ne tient point aux Landes, et l'on y fait un bon commerce de chanvre et d'eau-de-vie. Il n'y a rien de remarquable que la cathédrale, consacrée à S. Jean, et qui rappelle la célébrité de cette ville dans l'histoire ecclésiastique. On y a tenu plusieurs conciles, et ses évêques ont été pendant long-temps les seuls de la Gascogne. Le Bazadois a toujours suivi le sort de cette dernière province et appartenu aux mêmes maîtres. Il y a devant la cathédrale une place assez

---

(1) AMMIAN. MARCELL. XV, II. PLINE, IV, 19, les appelle *Basacates*. AUSONE désigne ce pays par son sol sablonneux:

Consul, arenosos non dedignare Vasatas.

Ces expressions et le rapport de Sidoine, qui dit qu'il falloit jusqu'à trente chevaux pour tirer un chariot sur ce sable fin et mouvant, prouvent que ce nom s'étendoit à une partie des habitans des Landes. *Tantùmne Vasatium civitas, non cespiti imposita, sed pulveri! Tantùm Syrticus ager, ac vagum solum, et volatiles ventis altercantibus arenæ sibi possident!* APOLLIN. *Epist. XII, Trigetio.*

régulière, entourée d'arcades. Le père d'Ausone reçut la naissance à Bazas.

Langon (1) est célèbre, parmi les gourmets, pour la bonté de ses vins blancs. Cette place avoit quelque importance pendant les troubles de la Guienne (2). S. Paulin y avoit des possessions. La Garonne passe auprès; on y pêche d'excellentes lamproies (3). Nous longeâmes le grand village de *Preignac-en-Barsac*, dont les vins sont justement fameux : là, les hommes ne portent plus le berret, et les femmes sont coiffées du grand bonnet bordelais. Après avoir relayé à Castres et à Buscaut, nous arrivâmes à Bordeaux.

---

(1) *Alingonis Portus*, SID.

(2) Le capitaine Lasalle y fut tué : il avoit été abandonné par ses soldats; sa femme seule demeura, *qui*, dit d'Aubigné, *lui fournit d'armes et de courage tant qu'elle put.*

(3) Le chapitre de Bordeaux avoit cédé, en 1170, à Arnaud Garnier, un droit sur Langon, à condition qu'il lui donneroit douze lamproies par an.

CHAPITRE CXXXII.

Bordeaux. — Faubourg Saint-Julien. — Quartier du Chapeau-Rouge. — Histoire de Bordeaux. — *Bituriges Vibisci.* — Grand Théâtre. — Romainville. — Place Napoléon. — Bourse. — Douanes.

Nous entrâmes dans la ville par le *faubourg Saint-Julien* : c'est auprès de la porte de ce faubourg que les vendangeurs se rassemblent pour louer leurs services. Une grande place, que nous traversâmes, portoit encore le nom fatal de la Convention (1). L'affluence du peuple, son agitation, annonçoient que nous entrions dans une des plus grandes villes de l'Empire français. Après avoir passé quelques rues tristes et tortueuses, nous arrivâmes dans le quartier du *Chapeau-Rouge*, où je voulus loger.

L'origine de Bordeaux est fort ancienne; les peuples qui ont habité son territoire, paroissent être descendus des *Bituriges* (2), nation brave et belliqueuse,

(1) Plusieurs rues avoient aussi des noms révolutionnaires, tels que ceux de rue *du Bonheur*, rue *du Dix-Août*, rue *de la Frugalité*, rue *J'adore l'Égalité.* La rue de *la Fidélité* étoit principalement habitée par les femmes qui ont le plus abjuré son culte.

(2) On peut lire, sur l'histoire de Bordeaux, la *Louange sommaire de Bordeaux*, par *Ant.* Loisel, dans le recueil intitulé *la Guyenne*, 1605, in-8.°; *Éloge de la ville de Bordeaux*, par *Jean* Darnalt, avec la *Vie de S. Momolin*, par le même, 1618, in-12;

belliqueuse, dont nous visiterons l'ancienne demeure en parcourant le Poitou et la Touraine. Lorsque ces *Bituriges* vinrent se fixer dans cette partie de l'ancienne Aquitaine, ils prirent le nom de *Bituriges Vibisci*, et les autres furent appelés *Bituriges Cubi.* César n'en fait point mention; mais Strabon dit positivement qu'ils étoient étrangers dans l'Aquitaine (1). *Burdigala* étoit leur capitale; elle tomba, avec l'Aquitaine, au pouvoir des Romains, qui l'embellirent de somptueux édifices. On ignore cependant quels furent, sous leur domination, l'état, les mœurs et les lois particulières de ses habitans, jusqu'au temps d'*Ausone*, qui y a reçu la naissance: il nous en a laissé une description, qui sert seulement à faire voir combien, depuis ce temps, tout a changé de face. Son nom s'altéra dans le IVe siècle, et elle fut appelée *Burdegala.* Les Visigoths s'en emparèrent au Ve, et ne la perdirent qu'avec le reste de l'Aquitaine; elle fut alors soumise aux rois Francs qui régnoient en Neustrie. Le duc Eudes s'en rendit maître absolu. Les Sarrasins la saccagèrent en 732; et, dans le siècle suivant, les Normands achevèrent d'anéantir les

---

la *Chronique Bordelaise*, par DE LURBE, Bordeaux, 1619, in-4.°, avec le supplément de *Jean* DARNALT, in-4.°; ZINZERLINGIUS, *de Burdegala*, dans l'ouvrage intitulé JODOCI SINCERI *Itinerarium Galliæ*; *Histoire de Bordeaux*, par DE LA COLONIE, 1759, in-12, 3 vol.; *Histoire de Bordeaux*, par D. *Jean-Baptiste* DE VIENNE, 1774, in-4.°

(1) STRAB. IV, II, 1.

beaux monumens dont les Romains l'avoient embellie (1). Pepin la prit sur Gaifre, petit-fils d'Eudes, en 768, et ses successeurs en donnèrent le gouvernement à des comtes; elle reçut alors le nom français de *Bourdeaux*, qu'elle devoit à la manière dont on prononçoit l'*u* dans la langue latine (2). Elle étoit fort dévastée, et ne fut rétablie que vers 900, sous le règne de Charles-le-Simple. Raymond en devint seigneur absolu, et laissa ce comté à son fils Guillaume-le-Bon. Celui-ci en fit don à Guillaume, fils du duc Sanche, qui l'avoit délivré de la prison où le retenoient ses ennemis. Les successeurs de Guillaume possédèrent Bordeaux jusqu'à l'extinction de leur race (3): ce comté fut réuni, vers 1052, avec le duché de Gascogne, par Guillaume V,

(1) Les ravages des Normands avoient causé une si vive terreur, qu'on lit dans les anciens rituels: *A Normannorum furore libera nos, Domine*; c'est-à-dire, *Seigneur, délivrez-nous de la fureur des Normands.*

(2) Il est évident que *Bourdeaux* vient de *Burdigala*, et qu'on a dit ensuite *Bordeaux*; mais d'où vient *Burdigala*? Il se peut que ce soit un mot de l'ancienne langue des Celtes; mais, comme on ignore complétement cette langue, on ne sauroit en expliquer le sens: tout ce qu'ont dit à ce sujet l'abbé LEBŒUF, *sur l'Origine des noms de la ville de Bordeaux*, dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, XXVII, 145; SARRAU, *Mercure de France*, mars 1733; LEYDET, avril, *ibid.*, ne doit être regardé que comme des rêveries plus ou moins ingénieuses.

(3) LONGUERUE, *Description de la France*, I, 169; *Art de vérifier les dates*, II, 348.

comte de Poitiers, au duché d'Aquitaine. Le mariage d'Éléonore, fille de Guillaume IX, dernier duc d'Aquitaine, fit passer ce duché à Louis VII, roi de France. Ce prince, en la répudiant en 1151, causa les longues querelles qui divisèrent les Anglais et les Français pendant le cours de trois siècles; cette princesse épousa Henri II. Richard Cœur-de-lion, qui lui succéda, et le roi Jean son frère, soutinrent leurs prétentions par les armes. Les cessions faites par Louis IX aux Anglais paroissoient devoir y mettre un terme. Édouard I.er rendit foi et hommage à Philippe-le-Bel; mais bientôt la guerre se ralluma. Elle sembloit encore finie par le traité de Bretigny, après la captivité du roi Jean; mais les troubles excités entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans lui donnèrent une nouvelle force. Les Anglais, après avoir conquis les plus belles provinces du royaume, en furent enfin entièrement chassés par la valeur brillante des intrépides chevaliers qui commandoient les armées du brave et langoureux Charles VII.

Pendant ces temps désastreux, Bordeaux montra un grand attachement à ses souverains particuliers. Le grand caractère et le noble courage d'Édouard, prince de Galles, pour qui l'Aquitaine avoit été érigée en principauté, avoient dû lui attacher le cœur des habitans; il y avoit conduit le malheureux roi Jean, son prisonnier. Sous les règnes suivans, cette ville soutint avec ardeur le parti des Anglais; et même

Le titre de Roscius des Français est un peu trop relevé pour un Crispin; mais il faut pardonner l'exagération à un poëte des rives de la Garonne.

Le lieu où a été bâtie cette belle salle est celui qu'on appeloit *les Piliers* et *l'autel de Tutèle*, nom d'un temple consacré au génie tutélaire de Bordeaux. Perrault et Ducerceau en ont donné le plan et l'élévation.

Le quartier dans lequel je m'étois logé est le plus beau de la ville; c'est celui du *Chapeau-Rouge*, nom singulier qu'il doit à une auberge qui avoit un chapeau rouge pour enseigne, et où se réunissoit une société bachique qui prenoit le nom d'*Abbaye des marchands* (1). C'est aussi le quartier de la Bourse, édifice situé près de la *place Napoléon*. Cette place a été construite, en 1733, d'après les dessins de Gabriel, premier architecte du Roi: elle n'a pas un aspect assez imposant pour une grande ville; les bâtimens qui l'entourent sont couronnés de frontons chargés de bas-reliefs qui représentent des figures allégoriques du commerce et de la marine, ouvrage de Claude Francin et de Vandervort. Cette rangée circulaire d'édifices est terminée d'un côté par la Bourse, et de l'autre par l'hôtel des douanes. La Bourse est un édifice carré, entouré d'arcades, sous lesquelles les

(1) *Voyez*, sur cette singulière société et sur le nom de ce quartier, les *Recherches historiques sur le nom du quartier du Chapeau-Rouge*, dans le *Bulletin polymath. de Bordeaux*, ann. II, p. 191.

négocians se retiroient pour éviter la pluie. On a imaginé de la couvrir d'une voûte vitrée qui en rend le séjour plus commode, mais qui détruit absolument le bon effet que cet édifice pouvoit produire. Les portiques sont occupés par des boutiques ou des bureaux d'assurance. On lit sur les murs les noms des différentes nations avec lesquelles Bordeaux a des relations de commerce; la Perse même y a le sien. On remarque dans l'escalier Mercure qui semble planer au milieu du plafond. Cet escalier conduit à des corridors où les marchands de Bordeaux ont leurs boutiques pendant les foires qui se tiennent dans cette ville. Les bustes et les portraits des négocians célèbres, dont les salles étoient décorées, n'existent plus, et devroient être remplacés. La douane termine l'autre extrémité du demi-cercle.

CHAPITRE CXXXIII.

CATHÉDRALE Saint-André. — Monument élevé par l'archevêque de Grammont. — Jubé. — Tapisseries. — Campanile. — Préfecture. — Millanges. — Hôpital. — Amphithéâtre. — S. Seurin. — Sarcophage chrétien. — Architecture anglaise du moyen âge. — Tombeau de S. Faure. — *Ex voto.* — Jardin public. — Chartrons. — Commerce. — Vins.

J'ALLAI visiter M. Cayla, ancien magistrat, qui charme ses loisirs en s'occupant de l'histoire et des antiquités de son pays. Il étoit autrefois avocat général du parlement, et membre de l'académie : il possède une petite collection d'antiques et d'objets d'art. Je remarquai les portraits du chancelier de l'Hospital, de François Drake et de Roquelaure. Il voulut bien diriger mes recherches, et nous allâmes de suite à *Saint-André.*

La cathédrale, qu'on nomme ainsi, est un des plus beaux édifices du genre appelé improprement gothique. On fait remonter sa fondation à une époque très-reculée : il est certain qu'il y avoit, dans le IX.e siècle, une église dédiée à S. André, qu'elle fut détruite par les Normands, puis rebâtie, et qu'Urbain II la consacra lui-même en 1096 : mais ce sont les Anglais qui ont élevé le temple magnifique qui

subsiste encore; ils l'ont fait bâtir en 1252, pendant qu'ils étoient les maîtres de la Guienne (1). L'irrégularité qu'on remarque dans quelques parties de l'architecture de cette église, vient de ce qu'elle a été construite en différens temps : la hardiesse de ses voûtes, le goût et la richesse de ses ornemens, ses flèches nombreuses et élégantes, la manière hardie dont sont jetés les arcs-boutans qui les soutiennent, les aqueducs qui empêchent les eaux d'y séjourner, les doubles galeries qui règnent autour de sa plate-forme, en font un édifice auguste et imposant.

On y entre par trois portes. Celle du midi est entourée de statues qui sont placées dans des niches : le fronton est décoré de sculptures qui représentent *l'Assomption* et *le Jugement dernier*. Sur le fronton, à l'entrée de la porte du nord, est la statue de Clément V entre six cardinaux; on voit au-dessus *la Cène* et *l'Ascension*. Chacune de ces portes est accompagnée de deux tours d'où s'élèvent des flèches élégamment festonnées, de trois cents pieds de hauteur (2).

Un peu plus haut est la *porte royale*, qui ne

(1) *L'église métropolitaine et primatiale de Saint-André de Bordeaux, avec l'histoire de ses archevêques et le pouillé des bénéfices du diocèse, avec quelques actes*, par *Jérôme* LOPEZ, chan. et théologal de cette église; Bordeaux, 1668, in-8.°, p. 20.

(2) On compte cinq cent soixante-cinq pieds depuis le sol jusqu'à la pointe de ces aiguilles.

s'ouvroit que pour la réception des princes et des rois et la prise de possession des archevêques : elle est entourée des statues des douze apôtres, de celles des princes qui ont été les bienfaiteurs de cette église, et d'un bas-relief qui représente les morts soulevant leurs tombes pour assister au terrible jugement. Auprès, est un arc-boutant singulier, d'une structure plus moderne : il présente trois ordres d'architecture antique établis l'un sur l'autre avec une exacte proportion ; le premier et le second sont composites, mais chacun d'un goût différent, et le troisième est corinthien. Ce dernier est surmonté d'un fronton qui a pour couronnement des cornes de différentes formes. Ces trois ordres ont chacun des ornemens qui leur sont propres, distribués par-tout avec grâce, diversifiés avec intelligence, et qui flattent la vue ; l'ensemble représente le frontispice d'une église : le premier ordre a de la majesté. Sur un stylobate qui occupe toute la largeur des piliers, s'élèvent deux pilastres à chacun desquels pend un médaillon : l'architrave et la corniche n'ont rien de singulier ; mais la frise est chargée de quatre autres médaillons. Au milieu est un encadrement où il y a un écusson, qui portoit les armes de Grammont ; il est supporté par deux enfans : il y avoit derrière une croix archiépiscopale posée en pal. Au-dessus de cet ordre d'architecture, quatre enfans tiennent des guirlandes, et forment un berceau sous lequel deux autres enfans

tiennent un rouleau où l'on voit une tête de mort; on y lit :

DUM PROBO CENSURÂ, CUJUS PATER OMNIA NATO
ACTA POTESTATEM JUDICIUMQUE DEDIT,
DUM MIHI REDDENDA EST RATIO, SENTENTIA PAULI
OCCURRIT : PENETRAT FRIGIDUS OSSA TIMOR.
CÙM TUBA DEFUNCTOS RAUCO CLANGORE CIEBIT,
FAS ERIT HORRENDO SISTERE JUDICIO.
ITE, MALI, ÆTERNUM, JUDEX RECITABIT, IN IGNEM;
VOSQUE VENITE, BONI, REGNA BEATA PATRIS.
MORTALES, IGITUR SEMPER MELIORA PROBANTES,
OMNIA CESSEMUS DETERIORA SEQUI.

M. D. XXXIII.

Quand je soumets à ma propre censure toutes mes actions, dont Dieu le père a remis à son fils la recherche et le jugement; quand je pense au compte que je dois en rendre, la maxime de S. Paul (1) *s'offre à mon esprit; la crainte pénètre et glace mes membres. Lorsque le son retentissant de la trompette évoquera les morts, il faudra comparoître au redoutable jugement. Allez, dira le Juge suprême aux méchans, allez dans le feu éternel; et vous, dira-t-il aux bons, venez jouir de la félicité dans le royaume de mon père. Mortels que nous sommes, chérissons donc toujours la vertu, et cessons de nous abandonner au vice.*

Lopez, qui a donné une description si exacte de Saint-André, n'avoit pas fait attention à cette architecture : c'est M. l'abbé Xaupy (2) qui l'a examinée le premier; il pense, avec raison, que ce n'est pas un mausolée, mais un véritable arc-boutant, bâti

(1) *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Heb. 10, 31.

(2) *Dissertation sur l'édifice de l'église primatiale de Saint-André de Bordeaux, &c.* par M. XAUPY, docteur de Sorbonne, &c.; Bordeaux, 1751, in-8.°

par les ordres de Charles de Grammont, après le tremblement de terre de 1427, qui peut-être avoit ébranlé cette partie de l'édifice.

La nef est très-vaste (1) : au-dessus de la porte d'entrée est une grande rose élégamment découpée. Les vitraux sont un présent de l'archevêque de Sansac, dont ils portent les armes. Au-dessus s'élève une pyramide, où l'on a sculpté l'image de *S. André* éprouvant les tortures de son horrible supplice.

Le chœur étoit séparé de la nef par un jubé enrichi de sculptures représentant *la Résurrection* (2) et *le Seigneur visitant les Limbes.* La tradition qui les attribue à Michel-Ange est fausse ; mais elle prouve leur mérite, et elle a servi à faire conserver ce jubé : il avoit été démoli ; on en avoit numéroté les pierres, qui étoient déposées dans une chapelle, et sans doute on l'aura replacé ailleurs.

Le chœur est vaste et répond à la beauté du reste de l'église : sa voûte est supportée par quatorze piliers autour desquels règne un mur peu élevé, qui, du côté de l'autel, est découpé à jour. Les tombeaux

(1) Sa hauteur est de quatre-vingts pieds ; sa largeur, de cinquante ; sa longueur, depuis le fond de l'église jusqu'à la croisée, est de cent quatre-vingt-un pieds.

(2) Le Seigneur est assis sur un aigle ; ce qui a fait dire que c'étoit un sujet païen représentant l'enlèvement de Ganymède. L'artiste a pris cette idée de l'apothéose des empereurs romains ; sur les médailles relatives à leur consécration, ils sont figurés sur un aigle qui les transporte dans les airs.

des archevêques (1), qui étoient appuyés sur ces murs, ont été détruits.

Ce chœur est orné d'antiques tapisseries avec des inscriptions gothiques : c'est un don du grand chantre Vital Carles, mort en 1398, fondateur de l'hôpital. Peut-être, en les examinant attentivement, y trouveroit-on quelques sujets intéressans. Les beaux vitraux, qui devoient ajouter au respect religieux qu'inspire le sanctuaire, ont été remplacés par des panneaux modernes (2).

Auprès de l'église est une tour séparée, qui a été élevée par l'archevêque Pierre, appelé vulgairement *S. Pey Berland,* en 1440, pour porter la grosse cloche ; l'escalier par lequel on y monte a deux cent vingt marches.

Le palais archiépiscopal, où l'on a établi la *Préfecture,* est un bâtiment (3) plus remarquable par son étendue que par son ordonnance. On regrette l'ancien édifice gothique qu'il a remplacé, et dans lequel on avoit déployé toute la richesse d'ornemens dont ce genre est susceptible.

Le nom de *rue Millanges,* que je lus dans un

(1) LOPEZ a consacré le VII.e chapitre de son ouvrage à la description de ces sculptures.

(2) En 1783.

(3) Lorsqu'on démolit l'ancien archevêché pour construire celui-ci, on trouva dans les fouilles des fragmens de frises et des fûts de colonnes antiques.

cartel, excita mon attention. On prétend que Simon Millanges, rival de Robert Étienne, et à qui Bordeaux dut sa première imprimerie, y avoit son habitation. Les Bordelais, reconnoissans, ont substitué son nom à celui de *Saint-James* que cette rue portoit auparavant. C'est encore dans cette rue qu'est né l'*Ami des enfans*, et qu'est mort *Racle*, à qui l'on doit de belles impressions.

Nous visitâmes le grand hôpital appelé *hôpital Saint-André*, parce qu'il est voisin de la cathédrale. Nous vîmes avec peine, dans la salle des fiévreux, que les lits étoient occupés par deux malades : les salles destinées aux blessés sont les plus remplies, à cause des accidens auxquels donnent lieu les travaux du port. Les respectables sœurs vaquoient à leurs pénibles fonctions dans leur ancien costume, qui semble consacré à la charité et qui en rappelle toutes les œuvres : leur surveillance est continuelle; la propreté ne peut être plus grande ; on fait usage des procédés de M. de Morveau ; enfin les soins de la bienfaisante administration de cet hospice s'étendent à tout, et cependant je n'ai jamais senti une odeur d'hôpital plus fade et aussi prononcée. Cela vient peut-être de la situation de l'hospice, où l'air est moins pur et circule moins librement que si cet établissement étoit à une des extrémités de la ville.

Les ruines de l'amphithéâtre, où M. Cayla nous conduisit, rappellent les temps où les Romains avoient

orné Bordeaux de magnifiques édifices, comme la cathédrale Saint-André marque l'époque à laquelle les Anglais y exercèrent leur domination. Ce grand édifice est connu sous le nom de *Palais Galiène*, parce que ceux qui l'ont décrit les premiers se sont trompés sur sa destination (1).

Elie Vinet (2), le baron de la Bastie (3) et D. de Vienne (4), l'ont vu dans un temps où il avoit moins

---

(1) On prétend que cette dénomination est due à une tradition fabuleuse, rapportée par RODERIC DE TOLÈDE, *de Reb. Hispan.* IV, XI, 75, et par SCHOTT, *Hispan. illustrat.* t. II, d'après laquelle Charlemagne, chassé par son père, ayant épousé, en Espagne, Galiène, fille de Galastre, roi de Tolède, lui fit bâtir un palais à Bordeaux. Il est plus naturel de penser que ce nom vient de l'empereur Gallien, sous l'empire duquel ces arènes peuvent avoir été construites, et que la conformité de noms en a fait chercher l'origine dans l'histoire fabuleuse de la prétendue Galiène. On peut consulter, sur les anciens monumens de la ville de Bordeaux, *Discours de l'antiquité de Bordeaux*, par *Élie* VINET; Poitiers, 1565, in-4.°; — le même, augmenté d'un plan et de quelques figures; Bordeaux, 1574, in-4.° — *Discours sur les antiquités trouvées près le prieuré Saint-Martin de Bordeaux, en juillet 1594*, avec figures; Bordeaux, 1619, in-4.°, à la suite de la *Chronique de* DE LURBE; — *Éclaircissemens sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux*, par D. *Jean* DE VIENNE, 1757, in-12; — et les ouvrages de VENUTI, LEBŒUF, MÉNARD, M. BERNADEAU, &c. que nous avons déjà indiqués.

(2) *Antiquités de Bordeaux*, n.os 17, 18, 19, avec une gravure en bois. — Id. *Not. in Auson.* n.° 210.

(3) *De l'amphithéâtre de Bordeaux, vulgairement appelé* le palais Galiène, *Académie des belles-lettres*, XII, 239, avec de bonnes gravures.

(4) *Histoire de Bordeaux*, dissertation préliminaire.

subi d'outrages; et ils l'ont figuré et décrit (1). L'arène avoit deux cent vingt-six pieds dans son plus grand diamètre; son plus petit étoit de cent soixante-six; l'élévation extérieure étoit de soixante pieds. Le rez-de-chaussée étoit décoré de l'ordre toscan; quatre galeries, placées l'une sur l'autre, régnoient autour; quinze portiques conduisoient à l'arène, ainsi que deux portes principales, plus grandes et plus ornées, qui sont aujourd'hui les parties de l'édifice les mieux conservées. L'enceinte de l'arène est toujours parfaitement marquée; il reste encore un grand nombre d'arceaux, construits par assises de briques et de petites pierres carrées, qui alternent: mais ce terrain a été vendu comme un bien national, et plusieurs petites maisons (2) y ont déjà été établies. Pendant que les dégoûtantes masures qui déshonorent l'amphithéâtre de Nîmes tombent à la voix de NAPOLÉON, les habitans ne voudront pas laisser reproduire ces témoignages de barbarie qu'on reproche aux siècles

(1) On peut encore recourir aux gravures dont voici l'indication: *Vue des restes de l'amphithéâtre dit* le palais Galiène, *Voyage pittoresque de la France*, t. II. — *Fragmens de l'amphithéâtre de Bordeaux, du côté de la principale porte d'entrée*, ibid. n.° 2. — *Vue de l'intérieur et des galeries de l'amphithéâtre de Bordeaux*, ibid. n.° 3.

(2) Non-seulement ceux à qui l'on concède des portions de terrain, y bâtissent des masures, mais encore ils les appuient sur les restes les mieux conservés de l'édifice, et en arrachent les pierres pour servir de matériaux à leurs constructions.

d'ignorance (1); tout doit faire présumer que bientôt ces constructions auront disparu, et qu'on ne leur demandera pas un jour où étoient ces arènes que leurs ancêtres avoient pris le soin de conserver.

Les arènes sont dans un faubourg qui porte le nom de *Saint-Seurin*, qu'il doit à une ancienne collégiale dont *S. Severin* est le patron. On y arrive par un petit cours dont les bancs sont formés avec des sarcophages où reposoient les restes des premiers chrétiens (2). On en trouve aussi plusieurs dans l'ancien cloître. Le monogramme du Christ, les colonnes torses qui décoroient les angles de ces tombes, et les divers symboles dont elles sont accompagnées, les font aisément reconnoître.

Je remarquai dans ce cloître une chapelle latérale,

(1) C'est en mai 1792 qu'on a commencé à démolir ces arènes. M. Thibaudeau, étant devenu préfet, défendit de pousser plus loin les dégradations; mais il ne retira pas la permission d'y bâtir. L'auteur des *Antiquités bordelaises* remarque, p. 283, que le premier acquéreur d'un emplacement sur ce terrain s'appeloit *Ours*; le premier qui y a bâti, *Sauvage*; et le premier qui a fait les abatis, *Sylvain*.

(2) Ce terrain étoit autrefois un cimetière : on a trouvé, dans un des tombeaux qu'il renfermoit, une grande fiole de verre, que j'ai vue chez M. Cayla. Selon une ancienne tradition, consignée dans une inscription latine qui a été détruite, ce cimetière a été consacré, comme celui d'Arles, par Jésus-Christ lui-même, sous la figure d'un archevêque, accompagné de cinq évêques, qui avoient reconnu sa divine personne, et n'osèrent point lui demander qui il étoit jusqu'à ce qu'il disparût à leurs yeux.

dont les arceaux sont ornés de rosaces et de zigzags qui appartiennent au style de l'architecture des Anglais dans le moyen âge, et dont les nombreux édifices qu'ils ont laissés dans l'ancienne Normandie et dans la Guienne nous offrent des exemples (1).

Le tombeau de S. Severin est sous le maître autel : sous le chœur, est une crypte où l'on vénère le cercueil de S. Faure ; le peuple, au jour de sa fête, y fait passer neuf fois les enfans pour obtenir sa protection. L'histoire de S. Severin est sculptée, sur l'autel, dans les quatorze compartimens du retable qui le décore. A droite est le siége épiscopal, d'une construction gothique, orné d'une mitre. Un grand nombre d'*ex voto* pendent aux voûtes de la chapelle de la Vierge. La plupart représentent des naufrages ; je n'en ai point remarqué qui fussent postérieurs à l'époque de la révolution. Cette chapelle renferme encore les tombeaux de quelques chanoines (2).

Nous voulions aussi visiter le quartier qu'on appelle *les Chartrons* : le *jardin public*, qu'il faut traverser, est un lieu planté d'arbres disposés en allées, et qui entourent des carrés de gazon. On avoit commencé à bâtir plusieurs grands hôtels et des maisons

---

(1) DUCAREL, *Anglo-norman Antiquities*, pl. XIII ; et *suprà*, t. III, p. 85, pl. I, 9.

(2) Celui de *Guillaume de Lana*, chanoine, mort en 1550 ; et celui de Dusault, *episcopus Aquensis, decanus hujus ecclesiæ*, mort le 25 mai 1523.

devant une belle terrasse qui règne sur la gauche ; mais ces édifices n'ont pas été terminés.

Nous allâmes voir le moulin qui a causé tant d'admiration à Arthur Young (1) : il fait tourner à-la-fois vingt-quatre meules.

Nous cherchâmes vainement le *jardin botanique*, dans la rue qui porte son nom ; ce n'est qu'un jardin potager : mais nous visitâmes le magnifique quartier des Chartrons, dans lequel il y a un grand marché, et qui s'étend circulairement sur les rives de la Garonne, où il forme un superbe quai bordé de beaux hôtels. Nous revînmes par le quai du *château Trompette* : ce château existe encore, quoiqu'il ait été si souvent question de sa démolition ; il est occupé par des casernes : c'est là que l'on doit bâtir le palais impérial.

C'est aux Chartrons que logent les principaux négocians ; c'est là que le commerce a le plus d'activité. La plupart des consuls des nations étrangères y demeurent. Les maisons sont belles, et l'aspect des campagnes au-delà du fleuve est agréable et pittoresque. C'est sur le *quai des Chartrons* que sont établies ces manufactures, connues sous le nom de *chais*, où les vins se mêlent et se coupent de mille manières, selon la durée des voyages qu'ils doivent faire, les climats qu'ils ont à parcourir, et les goûts

(1) *Voyage en France*, I, 131.

des nations chez lesquelles on les exporte : on les *mute*, c'est-à-dire qu'on soufre les tonneaux en y brûlant des mèches composées de toile et de coton et imprégnées de soufre, auquel on mêle quelquefois des poudres de girofle, de gingembre, d'iris de Florence, de fleur de thym, de lavande et de marjolaine (1). On répète l'opération plusieurs fois en versant à chacune une certaine quantité de vin : ce soufrage a pour but d'empêcher la dégénération acéteuse. Le nombre de blancs d'œufs qu'on emploie dans ces chais, pour le collage des vins, est prodigieux (2) : on distille aussi une grande quantité d'eau-de-vie, et on fabrique beaucoup de vinaigre.

Le commerce de Bordeaux n'est pas aussi ancien qu'on l'a voulu faire penser, quoiqu'on prétende en trouver l'origine au temps de César. Pendant long-temps, cette ville a été au pouvoir des Anglais ; et ce n'est guère que depuis l'époque où ses vins ont pris une si grande faveur, et après l'établissement des colonies, qu'on peut dater l'origine de son com-

(1) CHAPTAL, *Art de faire le vin*, p. 226.

(2) On distingue les vins du territoire de Bordeaux de ceux auxquels la ville sert seulement d'entrepôt : on appelle les premiers *vins de graves*, c'est-à-dire, *de graviers*, ou *vins de palud*, selon le sol où ils croissent. Celui des vins de graves est sablonneux, celui des vins de palud est un peu humide. Parmi les vins de Bordeaux, proprement dits, on estime principalement ceux de *Médoc*, de *Lafite*, de *Langon*. Il y a des pièces qui se vendent jusqu'à dix mille francs : une pièce contient mille bouteilles.

merce. La vente de ses vins qu'elle échangeoit contre les produits des colonies françaises, qu'elle répandoit ensuite dans l'Europe; la traite des nègres, la pêche de la morue et celle de la baleine, avoient porté au dernier degré la splendeur de cette ville et la richesse de ses négocians. Dans les temps de guerre, les spéculateurs hardis devenoient d'audacieux corsaires; le savoir et l'intrépidité des marins bordelais produisoient de riches prises. L'armement en course est aujourd'hui un des moyens d'existence de la ville de Bordeaux; car l'industrie a dû souffrir par la stagnation du commerce maritime. On y compte cependant encore plus de trente raffineries de sucre, et plusieurs fabriques d'acides et de différentes étoffes.

CHAPITRE CXXXIV.

STATUE de Charles VIII. — Église Saint-Paul. — — Porte basse. — Église Sainte-Croix. — Buste de Socrate. — Église Saint-Michel. — Campanile. — Lycée. — Tombeau de Montaigne. — Épitaphes latine, grecque. — Maison de Montaigne.

M. CAYLA voulut bien faire encore avec nous quelques courses. Nous remarquâmes, près de la porte du palais qui donne sur le quai, une statue mutilée de *Charles VIII*, à présent sans tête, et qui sert de borne à la porte. Nous entrâmes dans l'*église Saint-Paul*, qui étoit autrefois la maison professe des Jésuites; on y voit une assez belle statue qui représente *le Ravissement de S. François-Xavier*. Le crucifix étoit entièrement couvert, depuis le cou jusqu'aux pieds, d'une tunique de brocart; c'est un usage adopté dans toutes les églises de Bordeaux: on ne donne pas au Christ des caleçons, comme dans la Provence et le pays de Nice; mais on le revêt d'une tunique plus ou moins riche. Près de là étoit la *porte basse* qui avoit été percée dans un ancien mur romain: elle est aujourd'hui détruite.

L'antique abbaye de *Sainte-Croix* attira ensuite notre attention; on veut faire remonter sa fondation

jusqu'à Clovis II, en 650. Charlemagne rétablit ce monastère, qui avoit été détruit par les Sarrasins; mais les Normands y causèrent de nouveaux ravages. Guillaume Geoffroi, huitième duc de Guienne, et Amée, comtesse de Bordeaux, son épouse, le reconstruisirent en 1013, et l'enrichirent de plusieurs dons.

On a pensé que la façade de cette église avoit été celle d'un ancien temple romain, parce qu'on y remarque des voûtes à plein cintre; mais c'est une architecture anglo-saxonne, qu'on ne peut faire remonter au-delà du XI.ᵉ siècle : on y observe les ornemens dont j'ai déjà parlé (1). Comme les architectes imitoient encore autant qu'ils le pouvoient le goût romain, on y remarque une belle frise composée de feuilles d'acanthe roulées comme celles des chapiteaux grecs. A gauche de la rosace est un buste qu'on qualifie de *tête de S. Pierre;* mais c'est évidemment un *buste antique de Socrate,* qui a été placé dans ce mur à l'époque de sa construction. Les colonnes de la porte sont torses et ont des chapiteaux très-singuliers : on voit dans une niche des figures très-alongées, à-peu-près comme celles des monumens mérovingiens et carlovingiens, et dont les attitudes sont peu décentes; le singulier bas-relief qui, selon Venuti, représentoit *la Victoire de Pépin sur Waiffre,*

(1) *Suprà,* p. 626.

duc d'Aquitaine (1), et selon d'autres (2), *l'Entrée de Charlemagne dans Bordeaux* après la défaite d'Hunold, duc d'Aquitaine, a été détruit.

L'église a trois nefs; beaucoup de chapiteaux sont historiés. Des marins, dont la religion fortifioit le courage dans les dangers, ont suspendu, dans la chapelle de la Vierge, un grand nombre d'*ex voto* qui sont tous, comme ceux de l'église de Saint-Severin, antérieurs à la révolution.

A l'extrémité de chacun des bas côtés, il y a un tombeau, de forme gothique, qui renferme le corps d'un abbé. L'épitaphe de S. Momolin, qui est suspendue à un pilier, est sur-tout digne d'attention. Le tombeau où il fut inhumé est élevé sur des colonnes de six pieds de haut : l'enceinte a été refaite dans un temps plus moderne.

L'*église Saint-Michel* est aussi de construction anglaise ; le cintre est décoré d'une sculpture qui représente *le Sacrifice d'Abraham*, et autour sont des anges qui tiennent différens instrumens. Les voûtes, qui sont construites en pierre, ont beaucoup souffert; quelques-unes ont perdu leur aplomb.

On remarque sur-tout le clocher, qui est séparé de l'église comme celui de Saint-André : il a été bâti

---

(1) VENUTI, *Antiquités de Bordeaux.*

(2) DULAURE, *Description des principaux lieux de la France*, t. III, p. 103.

dans le XV.e siècle (1), après que les Anglais eurent entièrement abandonné le sol français; il a servi de beffroi dans les troubles civils, et l'on y remarque encore l'empreinte des balles qui ont été tirées par les adversaires de ceux qui avoient espéré y trouver un refuge.

Cette flèche étoit la plus élevée que l'on connût; mais, comme elle attiroit le tonnerre, qui trois fois l'avoit renversée, on en a aplati le sommet, qui finit aujourd'hui à la grande galerie. Si la belle découverte de Franklin eût été connue alors, ce curieux monument, qui a tant de fois attiré la foudre, la défieroit aujourd'hui, et en préserveroit les quartiers environnans. Sous ce merveilleux clocher (2) est un charnier qui avoit, comme celui de Toulouse, la propriété de conserver les corps.

L'église de Sainte-Croix est voisine du chantier de construction. Comme la course étoit alors interdite, les travaux avoient peu d'activité.

En face des chantiers, au-delà de la Garonne,

---

(1) On en commença la construction le 29 février 1472 : elle fut dirigée par J. Lebas et par son fils; la croix y fut placée le 8 novembre 1492.

(2) Le savant abbé CANCELLIERI n'a point eu de notice sur ce campanile; car il n'auroit certainement pas manqué d'en faire mention dans son curieux ouvrage, intitulé *le Due nove Campane*, Rome, 1806, dans lequel il semble avoir épuisé tout ce qu'on peut dire sur les cloches et sur les campaniles.

s'élève une montagne appelée *Cenon la Bastide;* elle est couverte d'une agréable verdure, coupée en amphithéâtre, et forme une riante perspective.

Ce fut un grand plaisir pour moi de dîner chez M. de Champeaux, proviseur du lycée; j'y trouvai la plupart des professeurs de cet établissement: c'étoit un moyen d'obtenir beaucoup de renseignemens utiles. Les deux bâtimens où le lycée est placé sont séparés par une rue; mais ils communiquent entre eux par un passage souterrain. L'église des *Feuillans*, qui a dû depuis servir de chapelle, étoit consacrée à la célébration des solennités scholastiques; elle étoit décorée encore des bustes de Montesquieu et de la Fontaine, que les images de saints ont dû remplacer. Cette église, d'ailleurs fort modeste, avoit attiré notre attention, parce qu'elle renferme les restes de *Montaigne:* sa tombe, qui doit être révérée par tous les amis de la raison, a été rétablie, en 1803, par les soins de M. de Montaigne, qui a l'honneur de descendre de ce grand homme (1).

Ce tombeau est dans la première chapelle à gauche

---

(1) Je me rappelai, à ce sujet, cette réponse pleine d'obligeance et de bon goût, d'une vieille princesse d'Allemagne, à qui l'on présentoit une *dame de Montaigne:* elle lui demanda si elle étoit de la famille de l'auteur *des Essais;* et sur la réponse affirmative, elle ajouta: *Madame, j'en suis moult aise.*

de l'autel. On y lit à l'entrée, sur une table de marbre noir :

JOS. MONTANVS.
MICH. MONTANI.
ABNEPOS. HOC.
MONVMENTVM.
RESTAVRAVIT.
ANN. D.
MDCCCIII.

La figure de Montaigne est couchée sur cette tombe, selon l'usage du temps ; il est vêtu d'une cotte de mailles ; il a son casque et ses brassards à droite, et un lion à ses pieds. On lit, sur un côté du piédestal, cette épitaphe singulière (1) :

(1) Elle a été publiée, pour la première fois, dans l'édition de MONTAIGNE de 1725, mais sans être figurée, sans distinction des lignes, sans traduction, et avec beaucoup d'inexactitude. M. DE QUERLON, dans son édition des *Voyages de Montaigne en Italie*, dit « qu'en rassemblant tous les vieux mots latins dont » cette épitaphe est composée, l'auteur paroît avoir voulu carac» tériser l'élocution obscure de l'auteur des *Essais*, s'il n'est pas » plus simple de penser que c'est une plaisanterie monacale ou » une élégance germanique. » Tout ce passage est complétement ridicule : rien dans cette épitaphe n'a l'air d'une plaisanterie ; et quant à l'élégance germanique, on en pourroit trouver des exemples dans plusieurs belles inscriptions composées par des Allemands.

L'inscription du tombeau de Montaigne est écrite dans un style vraiment lapidaire, et contient des idées très-heureusement exprimées.

D . O . M . S.

MICHAELI . MONTANO . PETROCORENSI . PETRI . F . GRIMVND
DIN . REMVNDI . PRON . EQVITI . TORQVATO . CIVI . ROMANO . CIVITATIS.
BITVRIGVM . VIVISCORVM . EX . MAIORI . VIRO . AD . NATVRÆ . GLORIAM.
NATO . QVOIVS . MORVM . SVAVITVDO . INGENII . ACVMEN . EXTEM
MPORALIS . FACVNDIA . ET . INCOMPARABILE . IVDICIVM . SVPRA . HVMANAM.
SORTEM . ÆSTIMATA . SVNT . QVI . AMICOS . VSVS . REGES . MAXVMOS . ET . TERRÆ.
GALLIÆ . PRIMORES . VIROS . IPSOS . ETIAM . SEQVIORVM . PARTIVM . PRÆSTITES.
TAMENETSI . PATRIARVM . IPSE . LEGVM . ET . SACRORVM . AVITORVM . RETINENTI
SSIMVS . QVOIVSQVAM . OFFENSA . SINE . PALPO . AVT . PIPVLO . VNIVERSIS.
POPVLATIM . GRATVS . VTQVE . ANTIDHAC . SEMPER . ADVIRSVS . OMNIS . DOLO
RVM . MINACIAS . MOENITAM . SAPIENTIAM . LABRIS . ET . LIBRIS . PROFFESSVS . ITA.
IN . PROCINCTV . FATI . CVM . MORBO . PERTINACITER . INIMICO . DIVTIM . VA
LIDISSVME . CONLVCTATVS . TANDEM . DICTA . FACTIS . EXÆQVANDO . POLCRÆ.
VITÆ . POLCRAM . PAVSAM . CVM . DEO . VOLENTE . FECIT.

A Michel Montaigne, Périgourdin (1), *fils de Pierre* (2), *petit-fils de Grimund Remond, chevalier de S. Michel* (3), *citoyen romain* (4), *né à Bordeaux, ex-maire, homme né pour la gloire de la nature, dont la douceur de mœurs, la finesse d'esprit, la facilité d'élocution et la justesse de jugement, ont été regardées au-dessus de la condition humaine; qui a eu pour amis les rois les plus illustres, les plus grands seigneurs de la France, et même les chefs du parti égaré, quoique lui-même fût dans une moindre condition; observateur religieux des lois et de la religion de ses pères, auxquelles il ne fit jamais aucune offense; qui jouit de la faveur populaire sans flatterie et sans injure, de sorte qu'ayant fait toujours profession, dans ses discours et dans ses écrits, d'une sagesse fortifiée contre toutes les attaques de la douleur, après avoir, aux portes du trépas, lutté long-temps avec courage contre les attaques ennemies d'une maladie implacable* (5), *enfin égalant ses écrits par ses actions, il a fait, avec la grâce de Dieu, une belle pause à une belle vie* (6).

---

(1) Il parle de son origine périgourdine, dans sa vie écrite par lui-même.

(2) Voyez *Essais*, t. II, p. 16, 17, où il fait l'éloge de son père.

(3) Charles IX l'honora du collier de cet ordre. *Lettres de* PASQUIER, l. 1, l. 18.

(4) Il avoit reçu des lettres de bourgeoisie, pendant son séjour à Rome, en 1581.

(5) Des coliques néphrétiques. *Essais*, t. III, p. 58.

(6) Il mourut d'une esquinancie, qui lui causa une paralysie sur la langue, de sorte qu'il passa trois jours sans pouvoir parler; mais il avoit l'esprit sain, et se faisoit entendre par écrit. Il pria ainsi sa femme de faire venir quelques gentilshommes ses voisins pour prendre congé d'eux : quand ils furent arrivés, il fit dire la messe dans sa chambre; à l'élévation du corps, il se souleva comme il put sur son lit, les mains jointes, et expira dans cet acte de piété.

Du côté opposé à celui où est l'inscription latine, et vers le mur, est cette inscription grecque (1) :

ἨΡΙΌΝ ὍΣΤΙΣ ἸΔΩ͂Ν ἭΔ' ΟὔΝΟΜΑ Τ'ΟΥΜΌΝ, ἘΡΩΤΆΣ
ΜΩ͂Ν ΘΆΝΕ ΜΌΝΤΑΝΟΣ; ΠΆΥΕΟ ΘΑΜΒΟΠΑΘΕΙ͂Ν.
ΟΎΚ ἘΜᾺ ΤΑΎΤΑ, ΔΈΜΑΣ, ΓΈΝΟΣ ΕΥΓΕΝῈΣ, ὌΛΒΟΣ ἊΝ
ΠΡΟΣΤΑΣΊΑΙ, ΔΥΝΆΜΕΙΣ, ΠΑΊΓΝΙΑ ΘΝΗΤᾺ ΤΎΧΗΣ.
ΟΥ̓ΡΑΝΌΘΕΝ ΚΑΤΈΒΗΝ ΘΕΙ͂ΟΝ ΦΥΤῸΝ ΕΊΣ ΧΘΌΝΑ ΚΕΛΤ
ΟΥ̓ ΣΟΦῸΣ ἙΛΛΉΝΩΝ ὌΓΔΟΟΣ, ΟὔΤΕ ΤΡΊΤΟΣ
ΑΥ̓ΣΟΝΊΩΝ, ἈΛΛ' ἙΙ͂Σ ΠΆΝΤΩΝ ἈΝΤΆΞΙΟΣ ἌΛΛΩΝ
ΤΗ͂Σ ΤΕ ΒΆΘΕΙ ΣΟΦΊΗΣ, ἌΝΘΕΣΙ Τ' ΕΥ̓ΕΠΊΗΣ.
ὍΣ ΚΑῚ ΧΡΙΣΤΟΣΕΒΕΙ͂ ΞΥΝΩ͂ΣΑ ΔΙΔΆΓΜΑΤΙ ΣΚΈΨΙΝ
ΤῊΝ ΠΥΡΡΩΝΕΊΗΝ. ἙΛΛΆΔΑ Δ' Ε͂ΙΛΕ ΦΘΌΝΟΣ
ΕΙ͂ΛΕ ΚΑῚ ΑΥ̓ΣΟΝΊΗΝ. ΦΘΟΝΕΡῊΝ Δ' ἜΡΙΝ ΑΥ̓ΤῸΣ ἘΠΙΣΧ
ΤΆΞΙΝ ἘΠ' ΟΥ̓ΡΑΝΙΔΩ͂Ν, ΠΑΤΡΊΔΑ ΜΕ͂Υ, ἈΝΈΒΗΝ.

(1) Cette épitaphe n'a été imprimée que dans l'édition de Montaigne de 1725; elle y est en caractères cursifs et très-inexacte; elle est accompagnée de la traduction suivante en vers latins, par LA MONNOYE, qui n'en rend qu'imparfaitement le sens :

Quisquis ades, nomenque rogas, lugere paratus
Montani audito nomine, parce metu.
Nil jacet hîc nostrî; nec enim titulosque genusque,
Fasces, corpus, opes, nostra vocanda puto.
Gallorum ad terras superis demissus ab oris,
Non alter cecidi Chilo, Cato-ve novus,
Ast omnes æquans unus, quoscunque vetustas
Enumerat, celebres corde vel ore sophos;
Solius addictus jurare in dogmata Christi,
Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.
Jam mihi de sophia Latium, jam Græcia certent;
Ad cælum reducem lis nihil ista movet.

Qui que tu sois, qui regardes ce tombeau, et qui demandes mon nom, (en disant) est-il mort, Montaigne (1)! *cesse d'être surpris. La substance du corps, l'illustration de la naissance, la richesse, l'autorité, la puissance, ne sont pas des choses qui nous appartiennent : ce sont seulement des jouets périssables de la fortune. Être divin descendu du ciel sur la terre des Celtes* (2), *non pas que je sois le huitième sage des Grecs* (3) *ni le troisième des Ausoniens* (4), *mais seul je puis être comparé à tous les autres pour la profondeur de la sagesse et les talens de l'élocution, moi qui ai su allier à la doctrine qui respecte le Christ, le doute pyrrhonien. La jalousie s'est emparée de la Grèce et de l'Ausonie; pour terminer cette terrible querelle, j'ai été reprendre mon rang parmi les immortels, où est ma patrie* (5).

Au-dessous de l'inscription latine, et de chaque côté de l'écusson orné des armoiries et du heaume, est un marbre brun rougeâtre ovale, avec une inscription à gauche :

---

(1) Ce froid jeu de mots, μῶν θάνε Μόνταvος [*mōn thane Montanos*], est la seule expression de mauvais goût qu'on puisse remarquer dans cette élégante inscription, dont il est fâcheux que l'auteur soit inconnu.

(2) L'ancienne Gaule, la France.

(3) Le sens de la traduction latine de LA MONNOYE, est : *non pas que je sois un autre Chilon ni un autre Caton.* L'inscription ne dit pas cela ; et celui qu'elle présente est bien meilleur, puisqu'il y a après, *mais seul je puis être comparé à tous les autres.*

(4) L'Italie habitée par les Romains.

(5) Les deux vers de LA MONNOYE ne rendent point du tout cette idée ingénieuse et bien exprimée.

Vixit. ann.
LIX. mens. VII.
dies. XI. obiit.
ANNO. SAL. CIƆ.
IƆ. VIIIC. IDIB.
SEPT.

Il a vécu cinquante-neuf ans huit mois et onze jours; il est mort l'an de grâce 1592, le 15 septembre (1).

A droite :

FRANCISCA.
Chassanea.
ad. lvctvm.
perpetuom.
hev. relicta.
marito dolcis-
simo. vnivira.
unijvgo. et. bene.
merenti.
moerens.
P C.

Françoise Chassagne (2), *abandonnée à un deuil perpétuel, a fait élever cette tombe à son mari, dont elle a été l'unique épouse.*

---

(1) Le 17, selon la *Chronique bordelaise* : son corps ne fut porté aux Feuillans que quelques mois après.

(2) Françoise de la Chassagne étoit fille de Joseph de la Chassagne, l'un des plus célèbres conseillers au parlement de Bor-

Baurein,

Baurein, qui étoit passionné pour Montaigne, parce qu'il avoit fait une étude du vieux langage, a voulu être enterré dans cette chapelle. Pour prix de cette faveur, il avoit laissé à cette maison ses livres, qui sont aujourd'hui réunis à la bibliothèque publique : on y conservoit un exemplaire de Montaigne, de 1588, chargé de ses additions ; il avoit servi à l'édition de 1635, qui a été donnée par Mlle Gournay. C'est cet exemplaire qui a été collationné de nouveau pour l'édition stéréotypé que Naigeon a fait paroître en 1802.

Tout ce qui rappelle la mémoire de Montaigne, est fait pour inspirer l'intérêt. Après avoir révéré sa tombe, j'allai m'incliner devant le lieu où étoit sa maison (1). La porte d'entrée, cintrée en ogive, et une tourelle, sont les seuls restes de cette modeste demeure. Les Bordelais devroient en consacrer le souvenir et en prévenir la destruction, en y plaçant une inscription.

---

deaux, et sœur de Geoffroi de la Chassagne, prieur de Pressac, connu par divers ouvrages.

(1) Rue des Minimes, n.° 17.

CHAPITRE CXXXV.

ILLUSTRES BORDELAIS. — Musée. — Bas-reliefs. — Académie. — Inscriptions. — Bas-reliefs. — Cabinet d'histoire naturelle. — Promenade. — Excursion. — Châteaux de Montaigne, — de Montesquieu. — Tour du Cordouan. — Talence.

LES Bordelais se vantent d'avoir vu naître parmi eux *Ausone;* mais ce sont sur-tout les noms de *Montaigne* et de *Montesquieu* qu'ils répètent avec un juste orgueil, quand on parle de ceux de leurs concitoyens qui se sont illustrés dans les lettres (1). Bordeaux avoit une académie distinguée : ce n'étoit d'abord qu'une réunion d'amateurs des arts, qui avoit été formée, en 1683, par MM. Sarrau ; on y cultivoit les lettres ; mais on s'y occupoit principalement de musique (2). Cette association (3) acquit ensuite plus

(1) Outre les hommes distingués par leurs talens, que j'ai eu occasion de citer, Bordeaux réclame encore l'historien *du Haillan*, le prédicateur *Biroat*, le grammairien *Lebel*, et le P. *Lecomte*, Jésuite, auteur de quelques mémoires sur la Chine.

(2) Sa devise étoit une harpe avec ces mots : *Concordant omnes.*

(3) Fondée en 1712.

d'importance, et se livra à des recherches et à des travaux utiles; elle reçut, en 1722, des lettres-patentes qui la constituoient en académie (1).

La révolution, qui, dans Bordeaux, a produit des crises si funestes, avoit détruit cet établissement. MM. Rodrigues et Goethal imaginèrent d'en former un autre qui pût ranimer, dans une ville où les dons de l'esprit et la vivacité d'imagination se font remarquer, le goût des lettres et des sciences. M. Goethal joignit ses instrumens de physique aux objets d'histoire naturelle de M. Rodrigues, et ils composèrent ainsi un beau cabinet. Leur projet étoit de fonder un établissement semblable à l'*Athénée de Paris* (2). On devoit donner des cours sur différentes parties de la littérature et des sciences; mais on s'est borné à ouvrir un salon de lecture. La salle principale a été bâtie exprès; elle est éclairée par le haut, elle renferme le cabinet d'histoire naturelle.

Le vestibule nous offrit un curieux monument d'antiquité : c'est une base carrée, dont trois faces sont

---

(1) *Lettres-patentes, avec les statuts, pour l'académie des sciences, arts et belles-lettres, établie dans la ville de Bourdeaux*; Bourdeaux, 1710, in-4.° Voyez aussi *Mémoires de Trévoux*, 1715, octobre, p. 1861. *Notice de l'académie des belles-lettres, sciences et arts de Bourdeaux, établie en 1712, avec la liste de ses académiciens en 1768*; dans *la France littéraire de 1769*, p. 65.

(2) *Plan d'organisation d'un muséum d'instruction publique établi à Bordeaux*, par les soins des CC. RODRIGUES et GOETHAL, 1.er floréal an IX, in-4.°

ornées de bas-reliefs (1). La première *(pl. LXXVII, n.° 1.)* représente Junon ayant près d'elle l'oiseau qui la distingue ; la jalouse déesse semble placée là pour être témoin des goûts bizarres et des singulières métamorphoses de son époux. Sur la seconde face *(n.° 2)*, le roi des dieux assis, ayant près de lui son aigle, et dans une main son sceptre redoutable, caresse de l'autre le jeune et beau Ganymède, et la pose sur son épaule d'ivoire. Sur la dernière face *(n.° 3)*, Léda repousse inutilement le cygne sous la forme duquel le maître du tonnerre s'est caché pour la séduire.

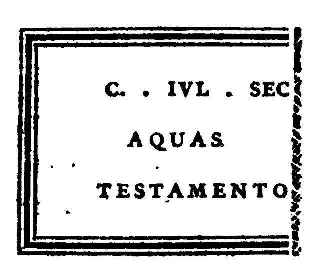
La face qui n'est point travaillée étoit, quand elle a été trouvée, deux fois plus longue qu'elle n'est aujourd'hui ; cette partie entroit sans doute dans un gros mur : celle qui a été sculptée restoit en saillie ; c'étoit probablement le support d'un pilastre ou d'une colonne. On ne peut déterminer la nature de l'édifice qu'il décoroit ; mais on peut juger de sa richesse par ce beau fragment, et se faire ainsi une idée de la magnificence de Bordeaux.

L'inscription suivante, trouvée à Bordeaux, est

---

(1) Cette pierre a été trouvée dans une fouille, sur l'emplacement où étoient les écuries de l'ancienne intendance. MM. les directeurs du musée en ont fait l'acquisition, et l'ont fait dessiner et graver pour le *Bulletin polymathique du musée*, ann. XI, n.° 10, p. 184, et cette gravure a été accompagnée d'une explication par M. BERNADAU.

probablement relative à l'aqueduc qui doit y avoir existé anciennement :


C. . IVL . SEC
AQUAS
TESTAMENTO

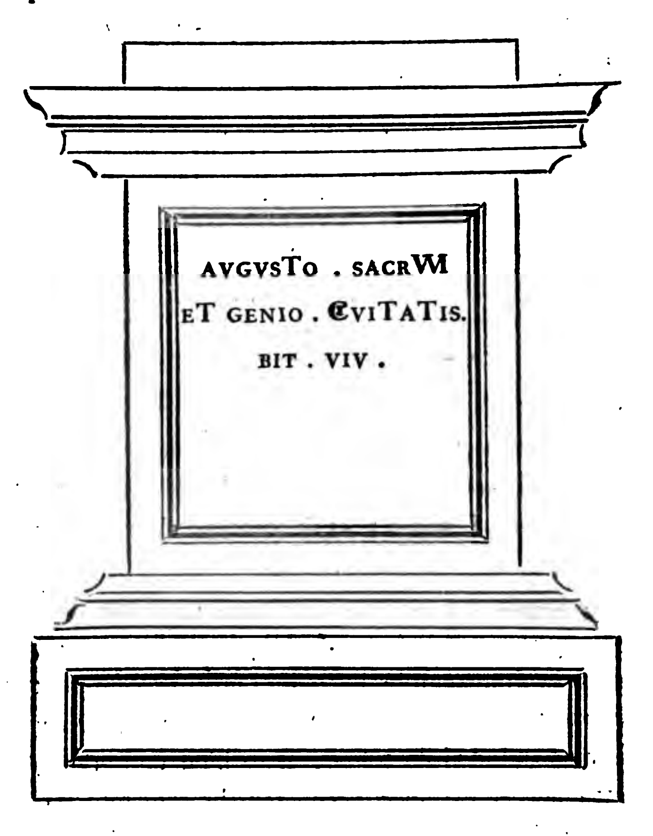
Nous remarquâmes encore, dans le musée, un *raton* (1) vivant. Nous y vîmes une queue d'aronde qui a servi à attacher les deux parties dont la statue en bronze de Louis XV étoit formée : c'est tout ce qui en reste.

M. Cayla eut la bonté de nous conduire dans l'ancienne salle des séances publiques de l'académie, où l'on avoit rassemblé divers monumens récemment découverts dans différentes parties de la ville. On y voit une statue virile togée, assez bien conservée, quatre autres statues togées, sans bras ni tête, et quelques inscriptions que nous copiâmes aussitôt.

La première est adressée à *Auguste et au génie de la ville des Bituriges Vivisci* (2) :

(1) *Ursus lotor*, L. quadrupède de l'Amérique méridionale.

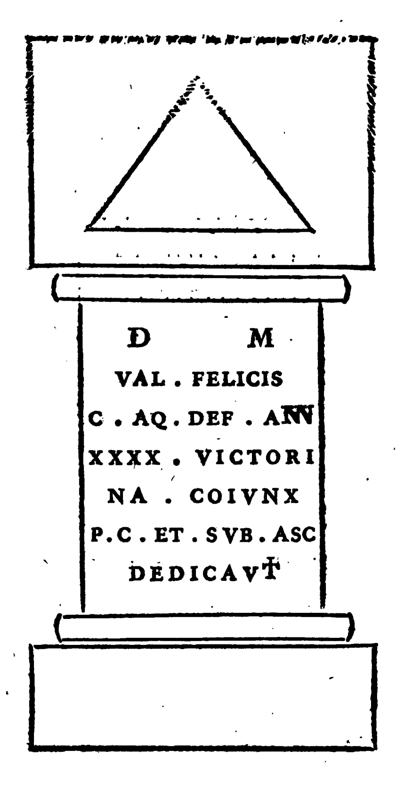
(2) GRUT. CCXXVII, 7 ; APIAN. 488 ; LIPS. *Auct.* 22 ; PITISC. *Lexic.* I, 283 ; DALECHAMPS, *in not. ad Plin*, II, n. IV, 19, p. 85 ; BERTHOLD. *de Tract.* c. 17 ; THOMAS. *de Donar.* VIII ;



CELLAR. *Notit. orb. ant.* I, 147; VINET, *in Auson. urbes*, sect. 209, B; LURB. *ad calcem Chron. rer. Burdigal.* p. 28; SCALIG. *in Auson. lect.* c. 5; *Mém. et Antiq. de Bord.* 35; MERUL. *Comment.* II, III, 34; HEUTZNER, *Itiner.* 88; VALES. *Notit. Gall. voce* Bituriges vivisci; BOUQUET, *Script. rerum Gallicar.* I, *in excerp. inscript. Gruteri*, p. 130; VENUT. *Monum. ant. de Bordeaux*, 9; SEGUIER, *Dissert. sur la maison carrée de Nîmes*, 35; *Bulletin polymathique de Bordeaux*.

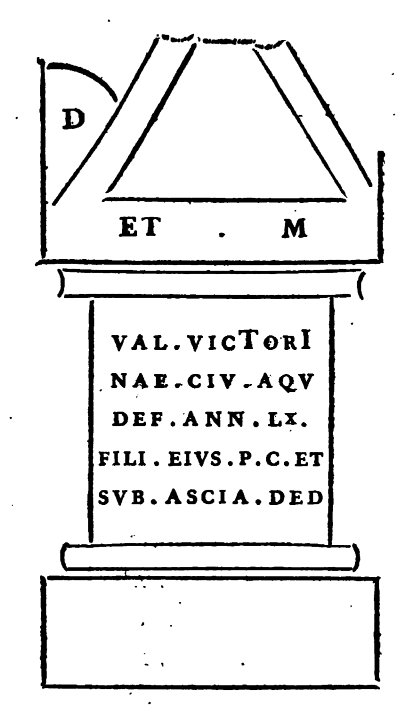
On voit, sur les autres faces, une couronne civique, un *simpuvium ;* et sur une patère, une figure ailée qui représente le génie auquel cette inscription votive a été adressée.

Les inscriptions suivantes sont inédites : les deux premières ont été trouvées dans le même lieu ; toutes deux ont sur un côté l'*ascia*. La première est ainsi conçue :



Aux mânes de Valérius Félix, de la ville d'Aquilée (1) *mort à* XXXX *ans; son épouse Victorina a pris soin de faire poser cette pierre* (2), *et l'a dédiée sous l'*ascia.

Sur la seconde :



Aux mânes et à la mémoire (3) *de Valeria Victorina, citoyenne d'Aquilée, morte à* LX *ans; ses enfans ont pris soin de faire poser cette pierre, et l'ont dédiée sous l'*ascia.

---

(1) *Civitatis Aquileiæ.*

(2) *Poni Curavit.*

(3) *Diis Manibus* ET *Memoriæ.*

Ces deux tombes commémoratives ont donc été élevées à Valérius Félix par sa femme, et à celle-ci par leurs enfans. Tous deux étoient d'Aquilée, et étoient venus s'établir dans *Burdigala.* La sépulture de Victorina est décorée d'un croissant.

Sur la frise d'une espèce de fronton, on lit :

M . HISTIMENIVS . TRETT
VIVOS . SIBI . ET . SV
HISTIMENIAE . FILRVFIN
ET FAVSTO . FILI
HISTIMINIAE . RVFINAE . VXOR

M. Histimenius.......... de son vivant à lui et aux siens, à Histimenia sa fille, à Rufinus et Faustus ses fils, et à Rufina Histimenia son épouse.

Sur un buste de femme :

D. M. MEM.
GRECINIAE
BLANDAE . D
F . AN . XXX.
MARTVS . C . P.

Aux mânes et à la mémoire de Grecinia Blanda, morte à l'âge de XXX *ans, son mari a fait poser ce monument* (1).

(1) *Curavit Poni.*

On voit sur un cippe une femme qui a près d'elle une jeune fille, et au-dessous on lit :

AVETE . D. AN . XXV. MATER
CINTVGENA . P.

A Aveta, morte à XXV ans, sa mère Cintugena a posé cette pierre.

On voit l'*ascia* sur un des côtés.

Au-dessus de la figure d'une jeune fille qui a la main gauche sur la poitrine et une boule dans la droite, on lit :

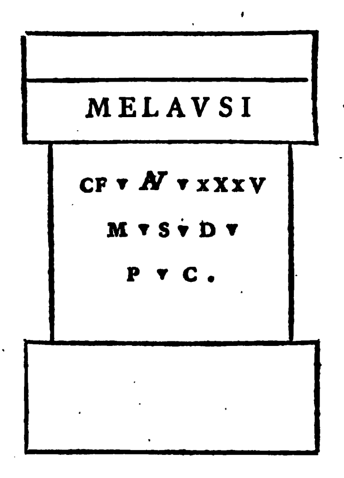
INDERCA INDER
CILLI . FIL.

Inderca, fille d'Indercillus.

SIRONAE
ADBVCIEN
TOCETI . FIL.
V . S . L . M .

A Sirona (1), *Adbucienus, fils de Tocetus, a accompli ce vœu volontairement.*

(1) Cette déesse *Sirona* est connue par d'autres inscriptions;



.... *A Melausius, fils de C...... âgée de* XXXV *ans, son mari mort, a fait poser cette pierre* (1).

Au-dessus du buste d'une jeune femme, qui est dans une niche, il y a : AMABILI. P.

---

mais celle-ci est la seule qu'on ait rencontrée dans cette partie des Gaules. Ce n'est pas, comme l'on a cru, une divinité locale, puisqu'on a trouvé à Rome, ainsi qu'à Oppenheim, dans le département du Mont-Tonnerre, des inscriptions qui en font mention : elle y est associée à *Apollon ;* ce qui a fait présumer que *Sirona* est un surnom de *Diane*, et qu'il vient du golfe saronique, où elle avoit un culte. Mais les inscriptions qui sont relatives à Sirona, n'ont encore été trouvées que dans les Gaules et dans la Germanie. *Sirona* est aussi appelée *Sironia* (GRUTER, XXXVII) ; elle reçoit dans deux inscriptions le surnom de *Sancta*, et elle est associée au culte d'*Apollon Grannus* (ibid. 10, 11), qui étoit révéré dans les Gaules.

(1) *Marito Suo Defuncto Poni Curavit.*

Au-dessus du buste d'un enfant qui tient un oiseau auquel il donne à manger, on lit cette inscription :

LIBERI . M . XVI
C . IVL . TAVRIANVS
PATER ET MAXIMILIA
MATER

.... *fils* (1), *âgé de* XVI *mois*........ *C. Julius Taurianus son père et Maximilia sa mère.*

On a déposé dans cette collection deux magnifiques sarcophages qui ont été trouvés à Saint-Médard d'Eyron; M. Lacour le fils, artiste distingué (2), les a dessinés, et M. Lacour le père, correspondant de l'Institut, les a publiés (3) : ils sont si intéressans, que j'ai cru devoir en reproduire ici la gravure, et en donner une nouvelle explication.

Le premier *(planche LXXVI, n.° 1)* offre un bas-relief qui représente Sélène [la lune] visitant Endymion, le beau dormeur du mont Latmos; les boucs et les chèvres qui composoient son troupeau, sont

(1) Le nom de cet enfant est effacé.

(2) Il est auteur du *Recueil de sculpture antique et moderne*, dont il a paru plusieurs numéros.

(3) *Sarcophages trouvés à Saint-Médard d'Eyron; Bordeaux*, an 1806, in-fol.

autour de lui ; il tient à la main deux javelots courts, propres à la chasse : son chien fidèle est à ses pieds, et lève la tête comme pour empêcher qu'on ne trouble le sommeil de son maître. Le génie du mont Latmos est figuré sous les traits d'un jeune adolescent qui est assis sur cette montagne ; il tient dans la main une branche des arbres qui en font l'ornement. Le génie du sommeil et de la mort est près de la tête d'Endymion, et tient un flambeau renversé, pendant que *Somnus* [le sommeil] lui-même, représenté comme un bel adolescent (1) avec des ailes à la tête et au dos, et qui tient un faisceau de pavots, verse avec sa corne d'or, sur Endymion, une liqueur narcotique, et lui envoie des songes heureux. La chaussure crétoise d'Endymion et ses javelots font voir que, comme les jeunes princes des temps héroïques, il étoit à-la-fois chasseur et berger. Près de lui sont d'autres génies qui portent des flambeaux : Diane Sélène tient elle-même le grand flambeau avec lequel elle éclaire les hommes pendant l'absence du soleil ; elle est vêtue d'une longue tunique et d'un *peplum* que le vent a enflé et qui forme un nimbe au-dessus de sa tête ; elle descend de son char, dont l'*antyx* [la rampe] est décorée d'une tête qui ressemble assez à l'image de la lune, telle

(1) Dans le bas-relief du *Mus. Capitol.* t. IV, pl. 16 et 24, il est figuré comme un vieillard.

que le vulgaire la suppose, avec une face humaine. Une de ses nymphes, dont la tunique est retroussée, semble vouloir débarrasser les chevaux de leur joug, pendant que la déesse reste à considérer le bel Endymion. Deux génies ont aussi soin de ses chevaux: celui qui porte un flambeau est monté sur l'un des deux, et paroît vouloir étendre dessus une housse; l'autre arrête leur impétuosité en tenant le mors. La Terre, couchée, a dans la main une corne d'abondance d'où sortent un cône de pin et des fruits, signes de sa fertilité, pendant que le génie de l'agriculture caresse un taureau; Pan, dieu des jardins, est au-dessus. Un vieux pâtre, qui a près de lui son chien et qui porte sa besace à son côté, regarde cette scène singulière en posant la tête dans sa main; ce qui annonce la réflexion et le repos.

La frise est terminée par une tête de Diane Sélène ornée du croissant, et par celle d'Apollon Helios [soleil] qui est radiée. Cette frise est partagée par une tablette préparée pour recevoir une inscription. Il est malheureux que cette destination n'ait pas été remplie, nous saurions le nom de celui qui y étoit renfermé. Des génies ailés supportent cette tablette, ou plutôt l'accompagnent.

Dans le cadre à droite on voit le jugement de Pâris. Le beau berger est coiffé de la mitre phrygienne et tient le *pedum;* son chien est près de lui. Mercure, coiffé du petase et tenant le caducée, a le

pied appuyé sur une roche, en face de celle sur laquelle Pâris est assis. Minerve est debout; elle tient sa lance et son bouclier, et elle est armée du casque. Junon, reine des dieux et des déesses, est assise à cause de sa dignité; elle a la tête voilée et porte un grand flambeau, comme présidant au mariage et à la naissance : c'est d'ailleurs la Junon particulière de la jeune femme qui devoit être figurée sous les traits de Diane; le panier qui est près d'elle, indique les travaux auxquels les femmes se livrent. Je pense que l'oiseau qui est auprès, et qui a l'air d'un cygne, a été mal figuré, et que ce doit être un paon. Près d'elle est Vénus debout; elle a seulement un diadème et un sceptre. L'Amour tient un flambeau, et sollicite le prix pour sa mère.

L'autre cadre ne présente que des préparatifs de chasse : une femme aide un des chasseurs à arranger les lacets dans les paniers; un autre chasseur porte sur une pièce de bois deux de ces paniers; et le troisième se repose en s'appuyant sur une branche d'arbre, il a près de lui son chien.

Ce bas-relief manque de correction; mais il y a de la grandeur dans le style, et du feu dans la composition : les têtes de Diane et d'Endymion ne sont que dégrossies, parce que l'une devoit reproduire les traits du jeune homme qui a été renfermé dans cette tombe, et l'autre ceux de son épouse.

Un des petits côtés représente *(n.° 2)* Endymion

lui-même éveillé, appuyé sur son *pedum*, accompagné de son chien et gardant son troupeau de chèvres et de bœufs; l'autre *(n.° 3)* fait voir *Diane Tauropole* (1), dans un char traîné par des taureaux.

Le second sarcophage *(pl. LXXVIII)* est absolument de la même forme; il représente Ariane accablée de douleur et dont le sommeil calme lui rafraîchit les sens : elle est rencontrée par le cortége de Bacchus, qui revient vainqueur de l'Inde; une ménade est à la tête, et fait résonner ses cymbales dans une attitude pleine de grâce; des satyres, des bacchantes, des faunisques, et Thalie elle-même, conduisent le dieu de Nysa vers la belle endormie; Thalie le précède en jouant de la lyre; près d'elle est Pan (2); Bacchus s'appuie sur Acratus qui est encore dans le char d'où le dieu descend; une ménade sonne de la trompette, pendant que le dieu admire les charmes de la belle abandonnée; une des centauresses qui traînoient le char, se repose et allaite son petit centaure; le vieux centaure qui est attelé avec elle, s'amuse pendant ce temps-là avec une grande lyre, et d'autres suivans du dieu tiennent divers instrumens : la Terre, couronnée de fleurs et des

(1) *Voyez*, t. I, p. 67; atlas, pl. III.

(2) Ce monument n'est pas le seul sur lequel on voie Thalie ou la Comédie dans la compagnie de Bacchus. *Galerie mythologique*, t. I, p. 261, pl. LXIX.

fruits

fruits dont Bacchus la décore, a près d'elle le taureau dont le labeur fait croître le blé.

La frise est terminée par des masques bachiques; la tablette du milieu ne porte, comme la précédente, aucune inscription. Le cadre à droite représente le triomphe de Bacchus, qui est traîné dans son char par des panthères, et précédé d'un satyre, d'une bacchante et d'une ménade, qui le conduisent vers un autel sur lequel le feu brûle en son honneur; l'autre cadre représente, devant un tapis tendu par des ménades, auprès desquelles il y a des satyres qui jouent de la syrinx et de la double flûte, un buste figuré à mi-corps, dont les mains tiennent un rouleau, et dont la tête, qui devoit représenter le personnage enfermé dans cette tombe, est seulement dégrossie. Les petits côtés (*n.os 5, 6*) représentent des scènes bachiques : un jeune faune (*n.o 5*) joue avec un faunisque; un vieux satyre (*n.o 6*) fait résonner, en dansant, sa double flûte, et ne voit pas le serpent dionysiaque qui sort de la ciste mystique et va s'élancer sur lui. Nous avons déjà remarqué combien les représentations bachiques étoient fréquentes sur les sarcophages : il est probable que celui qui reposoit dans ce lieu-ci, étoit un des plus fervens initiés au culte secret de Bacchus, puisque son image même est entourée des suivans de ce dieu.

L'hôtel qu'occupoit l'académie lui avoit été donné,

en 1778, par M. Lebel, conseiller au parlement, qui lui avoit aussi laissé sa bibliothèque. On y conserve encore le portrait de ce magistrat. Le chevalier Journu-Aubert lui a récemment légué son riche cabinet d'histoire naturelle; et l'on peut présumer que cette société, qui jouissoit d'une estime méritée, reprendra son ancienne splendeur. Les salles sont ornées d'assez mauvais tableaux, qui ont été envoyés de Paris, et du buste de Montesquieu par Lemaire; on lit sur la base :

CAROLUS SECONDAT DE MONTESQUIEU.
ACAD. SOCIO ACADEMIA BURD. DECREVERAT :
DE SUO POSUIT CAROLUS JUSTUS DE BEAUVAU,
PRINCEPS S. ROM. IMP. ACAD. SOCIUS,
AN. MDCCLXVIII.

Il y a dans Bordeaux plusieurs belles promenades, le jardin public et le cours Saint-Seurin; mais les *allées de Tourny* sont les plus fréquentées. On appelle ainsi un cours qui est un abrégé des boulevarts de Paris; comme eux, il borde de belles maisons, et une partie est consacrée aux spectacles qui amusent le peuple. Il commence au grand théâtre : à son extrémité on trouve un beau café et d'autres moins brillans; des boutiques, parmi lesquelles celles des pâtissiers étalent tous les produits de l'art du four. Les arbres sont couverts d'affiches de comestibles, de remèdes et de secrets de toute espèce. On est

continuellement étourdi par la trompette du charlatan, par les cris du paillasse, et sollicité par le regard agaçant des grisettes. Un appât encore plus perfide attend l'ouvrier qui s'arrête dans ce lieu, où semble se réunir ce qui peut flatter tous ses sens. J'entrai dans un gouffre où je voyois se précipiter plusieurs artisans; j'y trouvai une *Roulette*, dans laquelle on recevoit jusqu'à un sou, comme pour être certain que le malheureux qui s'y étoit laissé entraîner, n'en sortoit qu'après avoir tout laissé dans cet infâme repaire, n'emportant avec lui que le desir affreux de réparer ses pertes par le vol, ou la funeste résolution de se soustraire à la misère par le suicide. A l'extrémité de ce cours est le *théâtre de la Gaieté*, dont *Mayeur* faisoit alors le succès.

On peut faire des excursions très-agréables dans les environs de Bordeaux. Les étrangers vont ordinairement visiter *Saint-Martin de Montaignè*, commune où est la maison de l'immortel auteur des *Essais:* elle n'a rien de remarquable que l'honneur de lui avoir donné la naissance (1). On va voir aussi

(1) Le 28 février 1533, entre onze heures et midi, comme il nous l'apprend lui-même. « Il habitoit ordinairement un pavillon » qui est à l'angle droit de sa basse-cour et qui communique » au corps de logis par une terrasse. Les chevrons du plancher » de la chambre sont couverts de traits de la Bible, de sentences » grecques et de vers d'Ovide. Au milieu de cet assemblage » d'idées morales et galantes, assemblage qui peint le génie du

le *château de la Brède*, où est né Montesquieu, et la *Tour du Cordouan*, phare extrêmement utile dans ces parages, qui a été bâti en 1584, par Louis de Foix, ingénieur du Roi.

Personne ne se dispense d'aller à *Talence*. C'est une maison agréable et bien bâtie, illustrée par le séjour du grand Henri, qui, dit-on, y coucha l'avant-veille de la bataille de Coutras. On y a rassemblé, à grands frais, mais avec plus d'appareil que de goût, tout ce qui peut embellir l'habitation d'un homme riche. Des oiseaux de toute espèce sont enfermés dans une magnifique volière; mais, quoiqu'ils soient bien nourris, leur situation fait de la peine, quand on la compare à celle du pierrot ou de la fauvette qui jouissent de la liberté. Ici Neptune, armé de son trident, semble vouloir gourmander les vents et les flots, et l'on n'aperçoit qu'une chétive nacelle sur un bassin bourbeux. L'Amour est placé dans une niche, et non dans un bosquet mystérieux. Un gros Hercule qui va étouffer le lion de Némée, semble mis où il est pour effrayer les petits enfans. Une

---

» philosophe qui l'a formé, on voit à fresque, sur la muraille, » le portrait d'Éléonore, fille unique de Montaigne, et un tableau » de Vénus surprise avec Mars par Vulcain; au-dessous est une » inscription tirée des Proverbes de Salomon. On montre en- » core le lit où il est mort, quelques tablettes où étoient ses » livres, et la table où il a écrit ses *Essais*. » BERNADAU, *Antiq. Bordelaises*, p. 245.

colonne élevée à la Paix, une autre consacrée aux mânes des héros morts pour la patrie, et qui est couverte de larmes comme un drap mortuaire, des cénotaphes qui portent les noms des plus célèbres généraux, annoncent le patriotisme des propriétaires; mais ces monumens ne sont point dans le lieu qui leur convient. Ils éleveroient l'ame dans des places publiques; ils l'attristent chez un particulier. Les scènes de Nina, l'histoire de l'enfant prodigue, ne sont pas des idées plus heureuses : ces figures, grossièrement sculptées et bizarrement peintes, sont disgracieuses. Des chiens de bois courent après des lapins de pierre; autour d'un bouvier de plâtre, paissent des vaches de terre cuite : cette imitation burlesque de la nature produit l'ennui dans un lieu que de véritables troupeaux pourroient animer. Enfin chaque allée porte le nom d'un dieu ou d'une nymphe; et quoique tout l'Olympe ait été convoqué dans ce séjour, on ne peut dire qu'il ait inspiré les poëtes qui l'ont couvert de distiques et de quatrains, devises froides et maussades écrites d'un style affecté. Il ne faudroit presque rien pour rendre ce jardin vraiment délicieux : il ne s'agiroit que de livrer au foyer les animaux de bois, de briser les bergers de plâtre, l'Olympe de terre cuite, d'effacer les ridicules productions d'un faux bel esprit, d'y tourmenter moins la nature, d'ajouter à l'agrément de quelques sites par d'agréables fabriques, et de

terminer les longues allées par quelques productions d'un savant ciseau.

C'est avec regret que je porte un jugement si sévère sur un lieu qui semble habité par la noble bienfaisance, et où l'amitié fraternelle donne l'exemple toujours intéressant de la plus touchante union.

CHAPITRE CXXXVI.

PASSAGE de la Dordogne. — BLAYE. — CUBSAC. — Château du Bouil. — BARBESIEUX. — AUBETERRE. — ANGOULÊME. — Histoire. — Bibliothèque. — Cabinet d'histoire naturelle. — Cathédrale. — Salle de spectacle. — Manufactures. — Produits. — HIERSAC. — COGNAC. — Château Salençon.

JE quittai Bordeaux le 28 septembre : il étoit un peu tard. Je ne débarquai sur la rive opposée près de la Bastide qu'à six heures et demie ; il fallut trois quarts d'heure pour arriver au passage de la Dordogne ; le bac avoit été brisé ; ma voiture pensa être rompue en l'embarquant dans un mauvais bateau, et je fus forcé de passer la nuit à Cubsac.

Je voulois voir *Blaye*, où, suivant nos vieux romanciers, Roland fut enterré avec *Durandal*, son épée, et *Olifant*, son cor de chasse ; mais le postillon prit, par inattention, la route d'Angoulême : je m'en dédommageai en allant voir le château *du Bouil*, dont la reconstruction a été arrêtée par une suite de la révolution. J'eus beaucoup de regret de ne pouvoir présenter mes hommages à M. de la Tour du Pin, à sa respectable famille (1), et à son

(1) Voyez la *Nouvelle Maison rustique* de M.[me] DE GENLIS, t. III, chap. XXXVIII.

Cette ville eut successivement dix-neuf comtes, dont quatorze étoient de la maison de Taillefer, et cinq de celle de Lusignan. Turpion fut le premier sous Louis-le-Débonnaire, en 839. Après la malheureuse bataille de Poitiers, le roi Jean céda Angoulême aux Anglais, qui en furent chassés par les habitans en 1372, quoique plusieurs villes environnantes fussent encore au pouvoir des ennemis de la France. Charles V accorda à ses habitans plusieurs priviléges; et le comté ayant été réuni à la couronne, fut donné à Jean duc de Berri, à Louis d'Orléans, à Jean de Valois, à Charles de Valois, et enfin à Louise de Savoie, mère de François I.er, qui l'érigea en duché. Il fut réuni à la couronne après la mort de cette princesse, et fut successivement encore accordé à quelques princes. Il avoit aussi été donné en apanage au comte d'Artois, en 1773.

La ville est propre, bien bâtie; les promenades sont agréables, à cause du bel aspect dont on y

---

Armand MAICHIN, *Histoire de Saintonge, Poitou, Aunis et Angoumois*, 1671, in-fol.; — *François* CORLIEU, *Hist. de la ville et de comtes d'Angoulême; la même, augmentée de plusieurs mémoires, par Gabriel* DE LA CHARLONIE, 1631, in-4.°; — *Pierre* GINET, *Recherches de l'antiquité d'Angoulême*, Poitiers, 1567, in-4.°; — *Vict.* TUART, *De nonnullis Engolismæ antiquitatibus*, dans son *Apologie pour la France Gauloise*, Paris, 1610, 1671; — *Chronologie des comtes d'Angoulême* dans *l'Art de vérifier les dates*, t. II, p. 374; — *Annuaires du département de la Charente.*

jouit; on y découvre une riche campagne, où la Charente se promène en portant la fertilité, et forme des sites très-pittoresques. On y voit des plaines illustrées par de nobles combats, dont l'issue a été l'expulsion des Anglais de cette partie de la France, et, dans un temps moins reculé, le triomphe du grand Henri sur les ligueurs.

M. Tremeau, imprimeur, homme instruit, à qui nous nous adressâmes, nous conduisit à la *bibliothèque publique*: nous y remarquâmes de belles éditions d'Alde l'ancien, le Platon de 1504 (1), les commentaires d'Ulpian (2), et le Dictionnaire d'Harpocration, de 1503 (3): nous vîmes encore sept volumes manuscrits des Œuvres de Boulainvilliers; mais ils ne sont pas autographes.

Auprès de la bibliothèque, étoit le prétendu cabinet d'histoire naturelle rassemblé par Lefebvre-Villebrune. C'étoit un horrible mélange d'aiguilles de cristal de roche et de régule d'antimoine brisées à leur sommet, de becs, de pattes d'oiseau, de peaux à demi détruites, d'élytres et d'antennes de coléoptères, nourriture des dermestes qui avoient en partie dévoré ces tristes dépouilles. Le jardin botanique ne nous parut pas promettre à Flore plus de découvertes

(1) Renouard, *Imprimerie des Aldes*, I, 76.

(2) *Ibid.* I, 104.

(3) *Ibid.* 64.

que Faune n'en pouvoit espérer de la collection rassemblée par ce moderne Mathanasius.

La cathédrale n'a rien de remarquable, quoique l'évêché étende sa juridiction sur les départemens de la Charente et de la Dordogne, et que son établissement soit fort ancien, puisqu'on prétend que saint Ausone, qui vivoit dans le III.e siècle, en fut le premier évêque.

La salle de spectacle a une assez bonne apparence : autour on bâtissoit de jolies maisons. Auprès est une espèce de *Tivoli*, sur la porte duquel on lisoit, *Jardin de plaisance.* L'auteur de l'inscription a sûrement voulu dire, *Jardin consacré au plaisir.*

Il ne faut pas croire, parce que le cabinet d'histoire naturelle étoit mal tenu et que le jardin botanique étoit planté en laitues, que le goût des lettres soit étranger dans la ville d'Angoulême. Ce cabinet étoit rangé comme la tête de celui qui en avoit la garde, et le jardin languissoit faute des fonds nécessaires pour sa culture. Angoulême a une société d'agriculture : dans les différens exils que les parlemens de Paris y ont subis, ils ont trouvé des hommes d'un esprit aimable et cultivé. *Saint-Gelais*, l'Ovide de la cour de Henri II ; le biographe *Thevet;* l'aimable princesse *Marguerite de Valois*, auteur des *Cent Nouvelles* et mère de Jeanne d'Albret ; Balzac, si *fertile en bons mots*, qui cultiva l'histoire et la poésie, y ont reçu la naissance ; et si les lettres y ont aujourd'hui

moins d'encouragement et de succès, du moins un des arts mécaniques, qui leur est le plus utile, y est pratiqué avec une supériorité marquée : le papier qu'on y fabrique jouit d'une juste célébrité. Ces papiers sont principalement remarquables pour leur blancheur et leur transparence, et le carré fin est sur-tout employé pour les belles impressions. On y fait aussi des poteries qui résistent au feu.

Cette ville est renommée pour la bonne chère; ses jardins renferment des fruits excellens. La *Touvre*, dont les eaux sont chaudes en hiver et froides en été, prend sa source à deux milles de la ville, et fournit de très-bonnes truites. Les mines de fer et les forges de *Rancogne*, à trois lieues de distance, sont remarquables; on y trouve des grottes tapissées de stalactites et une source d'eau chaude.

Au lieu de suivre la route qui va directement à Poitiers, je pris celle de Saintes. On traverse d'abord, entre Angoulême et Hiersac, de grands vignobles qui produisent les vins dont on fabrique l'*eau-de-vie de Cognac*. On trouve ensuite une vaste plaine animée par de nombreux groupes d'arbres. Bientôt nous vîmes cette célèbre plaine de *Jarnac*, où Condé, emporté par son courage, trouva une fin si malheureuse. La pyramide qui avoit été dressée au lieu où il fut lâchement assassiné, a été détruite; les fragmens étoient encore dispersés autour de son piédestal. Le château, dont l'aspect devoit être très-pittoresque,

étoit totalement en ruine ; on a été jusqu'à déraciner les arbres du parc, pour qu'il n'en restât pas de traces.

On traverse la Charente dans un bac, près du *Château-du-Bourg*, et bientôt on arrive à *Cognac*. La situation de cette ville est des plus heureuses; elle est bâtie sur une hauteur, comme la plupart de celles du département de la Charente. La rivière coule au bas, et promène ses eaux claires et limpides dans de grandes et belles prairies. L'activité de sa population annonce celle de son commerce. On y fait un grand trafic des eaux-de-vie qui se fabriquent dans son territoire et dans tout le département, et la ville leur donne son nom ; elle est célèbre dans l'histoire par ses conciles, et sur-tout pour avoir vu naître François I.er On pense bien que j'étois curieux de visiter le château qu'habitoit Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, et de voir l'orme sous lequel cette princesse lui donna le jour (1). Avant d'y arriver, on passe dans une rue étroite, où je remarquai une maison décorée de sculptures, au milieu desquelles je distinguai la salamandre de François I.er Cette maison est plus ornée que le château, qui n'a aucune apparence et tombe en ruine. Auprès de ce château est un parc qui touche à l'étang appelé *le Salençon*.

---

(1) Cet orme a été long-temps conservé; on l'appelloit *l'Olm Till:* on l'a ensuite remplacé par d'autres. L'enceinte de maçonnerie qui l'entouroit, a été rasée pour élargir le chemin.

Cognac ne pouvoit me retenir plus long-temps : je me rendis le soir même à Saintes, où les descriptions que j'avois lues des monumens qui attestent encore le séjour que les Romains y ont fait, avoient déjà excité ma curiosité.

CHAPITRE CXXXVII.

SAINTES. — Pont. — Arc. — Inscriptions. — S. Eutrope. — Amphithéâtre. — Fontaine. — S.te Eustelle. — Cathédrale. — Hôpital. — Inscriptions. — Histoire de Saintes. — Produits. — Environs. — Ile de Courcoury. — Pire-longue.

LES dehors de Saintes sont délicieux ; la Charente, dans son cours tranquille, arrose des campagnes chargées de riches produits. On entre dans la ville par un pont au milieu duquel est une *porte triomphale :* cet arc avoit été bâti sur les bords de la Charente, qui a changé de lit; de sorte qu'il est au milieu de son cours, et enclavé dans le pont : ainsi l'on ne peut arriver dans la ville sans passer dessous. Le temps l'a accablé de ses outrages; toutes les parties saillantes sont mutilées, son sommet est couvert de brèches; et les plantes qui viennent végéter sur les vieux monumens, comme pour attester que les ouvrages de la nature sont seuls durables, percent de tous côtés. Cette ruine est si pittoresque, que l'homme le plus indifférent ne peut s'empêcher de la voir avec quelque intérêt.

Ce curieux monument a exercé la critique de plusieurs antiquaires (1), et il a été dessiné en diffé-

(1) On trouvera leurs noms dans la liste de ceux qui en ont publié les inscriptions.

rens

rens temps (1). La figure que nous en donnons *(pl. LXXVIII, n.° 1)*, le représente dans son état actuel.

Ce monument est aujourd'hui élevé sur un massif de pierres qui forme une des piles du pont : il est composé de deux portiques, couronné d'un entablement et surmonté d'un attique (2). L'ordonnance n'a rien de grand, et cet arc est moins remarquable par son architecture qu'à cause des inscriptions dont il reste encore des vestiges. Elles ont été reproduites et commentées un grand nombre de fois : en voici le texte et la traduction.

Inscriptions de l'attique, du côté de la ville.

I.

GERMANICO..... RI . TI . AVG . F .
DIV . AVGVST . NEP . D.... PRONEP . AVGVRI .
FLAM . AVGVST . COS II . IMP . II. (3).

---

(1) Par un chanoine appellé ADAMS; BRAUNIUS, dans son *Theatrum mundi;* THEVET, *Cosmogr. univers.* tom. II, l. XIV, p. 516, *in-8.°* (leurs dessins sont imaginaires); BLONDEL, *Cours d'architecture*, ch. XVI, p. 599; CAYLUS, rec. VII, pl. 85, 86. LA SAUVAGÈRE a reproduit ces divers dessins et en a donné de plus exacts.

(2) Il est bâti en pierre du pays, et non en marbre blanc, comme on le dit dans l'*Encyclopédie méthodique*, art. *Saintes*. Il a 17 pieds d'épaisseur, 47 de largeur. Sa hauteur étoit autrefois de 45 pieds; elle n'est plus que de 38 depuis qu'on a fait le pont.

(3) *GERMANICO Cæsari, TIberii AVGusti Filio, DIVi AVGVSTi NEPoti, Divi Iuli PRONEPoti, AVGVRI, FLAMini AVGVSTi COnSuli II, IMPeratori II.*

A Germanicus César (1), *fils de Tibère Auguste* (2), *petit-fils du divin Auguste* (3), *arrière-petit-fils du divin* (4) *Jules, augure* (5), *flamine d'Auguste* (6), *consul pour la seconde fois* (7) *et empereur pour la seconde* (8).

---

(1) Fils de Drusus l'ancien, fils de Livie, qui avoit épousé Antonia la jeune, né l'an de Rome 739; il devoit le nom de *Germanicus* à son père.

(2) Auguste, en adoptant Tibère, l'avoit obligé d'adopter Germanicus.

(3) Depuis cette adoption, Germanicus reçut le titre de *César, fils de Tibère, petit-fils d'Auguste.*

(4) Comme fils de Tibère.

(5) Tibère avoit fait entrer Germanicus dans le collége des augures; cela est prouvé par plusieurs médailles des villes grecques, sur lesquelles ce prince paroît avec le *lituus* à la main, et par le beau camée de la Bibliothèque impériale, où l'on croit reconnoître ce prince. *Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. I, p. 276. *Voyez* aussi la *Galerie mythologique*, pl. CLXXVII, n.° 677*.

(6) Le sacerdoce de flamine d'Auguste à Rome étoit perpétuel. Germanicus le joignoit à celui d'augure; et TACITE, *Ann.* II, 83, nous apprend qu'après sa mort le sénat décréta que cet emploi ne seroit jamais rempli que par un membre de la famille Julia: son fils Nero César Germanicus fut choisi à sa place, et il est cité dans une curieuse inscription du Musée Capitolin qui a été rapportée par différens auteurs. *Voyez* MORCELLI, *de Stylo inscript.* p. 60.

(7) Germanicus fut consul pour la première fois l'an de Rome 765, 12.ᵉ de l'ère vulgaire, Auguste étant encore vivant; et pour la seconde fois, l'an 771, 18.ᵉ de l'ère vulgaire, avec Tibère.

(8) M. de la Sauvagère a rempli ces sigles *I. P.* par *imperator:* il ajoute que ce titre caractérisoit la dignité souveraine; avant Auguste, c'étoit seulement le signe d'une victoire remportée par un général, dans laquelle on avoit tué dix mille ennemis. Auguste

II.

...... CAE.... DI . A . F.......

PONTIF . MAXS . COS . IIII . IMP . VIII . TRIB . P... (1).

A Tibère (2) César, fils du divin Auguste (3), Auguste (4), grand pontife, consul pour la quatrième fois, empereur pour la huitième (5), dans la .... année de sa puissance tribunitienne.

---

le donna à Tibère et à son frère Drusus; Tibère le conféra ensuite, l'an de Rome 768, quinze ans après l'ère vulgaire, à Germanicus, à cause de la victoire qu'il remporta sur les Germains. TACITE, qui nous apprend ce fait, *Ann.* I, 58, dit bien, *ibid.* II, 4, que Germanicus triompha une seconde fois des Germains, l'an de Rome 770, 17.e de l'ère vulgaire; mais il ne dit pas qu'il fut proclamé une seconde fois *imperator.* Une belle médaille très-commune atteste ce triomphe; mais Germanicus n'y porte point le titre qui lui est donné dans notre inscription. Il est pourtant naturel de penser que Germanicus le reçut en même temps pour la seconde fois; et cela est confirmé par une inscription rapportée par GRUTER, *Thes.* CCXXXVI, 4, dans laquelle Germanicus a précisément les mêmes titres qui lui sont donnés dans celle-ci.

(1) *Tiberio CAEsari, DIvi Augusti Filio, Augusto, PONTIFici MAXSumo, COnSuli IIII, IMPeratori VIII, TRiBunitiâ Potestate.*

(2) Le nom de ce prince est aujourd'hui effacé; il existoit encore au temps de la Sauvagère.

(3) LA SAUVAGÈRE, p. 62, et BOURIGNON, p. 78, ne sont pas tout-à-fait d'accord sur la leçon de cette inscription; celle de Bourignon me paroît préférable.

(4) A la place d'*auguri* qu'on lit dans la copie de la Sauvagère.

(5) Ces dates sont conformes à celles qu'on trouve sur les médailles et sur les inscriptions; mais Bourignon a tort de reprendre la Sauvagère d'avoir omis *Tribun. P. XXII*, et de prétendre qu'il

III.

.... AESARI ....

.... AVG . NEP . DIV . IVLI......

PONTIFICI . AVGVRI (1).

A Drusus César, fils de Tibère Auguste (2), *petit-fils du divin Auguste, arrière-petit-fils du divin Jules, pontife, augure* (3).

La quatrième inscription (4) est répétée sur la frise, du côté de la ville et du côté des faubourgs; ce qui me fait penser que celle de l'attique devoit l'être également.

---

faut *XXIII;* le consulat et le titre d'*imperator* répondent à la dernière moitié de l'an XXII et à la première de l'an XXIII du règne de Tibère, l'an de Rome 774 et 21 de l'ère vulgaire.

(1) *Druso CAESARI Tiberii Augusti filio, divi AVGusti NEPoti, DIVi IVLIi pronepoti, PONTIFICI, AVGVRI.*

(2) Le titre de cette inscription a fait penser, avec beaucoup de raison, à M. de la Sauvagère, qu'elle est relative à Drusus, fils de Tibère et aussi petit-fils d'Auguste.

(3) Il y avoit sûrement après, *consul II;* car il partagea, cette année, le consulat avec son père.

(4) On y voit que le fils d'Épotsorovid s'étoit mis sous la protection de César, et étoit devenu client de la famille Julia; c'est pourquoi il est appellé *Caïus*, et ses fils et petits-fils sont nommés *Caïus Julius.* César avoit rendu l'usage de ces noms familier dans la Gaule aquitanique. MAHUD. *Acad. des belles-lettres*, III, 239. J'en ai donné un exemple en publiant l'inscription d'Époredirix, *Monum. inéd.* t. I, p. 146. Vercondaridubius, qui dédia l'autel de Lyon consacré à Auguste, *suprà*, tom. I, p. 494, s'appeloit aussi *Julius.*

Inscription de la frise, du côté de la ville.

C . IVLIVS . C . IVLI . O.TVANEVNI . F . RVFVS . C . I . . . . . IS . NEPOS . EPO . . . . . VIDI . PRO.
SACERDOS . ROMAE . ET . AVGVSTI . AD . A. . . D' . . . E. TEM . PRA . F. . . V. ' FABRV . ' . ' (1)

Inscription de la frise, du côté du faubourg.

C . IVLI . ' C . IVLI . O . TVAN . V . I . F . RV . S . C . IVLI . GED.DMON . NEPOS . EPOTSOROVIDI . PRON.
. . . . C . . . . . . GVSTI . . . . . . AM ' Q . . E ' EST . AD . CONF.ENT . . ' PRAEFECTVS . F . ' D. (2)

---

(1) *Caius IVLIVS, Caii IVLIi OtTVANEVNI Filius, RVFVS, C. Iulii GededmonIS NEPOS, EPOtsoroVIDI PROnepos, SACERDOS ROMAE ET AVGVSTI, AD Aram quæ est aD confluEnTEM, PRAeFectVs FABRVm, dedicavit.*

(2) *Caius IVLIus, Caii IVLIi OtTVANEVNI Filius, RVfus, C. IVLIi GEDeDMONis NEPOS, EPOTSOROVIDI PRONepos, saCerdos Romae et AuGVSTI, ad arAM QuaE EST AD CONFluENTem, PRAEFECTVS Fabrum, Dedicavit.*

Caïus Julius, Rufus, fils de Caïus Julius Ottuaneunus, petit-fils de Caïus Gededmon, arrière-petit-fils d'Épotsorovid, prêtre de Rome et d'Auguste (1) *à l'autel qui est près du confluent, préfet des ouvriers, a consacré ce monument* (2).

Il est donc évident que cet arc avoit été élevé à Germanicus après sa mort, et que, pour ne pas offenser l'orgueil jaloux de Tibère, les *Santones* lui adjoignirent ce prince et son fils Drusus, l'an de Rome 774 et 21 de Jésus-Christ.

On s'imagineroit qu'un pont sur lequel est un si curieux monument, doit conduire à une ville embellie par les chefs-d'œuvre des arts ; mais on trouve l'habitation la plus triste et la plus sombre qu'on puisse rencontrer. J'allai au spectacle pour terminer la soirée : on y entre en traversant un cabaret où l'on propose du vin, du jambon, et de l'eau-de-vie à vingt-cinq degrés.

Le desir de visiter ce qui reste des monumens de Saintes pouvoit seul m'y retenir ; j'achetai l'ouvrage

(1) Ce titre de *prêtre de Rome et d'Auguste* se trouve dans un grand nombre d'inscriptions, principalement dans celles de Lyon. *Voyez* t. I. p. 494.

(2) MAHUDEL, *Acad. des bell. lett.* p. 341, dit que cet autel est celui que les nations gauloises avoient élevé au confluent de la Saone et du Rhône ; mais ce lieu est désigné ainsi : *ad confluentem Araris et Rhodani* (*suprà*, t. I, p. 394). Il est ici question du confluent de la *Charente* et de la *Seugne*, qui n'est qu'à peu de distance de l'arc.

de Bourignon (1) et les Annuaires, et je commençai mes recherches. M. Charrier, libraire, eut la bonté de nous conduire.

L'église de Saint-Eutrope, que nous vîmes d'abord, n'est pas entièrement abattue. Il y a dans la partie qui reste, et qui a été consacrée au culte, des chapiteaux historiés qui méritent d'être dessinés à cause de leur singularité. Ils paroissent être du XII.e siècle.

L'amphithéâtre est derrière cette église : il n'en subsiste qu'un petit nombre d'arcades; et son arène est cultivée, ce qui hâte la destruction de ce qui reste (2). Là est la fontaine Sainte-Eustelle, où les jeunes filles viennent boire de l'eau après avoir entendu la messe à Saint-Eutrope, et fait leurs dévotions dans la chapelle de la sainte, pour obtenir de former

(1) C'étoit le fils d'un perruquier de Saintes; il avoit acquis quelque teinture des lettres, et il avoit un grand goût pour les antiquités; il avoit débuté en 1782 par une petite dissertation sur quelques antiquités qui furent trouvées dans les fouilles qu'on faisoit pour bâtir les galeries du Palais-royal. Il est mort en 1792, laissant en manuscrit ses *Recherches topographiques, historiques et militaires sur les monumens de la Saintonge.* M. Français de Nantes, qui étoit préfet de la Charente-Inférieure en l'an IX [1801], a fait imprimer cet ouvrage, mais sans publier les planches qui devoient l'accompagner.

(2) Selon LA SAUVAGÈRE, p. 70 et pl. V, il avoit les mêmes dimensions que celui de Nîmes. BOURIGNON, p. 115, ne nous apprend rien de plus; il a seulement répété tout ce qu'on sait sur les amphithéâtres en général.

un bon établissement. Le mariage est ordinairement la suite de ce singulier mélange d'amour et de religion. On croit aussi que cet amphithéâtre servoit à des naumachies, et que l'aqueduc dont on voit les restes étoit destiné à conduire les eaux nécessaires pour ce genre de spectacle (1).

La cathédrale est dédiée à S. Pierre. Son clocher, dont on prétend faire remonter la construction au temps de Charlemagne, est en effet la partie la plus ancienne. Le portail de cette tour est entouré de quatre rangées de figures du genre qu'on appelle gothique : on y lit le nom de chacune en caractères très-anciens.

Nous cherchâmes vainement le jardin du grand hôpital, que M. Dulaure indique (2) comme renfermant des restes d'antiquités. On nous mena dans une partie de l'hospice appelée *le Jardin de Charlotte*, nom de la personne qui l'a loué; nous y vîmes plusieurs pierres sculptées, deux chapiteaux qui ont été figurés par la Sauvagère, une rosace d'un très-bon goût, un guerrier tenant son cheval par la bride, que Bourignon (3) a décoré pompeusement du nom de *Castor gaulois*, et un homme placé dans une niche

(1) LA SAUVAGÈRE en a donné le plan, p. 37, pl. VI; BOURIGNON, p. 131.

(2) *Description des principaux lieux de la France*, III, 271.

(3) Page 28.

devant une table. La Sauvagère, qui en a donné la figure (1), l'appelle un flamine ; Bourignon (2) en fait un victimaire : c'est seulement un marchand qui étoit représenté sur son tombeau dans l'exercice de sa profession.

On avoit aussi enclavé dans ce mur des inscriptions qui sont presque toutes perdues ; enfin on trouve épars des fragmens de corniches, des tronçons de colonnes, qui attestent l'ancienne importance de cette ville.

Saintes étoit en effet une des principales cités de l'Aquitaine : c'étoit la capitale des Santones, *Mediolanum Santonum ;* et comme plusieurs autres villes de la Gaule, elle a pris ensuite seulement le nom du peuple qui l'habitoit (3). Ce peuple a fait frapper des médailles, qui sont communes dans les cabinets (4). César estimoit son courage : après l'avoir vaincu, il en fit l'allié des Romains. Les Santônes combattirent avec eux les Helvétiens et les Vénètes : mais l'amour de la patrie fit reprendre les armes aux Santones ; ils allèrent, avec les autres Gaulois, se ranger sous les ordres de Vercingentorix (5), et parta-

---

(1) Pl. IV, p. 27. *Voyez* mon atlas, *pl. LXXI, n.° 12.*

(2) Page 32.

(3) *Santones.* Ce nom s'est conservé sous la première race; on lit sur les monnoies mérovingiennes, *Sanctonis.* LEBLANC, 65.

(4) BOUTEROUE, p. 48.

(5) CÆSAR, *de Bello Gall.* VII, 4.

gèrent sa défaite. Contraints de céder, ils se révoltèrent plusieurs fois, et furent vaincus dans une bataille que leur livra Messala, et à laquelle Tibulle, son ami, se trouva (1). La modération du règne d'Auguste les accoutuma au joug qui leur étoit imposé; les meilleures familles formèrent des alliances avec des familles romaines (2) : le Santon Julius Africanus fut compris dans la proscription de Séjan (3), dont il étoit l'ami. Saintes étoit à cette époque riche, commerçante, et elle avoit été embellie par les arts.

Il y avoit à Saintes une manufacture de manteaux qui avoient une espèce de coqueluchon (4), et qui couvroient tellement le corps, que les libertins de Rome en faisoient usage pour aller en bonne fortune (5). Les huîtres qu'on pêchoit sur les côtes avoient une

---

(1) *Non sine me est tibi partus honos; Tarbella Pyrene*
Testis, et oceani littora Santonici.
TIBULL. I, 8.

(2) *Hac et Santonici genita est Cæsonia Rufi.*
MART. IX, 40.

(3) TACIT. *Annal.* VI.

(4) Il devoit avoir la forme du manteau de Télesphore sur les médailles de Pergame : c'est le même que celui des Capucins; on l'appelloit *cucullus*, ou *bardocucullus Santonicus*.

Gallia Santonico te vestit bardocucullo.
MART. XI, 128.

(5) .... *Quid, si, nocturnus adulter,*
Tempora Santonico velas adoperta cucullo!
JUVENAL. *Sat.* VIII, 145.

grande renommée (1). Le *crithmum* (2) et le *santonion* (3) y croissoient en abondance, et on leur supposoit de grandes vertus.

Les Visigoths s'étoient emparés de Saintes, et conservèrent cette ville jusqu'à la défaite d'Alaric en 507. Depuis ce temps, elle a été dévastée à plusieurs reprises par les Normands, et elle a suivi le sort du reste de la Saintonge.

L'industrie des habitans de ce département se porte entièrement vers la culture des terres. Saintes ne renferme aucune manufacture, et les arts y sont peu cultivés.

A Saintes, le temps est ordinairement serein, le ciel pur. Les environs sont délicieux : à l'est, les champs sont entrecoupés de collines couvertes de vignes et de bocages; les prairies sont arrosées par des ruisseaux et fertilisées par la Seugne et la Charente : la partie du département située vers l'ouest est moins favorisée de la nature; l'air des marais y produit des maladies.

Il y a, dans les environs de Saintes, quelques antiquités; deux camps que la tradition attribue aux Romains, un *tumulus* dans l'île de *Courcoury;* le plus célèbre est celui qu'on appelle *Pire-longue :* c'est le

---

(1) AUSON. *Oper.* 13, *Paulo;* ce sont sûrement les huîtres de Marennes, qui sont encore si recherchées des gourmands.

(2) *Crithmum maritimum*, L.

(3) *Artemisia santonica*, L.

seul que j'aie été visiter. Mon ami, M. Titon, receveur général des impositions, voulut bien nous accompagner. Nous prîmes un gendarme pour guide; à six heures du matin nous étions en route, et nous arrivâmes à huit heures et demie. Ce monument est dans la commune de Saint-Romain-de-Benet; la Sauvagère en a donné la description et la figure : c'est une pyramide dont la base, bâtie en moellons, est carrée, et dont la partie conique est composée de sept assises de pierre de taille *(pl. LXXVIII, n.os 2 et 3)*; la surface est couverte de rigoles creusées symétriquement. On a fait bien des conjectures sur ce monument : la Sauvagère croit que c'est une tour qui a été élevée par *Longinus*, lieutenant de César, en mémoire d'une bataille gagnée par son général. Il est plus naturel de penser que c'est un mausolée, et que le nom de *Pire-longue [Pyra longa]* a rapport à sa construction pyramidale.

CHAPITRE CXXXVIII.

DÉPART de Saintes. — Pierre levée. — **ROCHEFORT.** — Histoire. — La Charente. — Port. — Arsenal. — Ville. — Hôpital militaire. — Salins. — **LA ROCHELLE.** — Histoire. — Hôtel-de-ville. — Tribune. — Guyton. — Siége. — Place Barentin. — Digue. — Portes. — Bibliothèque. — Cabinet d'histoire naturelle. — Illustres.

LA route de Saintes à Rochefort est boisée et agréable : à deux lieues de la ville, dans la commune de *Geay*, il y a un de ces monumens celtiques si communs dans cette partie de la Gaule ; c'est une *pierre* de treize pieds de circonférence, qui a été placée sur d'autres mises de champ.

Nous eûmes beaucoup de peine à obtenir l'entrée de *Rochefort*, dont les portes étoient fermées. Dès le lendemain, nous commençâmes à en visiter les établissemens. C'est à Louis XIV qu'on doit le port de Rochefort, dont le but a été d'assurer à la marine royale et commerçante une retraite au fond du golfe de Gascogne. *Soubise* parut alors le lieu le plus convenable pour cette entreprise ; mais le duc de Rohan, qui en étoit seigneur, refusa de vendre sa terre, et l'on fut forcé d'abandonner les travaux qui avoient été commencés. On remonta la rivière jusqu'à *Tonnay-Charente* ; la marine commen-

çoit à y être florissante, lorsque le duc de Mortemart, à qui ce lieu appartenoit, suivit l'exemple que lui avoit donné le duc de Rohan. Enfin on s'établit à *Rochefort*, qui n'étoit qu'un petit château que le Roi acquit en 1665 (1). Le chevalier de Clairville dressa le plan de la ville, qui fut avec raison critiqué. Blondel suivit les travaux d'architecture, et Féri ceux des fortifications. Les sommes qu'il fallut dépenser à Rochefort étoient si considérables, que Colbert l'appeloit *la ville d'or* (2).

Les anciens ont connu la Charente sous le nom de *Carantonus;* c'est ainsi que l'appelle Ausone (3). Ptolémée (4) l'a nommée *Canentelus*; mais Ausone, né dans l'Aquitaine, devoit mieux savoir le nom d'une rivière de ce pays que Ptolémée, et celui de *Carantonus* (5) lui a été conservé dans les actes du

---

(1) On ne doit cependant dater la fondation de cette ville que de 1666, d'après la médaille qui fut frappée à cette occasion, et sur laquelle on lit, *Urbe et navali fundatis;* et dans l'exergue, *Rupifortium*, 1666. Voyez l'*Hist. métall. de Louis XIV*, n.° 93.

(2) *Histoire de Rochefort, contenant l'établissement de cette ville, de son port et arsenal de marine, et les antiquités de son château*, par le P. THÉODORE DE BLOIS, nouv. édit. Paris, Briasson, 1757, *in-4.° — Déclaration du Roi pour l'établissement d'un hôtel-de-ville à Rochefort, du 5 mars 1718.* Paris, Muguet, 1718, *in-4.°*

(3) *Santonico refluus non ipse Carantonus æstu.*
AUSON. *Mosella*, ad calc.

(4) PTOLÉMÉE. II, 7.

(5) *Vita et passio S.[ti] Austremonii*, *in* BOUQ. *Hist. Gall. Script.* V, 432.

moyen âge. Elle prend sa source à Charenac, dans la Haute-Vienne; elle fertilise les terres, fait mouvoir des moulins, et fournit ses eaux à une infinité d'usines; elle devient ensuite navigable au-dessus d'Angoulême, et sert à la circulation des denrées et à l'approvisionnement de la marine. Après s'être promenée sous les murs d'Angoulême, de Châteauneuf, de Jarnac, de Cognac et de Saintes, comme pour embellir et vivifier leurs délicieuses campagnes, elle reçoit dans Rochefort les vaisseaux sur lesquels nos braves marins vont braver les tempêtes et affronter les ennemis, et porte enfin à l'Océan, près de l'île d'Oléron, le tribut de son onde. En voyant des vaisseaux sur une rivière moins large que la Seine, on ne se doute pas de l'importance et de la beauté de cet établissement. Mais cette rivière, si étroite, amène toujours une masse d'eau de huit mètres de profondeur sur une longueur de huit mille mètres dans les plus basses marées : elle peut donc tenir à flot un grand nombre de vaisseaux de toute grandeur.

Rochefort est un des quatre grands ports de la marine de France : j'obtins la permission de le visiter. Les chantiers sont nombreux, et peuvent être multipliés à volonté; ils sont en grande activité; plusieurs bassins sont couverts; il y a une machine à mâter, flottante, des pontons de carène, et tout l'appareil nécessaire à l'amarrage. Les magasins étoient si pleins et si bien tenus, qu'ils présentoient l'image d'une

foire : ici, les clous étoient rangés selon leur métal et leur grandeur; là étoient les ustensiles qu'on doit à l'art du ferblantier. Les dépôts, les grands ateliers, les forges, sont séparés : mais tous les petits ateliers sont rassemblés dans une même enceinte, la menuiserie, la voilerie, la serrurerie, la taillanderie, la ferblanterie, la vitrerie, la fabrique des poulies; des jambes de bois y sont réunies. Près de là est le bassin où l'on remplit les barils; plus loin sont la corderie et le hangar pour la mâture, la tonnellerie, l'avironnerie, les ateliers où l'on fabrique les cabestans, les chaloupes, les ancres et les coins. Les approvisionnemens sont si faciles et si abondans, qu'une partie sert souvent aux besoins du port de Brest. Les forçats sont employés aux travaux de l'arsenal et du port; ils sont tous en gilet rouge (1).

La Charente n'est pas aussi profonde depuis Rochefort jusqu'à son embouchure, qu'elle l'est à Rochefort; mais la marée vient ajouter chaque jour au volume de ses eaux. Cependant les vaisseaux ne peuvent recevoir leur artillerie qu'à l'embouchure de la rivière, et les sinuosités de son cours ne permettent pas l'usage de toutes les voiles : cette difficulté est légère, car on a vu quatorze vaisseaux de guerre descendre cette rivière ensemble dans une seule marée. Au-delà de l'embouchure, ils peuvent mouiller

(1) *Suprà*, tome II, p. 403.

avec

avec tout leur armement dans une rade abritée par les îles de Ré et d'Oléron. La rade de l'île d'Aix, qui est voisine, convient mieux aux vaisseaux de guerre; le blocus en est très-difficile, et la sortie est toujours possible. Mais il est malheureux qu'un lieu où la France possède des établissemens aussi importans, ne soit pas toujours salubre; les eaux stagnantes y rendent l'air malsain et souvent dangereux.

La ville est bâtie avec une régularité qui lui donne un aspect monotone (1); il n'y a aucun édifice dont l'architecture mérite quelque attention. Les rues sont larges, et les maisons n'ont qu'un étage. La place d'armes est entourée d'une grille. Le rempart est planté d'une double rangée d'arbres; il entoure une grande partie de la ville, et y forme une agréable promenade (2).

L'*école de marine* de Rochefort a été justement célèbre, et le Gouvernement ne néglige rien pour lui rendre son ancienne splendeur. Le vainqueur du malheureux amiral Byng est né dans cette ville (3).

L'*hôpital militaire*, qui est hors de la ville, est un

(1) *Plan de Rochefort et de l'île d'Aix, par* BEAURAIN, 1757, *in-fol.*

(2) Les femmes du peuple ont une coiffure bizarre; un appendice de leur bonnet est replié de manière à former une espèce de corne de chaque côté, de sorte que ces bonnets ressemblent assez à une mitre.

(3) Le marquis de la Galissonière, qui s'est distingué aussi par la manière paternelle avec laquelle il a gouverné le Canada.

bel édifice ; il mérite l'attention des voyageurs. La cour, qui est très-vaste, est fermée sur le devant par une grille, et ses trois côtés sont entourés de bâtimens : les officiers sont logés dans celui qui fait face, et chaque chambre contient trois, quatre et au plus huit malades ; les soldats sont dans les corps-de-logis situés à gauche et à droite. Il y a dans chaque salle quatre rangées de lits ; peut-être ne sont-ils pas assez espacés.

Après avoir vu tous les établissemens de Rochefort, je desirois me rendre à la Rochelle avant la nuit. Nous suivîmes le bord de la mer pendant la marée montante, et nous avions le plaisir de voir, dans l'éloignement, l'escadre française stationnée près de l'île d'Aix. Il y a, sur les bords de la mer, quelques salins, et l'on trouve, sur la plage, des coquilles dont le naturaliste peut enrichir son cabinet.

Le nom de *la Rochelle* est trop célèbre dans notre histoire, pour qu'on puisse y passer sans curiosité et s'y arrêter sans intérêt. Cette ville n'est pas dans le territoire des anciens *Santones* ; elle est sur celui des *Pictavi*. On croiroit d'après son nom, qui signifie *petit roc*, qu'elle est bâtie sur une éminence, et cependant elle est située dans une plaine voisine de la mer ; mais le mot *roc* signifie ici petit château, nom que cette place a reçu à cause de sa force, et non à cause de sa situation.

La sûreté du port donnoit à cette ville quelque

importance. Le dernier comte de Poitiers, Guillaume IX, usurpa ce domaine, qui appartenoit aux seigneurs de Mauléon ; il fit de *Rocca* une ville, lui donna des priviléges, et l'entoura de murailles. La reine Éléonore, fille de Guillaume, dédommagea le seigneur de Mauléon, et le roi d'Angleterre augmenta les priviléges de la Rochelle. Ils furent confirmés par Louis VIII, fils de Philippe-Auguste (1), quand il s'en fut emparé ; mais elle fut de nouveau cédée par le traité de Brétigny aux Anglais, qui la gardèrent jusqu'au temps où elle se révolta en faveur de Charles V et se rendit à du Guesclin ; ce qui fut encore l'occasion d'une augmentation de priviléges.

La religion servant de prétexte aux vengeances, à la haine et à toutes les menées de l'ambition, la Rochelle se laissa entraîner à une révolte ouverte contre son Roi. Après un siége long et meurtrier, Louis XIII en prit enfin possession (2).

(1) Il ne faut pas prendre à la lettre, comme quelques auteurs l'ont fait, ce que dit *Guillaume* GUIART dans sa *Chronique en vers*, que les Rochellois attendoient des secours d'argent du roi d'Angleterre, mais qu'ils n'en reçurent qu'une cassette remplie de son, de cailloux, et *rasée* [pleine] *de bran*. Il est aisé de voir que c'est une grossière et ridicule plaisanterie du poëte chroniqueur, pour dire que les Anglais n'accordèrent pas aux Rochellois les secours qu'ils leur avoient promis.

(2) *Histoire de la ville de la Rochelle et du pays d'Aunis, composée d'après les auteurs et les titres originaux, enrichie de divers plans*, par ARCÈRE. La Rochelle, 1756 et 1757, in-4°, 2 vol.

Comme il étoit trop tard, je remis au jour suivant la visite des monumens qui rappellent cette terrible lutte de la croyance religieuse contre l'autorité souveraine : nous allâmes voir la place d'armes; elle forme un carré dont trois côtés (1) sont bordés de quelques rangées d'arbres. La cathédrale, qui est auprès, est un édifice moderne peu remarquable.

Dès le lendemain, nous profitâmes de l'heure de la plus basse marée pour aller voir la fameuse *digue* que fit construire le cardinal de Richelieu; mais il étoit naturel de visiter auparavant l'hôtel-de-ville où s'assembloient ceux qui donnèrent alors un si mémorable exemple de la persévérance dans leur opinion, et de leur attachement à la cause qu'ils avoient embrassée. La façade de cet hôtel *(pl. LXXVIII, n.° 4)* (2) n'est pas symétrique; elle forme un porche soutenu par des colonnes grosses et courtes, cannelées et ornées de bossages, entre lesquels il y a des pendentifs. Dans les compartimens du plafond, on remarque la salamandre de François I.er, les lettres assemblées du galant Henri II et de Diane de Poitiers, la masse d'arme de ce prince croisée avec un arc et un dard, et l'*H* de Henri IV, le *bien bon ami* des

(1) On peut voir l'ancien plan de *la Rochelle* dans l'ouvrage intitulé : *Le vrai portrait de la ville de la Rochelle, &c.. avec une briève narration de son antiquité et fondation.* Paris, 1621, *in-fol.*

(2) Je dois ce dessin intéressant aux bontés de M. DE SAVIGNAC, qui a bien voulu le faire pour moi.

Rochellois, traversée d'une épée. L'escalier n'est pas au milieu : il forme au haut une espèce de tribune, où l'on étoit depuis long-temps en usage de faire des proclamations ; c'est de là que Guyton haranguoit le peuple et l'excitoit à une courageuse défense.

La ville de la Rochelle avoit joui d'un sort tranquille depuis qu'elle s'étoit soustraite au joug des Anglais, et ce calme dura jusqu'au temps où elle reçut les nouvelles opinions religieuses. La gêne qui étoit imposée aux sectateurs de Calvin, échauffoit l'ardeur des réformés (1) ; leur nombre s'accrut par la persécution : les chefs du parti protestant, dont plusieurs cachoient sous le voile de la religion leurs projets ambitieux, sentirent l'importance de cette place pour leur sûreté. Les habitans, après quelques tentatives infructueuses pour se rendre les maîtres des fortifications, y réussirent enfin en 1568. La religion réformée devint dominante dans la ville, et elle se donna au prince de Condé : elle fut alors, pour ainsi dire, la capitale du calvinisme. Après la Saint-Barthélemi, les Rochellois se mirent en état de défense; le duc d'Anjou en forma l'attaque : les assauts multipliés, les horreurs de la guerre, ne purent les obliger à se rendre; des sommes immenses furent englouties dans ce siége; un grand nombre de braves capitaines y

(1) On peut lire dans la *Bibliothèque de la France*, du P. Le Long, les titres de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la réformation dans la ville de la Rochelle.

perdirent la vie. La place demeura au parti protestant, et la ruse ne réussit pas mieux aux catholiques que la force ouverte, pour s'en emparer. Enfin Richelieu voulut détruire les derniers restes du parti protestant. Les Rochellois s'armèrent d'abord contre leur Roi avec répugnance; mais, excités par leurs chefs et sur-tout par leur maire Guyton, ils se déterminèrent à une résistance opiniâtre. Nous venons de décrire la tribune d'où il haranguoit le peuple; on montre encore, dans l'hôtel-de-ville, la table où, en acceptant la place qu'on lui confioit, il dit: « Je serai maire, puis- » que vous le voulez, mais à condition qu'il me sera » permis d'enfoncer ce fer dans le sein du premier » qui parlera de se rendre; et je veux que ce poignard » reste sur la table, pour qu'on m'en perce moi-même » si je demande à capituler. » Les récits de ce siège mémorable ont été trop multipliés, pour que nous en reprenions les événemens : je ne m'attache qu'à ceux qui sont encore consacrés par quelque monument. La digue que l'on éleva pour fermer l'entrée du port aux vaisseaux anglais, est le plus remarquable; c'est celui que nous allons visiter.

On traverse la *place Barentin*, nom qu'elle a reçu d'un ancien intendant sous l'administration duquel elle a été faite. Là est l'horloge, dont l'édifice est moitié gothique, moitié moderne. On arrive au petit port qu'on nomme *le bassin*, où il y a un fort, près duquel est la promenade appelée *le mail*.

La marée étoit tellement basse, que la *digue* étoit à découvert; elle est seulement interrompue au milieu pour laisser un passage libre aux vaisseaux : elle étoit couverte de femmes et d'enfans qui y cherchoient des coquillages épars entre les rameaux des varechs et des fucus; j'en rapportai plusieurs, ainsi que quelques étoiles de mer, et des pierres percées en tout sens par des pholades (1).

Nous avons vu que les assiégés avoient résolu de s'engloutir sous les ruines de leur ville: elle étoit étroitement bloquée du côté de la terre; mais elle recevoit toujours des secours par mer, et ce fut pour leur en ôter l'usage que *Clément Métezeau* (2) imagina d'élever cette immense digue, formée de poutres enfoncées et d'autres mises de travers. On éleva des forts aux extrémités; et le passage qu'on avoit laissé au milieu, fut fermé en y coulant des vaisseaux chargés de pierres. Au bout de six mois, cet étonnant ouvrage fut achevé, et les Rochellois furent livrés à toutes les horreurs de la famine. Guyton,

(1) M. DE LA FAILLE, *Acad. de la Rochelle*, 1763, p. 50, a donné un *Mémoire sur les pholades;* M. MERCIER-DUPATY, *ibid.* 1752, p. 79, en a donné un *sur les moules.*

(2) FOUCAULD son gendre, avocat au conseil, composa pour lui ces vers :

Hæretico palmam retulit Metezeus ab hoste,
Cùm Rupellanas aggere cinxit aquas.
Dicitur Archimedes terram potuisse movere :
Æquora qui potuit sistere, non minor est.

à qui l'on fit observer qu'elle emportoit une partie des habitans, répondit : *Il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes* (1). Enfin la ville capitula : le Roi pardonna aux Rochellois, et leur laissa le libre exercice de leur culte, qu'ils conservèrent jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes ; mais les fortifications furent démolies, et la Rochelle perdit presque tous ses priviléges. Bientôt on sentit le danger de laisser cette ville sans défense, et Vauban la fortifia de manière à la mettre à l'abri de toute insulte.

La Rochelle est décorée de quelques portes. Celle qu'on nommoit *la porte Dauphine*, aujourd'hui *la porte du Nord*, a un soleil dans son fronton. On y lit encore cette inscription :

PACE UBIQUE PARTÂ, RESTITUTÂ MARIUM
AC COMMERCIORUM LIBERTATE,
LUDOVICUS MAGNUS HANC PORTAM EXTRUXIT
ANNO MDCIXC.

La *porte Royale*, aujourd'hui *porte de l'Est*, étoit ornée d'un buste de Louis XIV par Girardon. Il n'existe plus.

Nous visitâmes la *bibliothèque*, qui occupe plusieurs salles de l'ancien évêché ; M. Gaudin terminoit l'impression du catalogue. Elle est décorée de quelques tableaux, parmi lesquels je distinguai les

(1) On peut lire tous les détails de ce siége dans les nombreux ouvrages dont il a été le sujet et qui sont tous rapportés dans la *Bibliothèque de la France*, tom. II, depuis le n.° 21,483.

portraits de Henri IV et de Gabrielle à cheval, et un grand tableau qui représente S.[te] Marthe assise sur son dragon; elle tient la croix dans une main et une palme dans l'autre : à droite est Louis XIII; derrière lui, on voit le cardinal de Richelieu; à gauche est le cardinal de Sourdis; plus loin sont des prêtres de l'Oratoire.

Le cabinet d'histoire naturelle est à la maison commune. M. Pâris, qui en a la garde, eut la bonté de nous le faire voir. Après celui que la ville de Strasbourg a acheté de la famille du célèbre professeur Hermann, c'est, je crois, le plus beau qu'il y ait dans aucun des départemens de la France. Il contient une riche suite de minéraux, beaucoup de coquilles, des insectes, des madrépores, quelques mammifères, un assez grand nombre d'oiseaux, beaucoup de bocaux qui renferment des amphibies, des reptiles, des poissons, des fœtus et des monstruosités, une pièce de toile d'Otahiti, faite avec les fils du *phormium tenax*.

Le goût des lettres règne depuis long-temps dans la Rochelle. Les longues disputes entre les théologiens catholiques et réformés ont dû y entretenir un esprit de controverse; l'étude étoit le vrai moyen de triompher de ses adversaires, et les esprits se sont accoutumés au travail. Le voisinage de la mer, l'habitude d'examiner ses singulières productions, ont dû aussi tourner l'attention des Rochellois vers l'histoire naturelle; c'est dans son enceinte qu'est né le célèbre

Réaumur (1). L'académie, établie en 1735 (2), a publié un recueil dans lequel il y a de très-bons mémoires.

---

(1) La Rochelle a vu naître des hommes distingués dans plusieurs genres, tels que *Raymond* PERAULD, qui, ayant été maître d'école à Surgères, devint, sous Charles VIII, cardinal sous le nom de GURCK; *Pierre* DORIOLE, chancelier, que Louis XI employa dans d'importantes négociations; *Pierre* BOUCHET, traducteur français du poëme latin de *Jean* OLIVIER, évêque d'Angers, intitulé, *la Pandore;* les célèbres jurisconsultes IMBERT et LA HAIZE; *Jean-Pierre-Olivier* POUPARD, un des premiers traducteurs d'HIPPOCRATE et de GALIEN; *Jean* LEZEAU, poëte latin; *Jean* DE SPONDE, traducteur latin d'HOMÈRE et d'HÉSIODE; ESPRINCHARD, historien et voyageur; le célèbre bibliographe COLOMIEZ; l'abbé TALLEMANT; *Nicolas* VENETTE, dont l'ouvrage intitulé, *Tableau de l'amour conjugal*, a eu tant d'éditions, parce qu'on a regardé comme un livre érotique ce traité, qui devoit être entièrement consacré à la physiologie (sous ce rapport même il est plein d'erreurs et ne mérite aucune attention); SEIGNETTE, qui a donné son nom à un sel purgatif (le tartrite de potasse); DESAGULIERS, physicien célèbre; M. CHASSIRON, habile agriculteur; M. FLEURIAU DE BELLEVUE, qui a visité l'Italie en habile géologue, et qu'on regarde justement comme un des meilleurs minéralogistes.

(2) *Histoire de l'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle*, par M. CHASSIRON. Voyez le *Recueil des Mémoires de cette académie*, tom. I; *Notice de l'Académie des belles-lettres de la Rochelle, avec la liste de ses académiciens, en 1768;* et la *France littéraire de 1769*, p. 127.

CHAPITRE CXXXIX.

DÉPARTEMENT des Deux-Sèvres. — Sèvre Niortaise. — NIORT. — Édifices. — Jardin botanique. — Château. — Bibliothèque. — Industrie. — SAINT-MAIXENT. — VILLEDIEU. — LUSIGNAN.

LORSQUE nous crûmes qu'il ne nous restoit plus rien à voir dans la Rochelle, nous partîmes pour *Niort* : après avoir passé *Dompierre*, *Nouaillé*, *la Laigne* et *Mauzé*, où commence le département des *Deux-Sèvres*, nous y arrivâmes en peu d'heures. Cette ville est le chef-lieu du département et la capitale de la *Sèvre Niortaise* (1). La *Sèvre* prend sa source dans le département même, à Sepvret, et passe à Saint-Maixent ; elle est navigable depuis Niort, et elle va se jeter dans la mer auprès de Marans. Quoique Niort soit une des villes les plus considérables de l'ancien Poitou, sa fondation n'est pas très-ancienne : il n'en est fait aucune mention avant le douzième siècle. Cette ville a suivi le sort du comté de Poitiers, et elle a souvent été ensanglantée dans les longues guerres contre les Anglais et pour la religion.

Ses anciens édifices n'ont rien qui puisse exciter

(1) L'autre partie du département s'appelle *la Sèvre Nantaise*.

la curiosité ; l'église n'a de remarquable que son clocher, dont la tour très-élevée est solide et élégante. L'ancien hôtel-de-ville est un vieux bâtiment carré, qui ne peut exciter d'attention qu'autant qu'on adopte la tradition d'après laquelle on prétend qu'il a été le palais d'Eléonore d'Aquitaine. Mais, depuis quelques années, on a bâti des édifices qui, sans être somptueux, se distinguent du moins par leur utilité. Il ne faut pas beaucoup de temps pour voir ces nouvelles constructions ; elles sont toutes du même côté, dans la rue de la Halle, sous les murs de la mairie, d'où le commissaire et les inspecteurs de police peuvent les surveiller sans se déplacer. On y arrive par la rue *Brisson*, nom du maire, qui, par sa persévérance, est venu à bout de former ces établissemens ; il a réuni ensemble une série de bâtimens qui ont une façade uniforme, sur une étendue de cent huit mètres, avec cette inscription :

PRÆFECTO DUPIN,
AD USUM PUBLICUM HAS ÆDES STRUERE CURAVIT
ÆDILIS BRISSON ANNO REIP. XI (1).

---

(1) Chaque bâtiment a au-dessus de la porte une inscription qui annonce sa destination particulière. Au-dessus du dépôt des effets militaires pour le passage des troupes, on lit, *Marti peregrino;* sur la halle aux draps, *Nostras hic aries dat vestimenta booti;* sur le marché aux herbes, *Affatim hic tellus olearia ministrat;* sur le marché aux fruits, *Prima hominum nutrix Pomona;* sur la halle au blé, *Ditat et alit diva Ceres;* sur le bureau du mesurage, *Una mensura, unum pondus;* sur le marché aux poissons

Le jardin public, qui n'est pas éloigné de là, est une des plus agréables promenades qu'il y ait dans aucune ville de département : il réunit le plaisir et l'instruction, et justifie bien l'inscription qui est placée sur sa porte : *Utile dulci.* Cette porte est ornée de lances et de boucliers ; ce qui ne paroît guère convenir à un lieu destiné à un doux délassement et à un studieux loisir : mais celui qui a dirigé ces constructions, a voulu rappeler que cette porte étoit construite dans un ancien donjon, qui est devenu d'une inutile défense depuis l'invention du canon. M. Bernard, peintre, à qui l'on doit l'élévation de tous les édifices de Niort, a sculpté sur cette porte des bas-reliefs dont l'un représente la *culture des jardins*, et l'autre l'*agriculture.*

On lit, en dedans, sur le pilier à gauche, l'inscription suivante :

AUSPICE PRÆFECTO DUPIN,
SCHOLAM BOTANICÆ AUXIT, ANNO REIP. VI,
LEGE INSTITUTAM.

---

d'eau douce, *Sana suis offert alimonia natis*; sur celui aux poissons de mer, *Neptuno alitori.* Peut-être ces inscriptions, destinées à indiquer des lieux d'un usage si commun, devroient-elles être en français ; peut-être trouvera-t-on de l'emphase dans les expressions, et remarquera-t-on des locutions vicieuses ou peu propres au style lapidaire : mais celui qui les a faites est un homme véritablement animé de l'amour de son pays, qui a cherché à lui être utile; sous ce rapport, elles méritent de l'indulgence, et leur auteur est digne de l'estime et de la reconnoissance de ses concitoyens.

Sur le pilier à droite :

INTER RUDERA CASTELLI
HORTUM APPARAVIT BERNARD PICTOR,
ANNO REIPUBLICÆ XI.

Ceux qui ne cherchent dans ce jardin que le délassement, y peuvent agréablement promener leurs rêveries. Il y a au milieu un boulingrin à double rampe, au sommet duquel on a placé un cabinet de verdure : un pin y élève majestueusement sa tête. L'allée qui règne autour du jardin, offre, sur-tout du côté de la serre, de jolis points de vue. Le jardin est terminé à l'ouest par une colline, et au nord par un petit vallon très-ombragé et toujours vert. A une de ses extrémités est un beau bassin d'eau vive, entouré d'un double rang de peupliers et couvert de saules pleureurs. La pépinière présente un nombre considérable d'arbres fruitiers et d'ornemens. Enfin, on y trouve une glacière, un café et des bains. La distribution de l'école botanique est aussi bien entendue que le reste : elle contient plus de dix-huit cents individus, et il y a un terrain destiné aux plantes usuelles et médicinales (1). L'amphithéâtre consacré aux démonstrations peut contenir cinquante auditeurs. C'est là que M. Joseau, qui a concouru avec M. Bernard

(1) Pour connoître les plantes indigènes, on peut consulter le *Calendrier de Flore des environs de Niort*, par M. GUILLEMEAU, médecin ; Niort, 1801, in-12.

à l'embellissement de ce petit *paradis* (1), donne d'utiles et savantes leçons sur la botanique et la culture des végétaux.

Pendant que nous parcourions tous les sites du jardin, nous entendîmes une romance chantée d'une voix douce et tendre, mais sans art; c'étoit une malheureuse fille qui avoit été arrêtée, parce que son passe-port n'étoit pas en règle, et qui trompoit ainsi son ennui sur la plate-forme d'un château qui s'élève sur les rochers et ajoute à la beauté du paysage.

En quittant ce lieu, notre guide nous conduisit dans un séjour moins agréable, au *tribunal criminel* (2). Nous vîmes un tableau de M. Bernard, dont le sujet est *l'Innocence poursuivie par le Crime et sauvée par la Justice, qui la reçoit dans ses bras.* Cette allégorie est ingénieuse, bien placée, et l'on aime à trouver dans un artiste une aussi grande variété de talens; on se rappelle que ceux qui les premiers ont illustré l'Italie, cultivoient à-la-fois toutes les parties de l'art (3).

Ces divers établissemens prouvent le zèle des administrateurs et le bon esprit des habitans. L'ins-

(1) C'est ainsi que Linné appelle les jardins botaniques.

(2) C'est dans les prisons de Niort qu'est née Mme de Maintenon: ses parens y étoient détenus pour dettes et pour cause de religion.

(3) La salle de spectacle, bâtie par le même artiste, étoit fort jolie; mais elle a été brûlée depuis mon passage.

truction publique est encouragée dans Niort et produit le goût des sciences et des lettres. La *bibliothèque publique*, composée d'environ douze mille volumes, a été encore enrichie par le don que le général Dufrese lui a fait de la suite des gravures de la chalcographie de Rome (1). On y a établi une société d'agriculture et une société littéraire, qui ont déjà proposé des sujets de prix intéressans, et publié des travaux utiles.

La ville de Niort renferme un grand nombre de *chamoiseries* : on y fait un commerce considérable d'entrepôt ; tout y annonce l'activité et l'aisance qui en est la suite. Les gourmands savent que c'est là qu'on cueille et que l'on confit avec succès les tiges de l'angélique (2).

Nous quittâmes Niort pour nous rendre à Poitiers. Les plaines que l'on traverse sont très-cultivées ; les chasseurs y trouvent l'*outarde* (3) et la *canepetière* (4). Nous nous arrêtâmes un moment pour entrer dans *Saint-Maixent*, petite ville située sur le bord de la grande route : l'église est la plus belle du département ; c'est tout ce qu'elle offre de remarquable.

(1) Je regrette beaucoup de n'avoir pu voir le *cabinet d'histoire naturelle* de M. DE MONTIGNY-BIRÉ, que l'on dit riche en coquillages et en insectes. Il étoit absent.

(2) *Angelica archangelica.*

(3) *Otys tarda.*

(4) *Otys tetras.*

quable. Elle appartenoit à une riche et célèbre abbaye de Bénédictins : elle sert aujourd'hui au culte protestant. On fait à Saint-Maixent un commerce considérable de bonneterie et de moutarde.

Nous passâmes ensuite par *Villedieu*, et nous arrêtâmes un moment à *Lusignan*, ville triste et noire, située sur la petite rivière de Vane. Il reste encore quelques tours d'un vieux château, domaine de l'ancienne maison de Lusignan, et dont le nom seul inspire toujours de l'effroi aux bonnes gens à qui l'on raconte la merveilleuse histoire de la fée *Melusine*. Cette histoire a été écrite par Jean d'Arras (1), vers la fin du IV.e siècle, et augmentée d'une infinité de détails par des écrivains français et allemands du XVI.e siècle. A les en croire, Melusine étoit une fée aussi prudente qu'habile, à qui l'on doit la construction de Saintes, de la Rochellle, celle des châteaux de Lusignan, de Pons et d'Issoudun, et enfin tous les monumens qui subsistent encore dans le Poitou. Elle avoit épousé Raimondin, comte de Poitiers, sous la condition qu'il ne s'informeroit jamais de ce qu'elle devenoit le samedi. C'étoit le jour où, après

(1) *L'Histoire de Melusine, faite par le commandement de Jean, fils du roy de France, duc de Berry et d'Auvergne, l'an mil trois cent quatre-vingt et sept;* par *Jehan* D'ARRAS. Paris, Nicolas Bonfons, *in-4.o* — La même; Paris, chez Pierre le Caron et Jehan Petit, *in-fol.* — *Le Roman de Melusine;* par L. M. D. M. Paris, 1637, in-8.o; et aussi dans le recueil de la *Bibliothèque bleue*, imprimé à Troyes.

s'être métamorphosée en serpent, elle alloit se jeter dans une cuve pleine d'eau. L'imprudente curiosité de Raimondin fut punie par les reproches amers de Melusine, qui disparut aussitôt du château de Lusignan, où, suivant la tradition populaire, elle est cependant revenue plusieurs fois depuis, mais seulement dans des occasions importantes, et pour annoncer, par des cris effroyables, de terribles calamités, principalement lorsque quelques seigneurs de la maison de Lusignan ou quelqu'un des rois de France étoient menacés de la mort. On prétend l'avoir entendue avant celle des rois Henri IV et Louis XIII; et les mères ne cessent encore de répéter ces récits aux petits enfans, qui pâlissent d'effroi en les écoutant.

M. Mazet, ancien Bénédictin, plein de savoir et d'érudition, dont j'aurai bientôt occasion de parler (1), a établi dans une docte dissertation (2) que le nom de Melusine dérive des mots latins *Melicendis*, *Melesendis* et *Melesendes*, qui se lisent dans plusieurs chartes du Poitou, et qu'il ne vient point des ridicules étymologies dont on a voulu le faire dériver; que celle à qui l'on a donné ce nom est Eustache Chabot, fille de Thibaut Chabot II, sire de Douvent, de Roche-Servière et de la Grève. Il appuie cette opinion sur beaucoup d'autorités. Sa principale preuve, c'est que

(1) *Infrà*, p. 722.

(2) *Sur la Melusine du Poitou ;* Athénée de Poitiers, huitième séance publique, an XII = 1804, p. 53.

cette dame épousa Geoffroi I.er et fut la mère de Geoffroi II, surnommé *la Grand'dent*, parce qu'il avoit une dent si longue qu'elle sortoit hors de sa bouche. Ce seigneur se distingua par sa valeur (1) dans l'Orient.

J'ai fait graver (*pl. LXXVII, n.° 7*) une médaille singulière; elle ne me paroît pas avoir été connue de M. Mazet, qui a fait tant de recherches sur les monumens du Poitou: elle représente, d'un côté, le comte Geofroi II coiffé d'un casque singulier attaché avec une mentonnière; une grande dent sort hors de sa bouche, et on lit autour de la pièce, GODEFRIDUS DE LUSINEM. Il y a sur le revers la tête d'un animal monstrueux. Tentzel, qui a le premier décrit cette médaille dans un ouvrage extrêmement rare (2), dit que l'histoire de Geoffroi-la-Grand'dent a été traduite du français et de l'italien en allemand, en 1456, par les ordres du margrave Rodolphe de Hochberg (3). On y lit que deux chevaliers arragonais vinrent inviter le brave Geoffroi à aller

(1) *Les faits et gestes des nobles conquestes de Geoffroy à la grant dent, seigneur de Lusignan et fils de Raymondin et de Melusine.* Lyon, 1549. Ce livre est un roman : mais on peut consulter avec plus de confiance *Étienne* DE LUSIGNAN, *Histoire de l'isle et royaume de Cypre*, p. 196; et DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, VIII, chap. VI, sect. 5.

(2) TENTZELS, *Monathliche Unterredungen;* Leipzig, 1689, 1698, v.e année, 1692, p. 72.

(3) Cette traduction a paru à Francfort, 1571, *in-8.°*

combattre un monstre, gardien d'un trésor qui avoit été amassé par quelqu'un de sa maison. Quoique cet animal eût déjà dévoré un chevalier anglais qui vouloit l'attaquer, Geoffroi n'hésita pas de tenter l'aventure; mais il mourut de maladie avant d'avoir pu joindre le monstre. Cette médaille (1) aura été frappée dans le XV.e siècle, par quelque seigneur de la maison de Lusignan, qui a voulu honorer la mémoire d'un de ses plus illustres ancêtres. La tête du monstre est celle de celui que Geoffroi auroit certainement vaincu si la mort ne l'avoit prévenu.

Le château de Lusignan avoit été long-temps regardé comme une place très forte; et en effet, les différens siéges qu'il a subis pendant les guerres de religion, ont été meurtriers. En quittant Lusignan on relaye à Coutrelles, et bientôt on arrive à *Poitiers.*

---

(1) Elle a été publiée dans le recueil de *Jean-Frederic* JOACHIM, intitulé *das Neueröfnete Münz-Cabinet, III Theil, S.* 190, pl. XXIII, n.° 1.

CHAPITRE CXL.

PICTONES.— Poitou.— Histoire.— POITIERS.— Arènes. — Notre-Dame-la-Grande. — Portail. — Saint-Pierre. — Enceinte extérieure. — Inscriptions. — Saint-Jean. — S.te Radegonde. — Histoire. — Statues singulières. — Chapelle du Pas de Dieu. — Saint-Hilaire.

POITIERS rappelle de grands souvenirs. Le *Poitou* a été célèbre dès le temps des Romains. Les *Pictones*, nommés ensuite *Pictavi* (1), habitoient la contrée située au midi de la Loire : ils furent soumis par Publius Crassus, lieutenant de César, et montrèrent ensuite leur attachement aux Romains dans le long siége qu'ils soutinrent contre Dumnacus chef des *Andegavi*. Leur capitale s'appeloit *Limonum* (2), nom qui s'est perdu par l'usage de donner aux villes le nom des peuples qui les habitoient; usage dont la Gaule offre un grand nombre d'exemples (3). Le pays

(1) AMMIAN. MARCELL. XV, 30.

(2) CÆSAR, *de Bello Gall.* VIII, 26; BELLEY, *Dissertation sur* Limonum, *ancienne ville des* Pictones, *Acad. des bell. lett.* XIX, 691.

(3) Quant à l'origine celtique de ce nom, on peut consulter, *Conjectures sur l'origine du nom de* Pictones, Pictavi, Pictavienses, Pictavenses, Pictavini, Picti, *et en francais,* Poitevins, par M. DREUX DU RADIER ; *Lettre sur l'étymologie du nom de* Poitevins, par *Louis* BOTTU. Cette origine est cependant encore inconnue.

des *Pictavi* fut compris dans la seconde Aquitaine, sous le règne d'Honorius, et passa, avec cette province, sous la domination des Visigoths, qui la gardèrent jusqu'au temps où leur roi Alaric fut vaincu et tué par Clovis. Les Sarrasins s'avancèrent depuis l'Espagne jusque dans le Poitou; ils menaçoient de subjuguer la France, qui seroit peut-être aujourd'hui musulmane si Charles Martel ne les avoit vaincus dans les champs voisins de Poitiers. Pepin réunit le Poitou à la couronne avec l'Aquitaine dont il faisoit partie. Charlemagne, après avoir fait couronner son fils Louis roi d'Aquitaine, nomma Abbon comte de Poitiers, en 778. Ces comtes ont joué un grand rôle dans l'histoire (1) : plusieurs ont aussi été ducs d'Aquitaine. Ranulphe I.er, qui réunit ces deux titres, repoussa les Normands; mais, après avoir

---

(1) On peut consulter, sur l'histoire du Poitou, *Fragmenta chronicorum Comitum Pictaviæ Ducum Aquitaniæ, auctore, ut videtur, Monacho S. Maxentii* (voy. *Collectio veterum scriptorum* de DD. MARTENE et DURAND, tom. V, p. 1147); — *Chronologie historique des comtes de Poitiers (depuis) ducs de Guienne ou d'Aquitaine (occidentale)*, dans la seconde édition de *l'Art de vérifier les dates*, t. II, p. 348; — *Histoire du Poitou et de ses dépendances*, par *Jacques* BARRAULT (voyez *Annotations sur la coutume du Poitou*, Poitiers, 1625, *in-4.°*); — *Histoire de la province du Poitou*, par *Armand* MAICHIN (c'est une portion de son Histoire de Saintonge); — *de la comté-pairie du Poitou, en 1297, 1315 et 1369, avec les pièces qui les concernent*, dans l'*Histoire généalogique* du P. SIMPLICIEN, t. III, p. 61 et 233; — THIBAUDEAU, *Abrégé de l'Histoire du Poitou*, 1788, 6 vol. *in-12.*

ravagé Poitiers, il fut tué d'un coup de flèche. Vers la fin de la seconde race, tous les grands vassaux se rendirent indépendans. Guillaume II, *Fier-à-bras*, succéda à son père Guillaume I.er, *Tête-d'étoupe*, et eut pour successeur Guillaume III, qui obtint et mérita le nom de *Grand*. Guillaume fut le père d'*Éléonore*, qui, après avoir été répudiée par Louis VII, épousa, en 1157, Henri II, comte d'Anjou, depuis roi d'Angleterre, et lui porta en dot l'Aquitaine et le Poitou. Les Anglais conservèrent cette province jusqu'en 1204. Philippe-Auguste confisqua alors le Poitou : son fils, Louis VIII, s'en empara. Le Poitou retourna encore, en 1356, au pouvoir des Anglais, et ce fut en voulant le reconquérir que le malheureux roi Jean trouva la perte de sa liberté. Poitiers se rendit volontairement, en 1372, à Charles V, qui lui accorda de grands privilèges. Charles VI créa Jean, duc de Berri, comte de Poitiers, et la ville lui doit d'utiles établissemens. Après la mort de Jean, Charles VI donna ce comté au Dauphin, qui, étant devenu roi sous le nom de Charles VII, le réunit à la couronne.

Ce pays, envahi par les Sarrasins et les Normands, qui a été le théâtre de longues guerres contre les Anglais, et que le fanatisme religieux a tant de fois ensanglanté, a dû être souvent ravagé, et cependant on y trouve encore des monumens ; on montre à Poitiers quelques arceaux d'un ancien aqueduc

et les restes d'un amphithéâtre (1) dont il ne subsiste plus qu'un petit nombre d'arcades engagées dans des constructions modernes (2).

Les édifices religieux méritent plus d'attention que ceux qui attestent le séjour des Romains. Le premier que nous visitâmes est *Notre-Dame-la-Grande* (3), qui est une des plus anciennes églises. On prétend qu'elle avoit été bâtie au temps de Constantin, et l'on regardoit la statue équestre qui étoit sur la porte comme celle du premier empereur chrétien (4).

L'entrée de la cathédrale, dédiée à *S. Pierre*, est précédée d'une espèce de cour pavée avec des dalles,

---

(1) *La Louange de la ville de Poitiers*, par SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE. Poitiers, 1573, *in-8.º* — *Louange de la ville de Poitiers*, par *Jean* BOUCHET. Poitiers, 1527, *in-4.º*

(2) *Description des arènes de Poitiers*, par M. SCHWEIGHÆUSER le fils, *Magasin encycl.* ann. 1803, t. III, p. 533.

(3) On la nommoit ainsi pour la distinguer d'une autre église appelée *Notre-Dame-la-Petite*, dont on a fait une boucherie.

(4) C'est pourquoi cette statue, qui avoit été brisée pendant les guerres de religion, fut rétablie en 1592; on lisoit au bas cette inscription :

Quam Constantini pietas erexerat olim,
Ast hostis rabies straverat effigiem,
Restituit, veteres cupiens imitarier, hujus
Vidus eques templi cænobiarcha pius.

« Gui, chevalier, pieux abbé de ce temple, voulant imiter les » anciens, a restitué cette image de Constantin, qu'une antique » piété avoit élevée et que la rage de l'ennemi avoit renversée. »

dans laquelle il faut descendre six marches; son enceinte est formée par un mur à hauteur d'appui, dans lequel il y a trois ouvertures par où l'on entre dans ce porche : il y a sur le mur, à chaque ouverture, une figure d'animal très-mutilée; c'est probablement un lion. En face est le siége ou la chaire dans laquelle s'asseyoit le catéchiste pour donner ses leçons.

On veut faire remonter la fondation de cette église au temps de S. Martial, époque où elle fut détruite en 1021. Ce fut Henri II qui la fit reconstruire, et elle n'a été achevée que deux cents ans après par le duc de Berri, en 1379. Le portail est moins remarquable que celui de Notre-Dame : le vaisseau est vaste et d'une belle simplicité; mais sa hauteur n'est pas proportionnée à son étendue. La tribune de l'orgue est d'une architecture moderne, ce qui dépare ce grand édifice. Cette vaste église renfermoit autrefois un riche trésor et plusieurs tombeaux. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul monument, c'est un bloc de marbre (1) qui est près de la sacristie; l'inscription qu'on y lit est presque effacée, parce que ce bloc sert de banc, et que les enfans montent dessus pour mieux voir les cérémonies qui se font dans le chœur, et qu'ils frottent les lettres avec leurs pieds (2).

---

(1) Il a six pieds de long, vingt-un pouces de large et un pied d'épaisseur.

(2) Cette inscription est figurée *pl. LXXIX, n.° 1.*

CLVARENILLAECLVARENICOSFILIAE
CIVITASPICTONVMFVNVSLOCVMSTATVAM.
MONIMENTPVBLICMCENSORPAVIVSLEG.AVGPRPRPRO
VINCAQVITANCOSDESIGMARITVSHONOR
ECONTENTVSSVAPECPONDCVRAVIT
(1)

A Claudia Varenilla (2), *fille du consul Claudius Varenus* (3), *la ville des Pictones a décrété pour elle des funérailles, un lieu de sépulture, une statue et un monument public; Marcus Censorinus Pavius, légat d'Auguste, propréteur de la province d'Aquitaine, consul désigné, son mari, satisfait de l'honneur qui lui a été décerné, a fait faire à ses frais ce monument* (4).

---

(1) MARTENE, *Voyage littér.*; MABILLON, *de re Diplom. supplem. 114*; BELLEY, *Acad. des bell. lettr.* XIX, 704; DREUX DU RADIER, *Journal de Verdun*, an 1750, p. 433, et *Merc.* janvier 1751; LEBEUF, *ibid.* 398; TASSIN, *Diplom.* II, pl. 30; MURATORI, *Thes.* 409, I; BIMARD *in* DONI, *Supplem. ad Murat.* 491; DULAURE, *Descript.* IV, 102; SIAUVE, *Antiq. du Poitou*, 222.

(2) *CLaudiæ VARENILLÆ CLaudii VARENI COnSulis FILIÆ CIVITAS PICTONUM FVNVS LOCVM STATVAM MONIMENTum PUBLICum Marcus CENSORInus PAVIVS LEGatus AVGusti PRoPRator PROVINCiæ AQVITANiæ COnSul DESIGnatus MARITVS HONORE CONTENTVS SVA PECunia PONENDum CVRAVIT.*

(3) Le nom de ce consul est inconnu dans les fastes.

(4) Cette formule est très-commune; c'étoit un usage des villes de décréter de semblables honneurs aux magistrats: ceux-ci acceptoient le tout; mais, satisfaits de cette preuve de zèle, ils se chargeoient souvent de la dépense, et c'est ce qui avoit tant multiplié dans les provinces les statues des magistrats.

Auprès de la sacristie est un tableau sur bois, avec cette inscription :

DNS DE LA VERGNE JUSSIT, ÆT. LIV.

On lit plus bas :

DE LAX FECIT 1590 (1).

L'ancienne église de *Saint-Jean (pl. LXXIX, fig. 2)* mérite sur-tout l'attention des voyageurs ; elle forme un carré long, dont les deux grands côtés n'ont aucun ornement. Il y a à l'un de ces grands côtés trois arcades dont une servoit de porte, et ces trois arcades étoient répétées au fond de l'église : les murs sont bâtis en petites pierres. On a beaucoup disserté sur l'origine de cet édifice : on a prétendu que c'étoit un ancien temple romain ; d'autres disent que c'étoit

(1) En haut, on voit la Trinité ; à gauche, S. Grégoire, S. Augustin et S. Jean Chrysostome, l'un au-dessus de l'autre ; à droite, S. Ambroise, S. Jérôme et S. Cyrille : tous étendent la main vers un prêtre qui célèbre la messe. La Vergne, qui a donné ce tableau, est à genoux sur les marches de l'autel ; entre la Trinité, qui est placée à la partie supérieure, et le célébrant, qui est dans la partie inférieure du tableau, le peintre a figuré l'Adoration des mages, probablement pour ne point perdre de place.

Un autre tableau, placé près de là, représente la Résurrection de Jésus-Christ au milieu des quatre évangélistes. Le peintre y a encore placé une quantité de saints, parmi lesquels on reconnoît S. George qui tue le dragon, et à droite, S. Martin qui coupe un pan de son habit pour le donner à un pauvre.

le tombeau de Cl. Varenilla (1) : mais les croix grecques dont quelques cintres sont ornés, la forme de ce bâtiment même qui est celle d'une croix, ne permettent pas d'adopter cette supposition. Les arcades forment un cintre régulier; ce qui suffit pour prouver que cet édifice n'est point du genre de ceux qu'on appelle si improprement gothiques. Il paroît que c'est une église fort ancienne et qui, peut-être, remonte au temps même de Constantin. Son architecture montre quelque analogie avec celle du baptistère de Saint-Jean *de Fonte* à Rome, dont on attribue la construction à cet empereur; et ce qui confirme cette opinion, c'est que l'église Saint-Jean a été aussi un baptistère : on descend par quelques degrés dans la piscine qui est dessous (2). On en voit le plan *pl. LXXIX, n.° 3.*

(1) Cette opinion est fondée sur la tradition que l'inscription consacrée à la fille de Varenus, *suprà*, p. 714, a été transportée de l'église Saint-Jean dans la cathédrale; ceux qui la combattent rejettent cette tradition : mais quand bien même l'inscription de Varenilla auroit été autrefois dans l'église Saint-Jean, comme elle est aujourd'hui dans la cathédrale, cela ne prouveroit pas que cette église ait été un temple ou un tombeau païen. Les églises renfermoient beaucoup de monumens profanes : outre les exemples que j'ai cités, on peut lire sur ce sujet l'ouvrage de MARANGONI, *Delle cose gentilesche e profane trasportate ad uso e ornamento delle chiese.* Roma, 1744, *in-4.°*

(2) *Lettre de M.* DREUX DU RADIER *sur un ancien édifice romain découvert à Poitiers et sur l'inscription* CL. VARENILLA, *&c.* dans le *Journal de Verdun*, 1759, décembre. — *Réflexions du même*

Il me restoit encore à visiter l'église fondée par *S.te Radegonde*, fille de Bertaire, roi de Thuringe. Cette princesse, devenue orpheline après l'assassinat de son père, n'avoit que huit ans quand Clotaire, fils de Clovis, la fit prisonnière; sa beauté étoit déjà si accomplie, que Clotaire et son frère Thierry, pour éviter d'en venir aux armes, prirent la voie du sort, afin de décider qui auroit la belle captive : elle échut à Clotaire; et lorsqu'elle eut quinze ans, ce prince l'épousa à Soissons, en 538. Mais cette princesse aimable, savante et spirituelle, ne pouvoit aimer un barbare, qu'elle regardoit comme le meurtrier de son frère et l'auteur des malheurs de sa maison, et lui-même ne pouvoit s'accommoder d'une femme qui avoit une ame pieuse et des mœurs sévères : elle entra dans un cloître comme dans un refuge, et sut charmer sa retraite par les solides entretiens de Fortunat et de Grégoire de Tours. Elle adressa des lettres aux princes et aux rois pour les détourner du desir de la guerre et leur inspirer l'amour et le respect de l'humanité; elle écrivoit assez bien dans la langue romaine, et même elle composoit des vers dont elle

---

à ce sujet, et Lettre de M. l'abbé LEBEUF, *avec des notes de M.* DREUX DU RADIER, *ibid.* 1751, janv. — *Observ. sur le même sujet*, ibid. 1751. — *Nouvelle Lettre de M.* DREUX DU RADIER, *ibid.* 1752, février. — M. SIAUVE a joint à sa *Dissertation sur le temple de Saint-Jean*, dans ses *Mémoires sur les antiquités du Poitou*, p. 181, pl. X et XI, une gravure de ce temple que j'ai fait copier.

accompagnoit les modestes présens qu'elle envoyoit à Fortunat. Cette princesse mourut à Poitiers, le 13 août 590, dans le couvent qui lui devoit sa fondation.

Devant la porte principale de cette église, il y a, comme devant la cathédrale, une enceinte entourée d'un mur à hauteur d'appui et bordée intérieurement de bancs de pierre. On y descend aussi par quelques marches. Auprès de chacune des quatre entrées du porche sont deux monstres de pierre très-mutilés. En face de la porte de l'église, on voit la place où étoit la chaire du catéchiste.

En entrant dans l'église par la principale porte, on trouve sous le porche deux sculptures anciennes représentant le Père éternel et la Vierge.

L'église paroît avoir été bâtie à deux époques par deux architectes différens, qui n'ont pas suivi le même plan (1).

(1) Les deux premières fenêtres, en venant de la porte principale, sont en ogive, et ont des vitraux en couleur; les autres sont à plein cintre et ont des vitres blanches : la voûte du rond-point est à cintre plat. Dans l'intérieur de l'église, au-dessous des fenêtres, règne une espèce de corniche ronde, soutenue par de fausses arcades, séparées l'une de l'autre par des colonnes adossées au mur. Les six premières arcades à droite, en venant de la porte, sont en ogive; les autres sont à plein cintre. Le mélange d'arcades en ogive et à plein cintre se fait encore remarquer à la porte d'entrée : l'espèce de porche qui est entre la porte et l'église, est, du côté de l'église, terminé par une arcade à plein cintre, de chaque côté de laquelle il y a une fausse

Sous la corniche qui règne autour de l'église, au-dessous des fenêtres, on voit des espèces de modillons qui paroissent la soutenir et qui représentent différentes figures (1) d'hommes et d'animaux.

Le jubé, qu'on citoit pour la beauté de ses peintures, a été détruit. Les chapiteaux des colonnes qui entourent le sanctuaire, mériteroient d'être dessinés à cause de leur singularité. Sous le sanctuaire est la crypte dans laquelle on révère la tombe de S.[te] Radegonde. Des mamelles, des bras, des pieds, de

---

arcade en ogive; celle qui est à gauche est moins élevée que celle de la droite.

(1) Quelques-unes de ces figures sont tout-à-fait bizarres. Du côté de la porte d'entrée, le dernier modillon, à droite du spectateur qui vient du côté du chœur, représente un homme accroupi qui montre le derrière à l'assemblée des fidèles, et il met même la main sur ses fesses, pour qu'on ne se trompe pas sur son intention. La septième de la même rangée, de gauche à droite, en venant de l'autel vers la porte, représente un homme accroupi comme pour faire des saletés dans l'église.

Dans la rangée des modillons, à la gauche en venant du chœur, il y a encore une figure accroupie, à-peu-près semblable aux précédentes. C'est la sixième à compter depuis le côté de la porte. Cette figure montre, comme la précédente, des choses que par-tout on doit cacher.

Les fenêtres qui ont des vitraux de couleur, sont séparées de celles qui ont des vitres blanches par de faux piliers; après ces faux piliers, il n'y a plus de figures travaillées avec le même soin sur les modillons, mais de vilains masques grossièrement ébauchés.

Parmi ces figures des modillons, on en remarque qui ressemblent à des centaures, d'autres à des singes, d'autres à des sirènes.

petits enfans de cire, y sont suspendus et attestent les mémorables cures qui sont attribuées à la sainte. Il n'étoit bruit encore dans toute la ville que d'un miracle qu'on prétendoit qu'elle venoit d'opérer. Un grand nombre de cierges brûlent sur cette tombe, formée de pierres brutes attachées par des crampons et des cercles de fer.

Au-dessus de l'escalier de la crypte est une inscription commémorative des prières qu'Anne d'Autriche fit faire dans cette église pendant que Louis XIV étoit malade à Calais.

La chapelle du *Pas de Dieu*, qui étoit autrefois à Sainte-Croix, a été transférée à Sainte-Radegonde. On y voit à gauche *S.te Radegonde*, couverte d'un voile noir, et vêtue d'un manteau bleu parsemé de fleurs de lis d'or; elle est à genoux devant Jésus-Christ, qui est debout, vêtu d'un manteau rouge doublé d'or; il montre son front avec le doigt: entre eux est la trace du *Pas de Dieu*, sur laquelle est une cage de fer attachée par un cadenas. Il y a toujours sous la cage quelques pièces d'argent, déposées par les fidèles.

Sur

Sur le mur du fond on lit :

ADORABIMUS
IN LOCO UBI STETERUNT
PEDES EJUS.

NOUS ADORERONS LE SEIGNEUR
DANS LE LIEU OÙ ONT REPOSÉ
SES PIEDS. PS. 131.

L'AN DU SALUT 586, LE 3 AOUT
N. S. JÉSUS-CHRIST APPARUT À
SAINTE RADEGONDE PENDANT
QU'ELLE ÉTOIT EN PRIÈRES, ET
LUI DIT : TU ES UNE PIERRE
PRÉCIEUSE DE MON DIADÈME.

EN DISPAROISSANT IL LAISSA
IMPRIMÉ LE VESTIGE DE SON
PIED DROIT.

HAEC MONUMENTA E MON
AST. S. CRUCIS IN HANC
ECCLESIAM TRANSLATA
FUERE ANNO DOMINI 1792.

Parmi les églises célèbres de Poitiers on distinguoit encore *Saint-Hilaire*, dont les comtes de Poitiers et ensuite les rois de France prenoient le titre d'abbés. Cette église avoit déjà perdu ses belles portes de

bronze, et le tombeau de la reine Éléonore avoit été détruit; mais on y voyoit encore celui du célèbre Gilbert de la Porée, contemporain et émule de S. Bernard et d'Abailard. La pierre puante qui devoit, disoit-on, son odeur infecte à un pet du diable qui s'étoit assis dessus, a été brisée (1), ainsi que des figures grotesques (2) qui étoient aussi curieuses pour l'histoire que celles de l'église Sainte-Radegonde.

La grosse horloge que *le maire Boilève avoit fait faire en 1390, afin que les pauvres gens sussent à quelle heure ils dînoient*, n'existe plus, et j'en ai vu les débris dispersés dans la maison commune, où il y avoit aussi plusieurs cloches, dont une avoit une inscription latine en vieux caractères dits gothiques, et la date de 1396.

Cette belle cathédrale, ces antiques abbayes, ces vieux monastères, devoient renfermer beaucoup de pièces intéressantes pour notre histoire : elles ont été dispersées; mais heureusement elles ne seront pas perdues. M. Mazet, ancien Bénédictin, qui joint à l'érudition si familière à l'ordre célèbre auquel il a

---

(1) Cette pierre est la *chaux carbonatée bituminifère* d'HAÜY, qu'on appelle vulgairement *pierre de porc* et *pierre puante*, parce qu'elle rend une odeur insupportable quand on la frotte. Le fronton de l'église des Mathurins étoit fait avec cette pierre; ces exemples annoncent l'antiquité de son usage dans les églises.

(2) On y voyoit, entre autres, une figure de singe commettant le même crime qui causa la mort d'Onan.

appartenu, un bon esprit et les manières les plus obligeantes et les plus aimables, a pris soin, depuis plus de vingt années, de faire transcrire tous les titres qui sont venus à sa connoissance, et de faire dessiner tous les monumens qui peuvent servir à l'histoire de l'ancien Poitou. Je passai agréablement plusieurs heures dans son intéressant cabinet (1). Les nombreux matériaux qu'il a recueillis pour une histoire très-étendue du Poitou, sont rangés par siècles, dans dix cartons (2), et les dessins sont exécutés avec exactitude (3).

---

(1) Il nous fit voir le *Breviarium historiale* de 1479, ouvrage rare et curieux, parce que c'est le premier livre qu'on ait imprimé à Poitiers (DE LA SERNA SANTANDER, *Dict. bibliogr. des éditions du XV.e siècle*, part. II, p. 244, n.° 339); — les *supplices des protestans*, avec un prologue qui ne se trouve pas dans les autres exemplaires; — la collection complète des gravures qui représentent les batailles qui ont ensanglanté le Poitou et les rives de la Loire dans les guerres de religion; — une collection d'ouvrages écrits en patois poitevin; — un exemplaire de SALVIANI *Aquatilium Historia*, dont la reliure *antiquée* porte les chiffres de Henri II et de Diane de Poitiers.

(2) Parmi les pièces historiques, je distinguai la liste de tous les gentilshommes qui se sont trouvés au siége de Poitiers, en 1569; les obituaires de ceux qui sont morts dans la bataille de Poitiers, et qui ont été enterrés aux Jacobins et aux Cordeliers, avec leurs armoiries peintes; une très-belle suite de dessins de sceaux des comtes, seigneurs et rois, relatifs au Poitou; les monnoies du Poitou jusqu'à nos jours; les noms et armoiries des maires et échevins de Poitiers; beaucoup d'inscriptions.

(3) Les principaux sont, plusieurs vues de *Poitiers*, prises de différens points; le portail de l'église de l'abbaye Saint-Jouin de

Il eut la bonté de me conduire à la bibliothèque publique; nous traversâmes l'ancien *jardin botanique de l'école centrale*, dont la plus grande partie alloit être transformée en jardin potager pour l'usage et l'entretien du lycée, qui y faisoit déjà planter des choux et des carottes. Cette bibliothèque est dans

Marne; l'église de Saint-Generoux; le pont de Saint-Generoux; la tour de Montcontour; l'église de Bressuire; le tombeau du premier abbé de Saint-Maixent; une figure semblable à la femme aux serpens de Montmorillon (elle est placée au-dessus du portail de l'église de Saint-Hilaire de Melle); une statue équestre placée au-dessus du portail de l'église d'Aunay (elle est très-semblable au Waifre de Bordeaux, figuré dans l'ouvrage de VENUTI); le tombeau de l'amiral Bonnivet, et beaucoup d'autres tombeaux; la cathédrale de Luçon; le tombeau de Charles X à Fontenai; le dessin du tombeau fragmenté de Gilbert de la Porée, qui n'existe plus aujourd'hui (on voit évidemment que c'étoit un ancien tombeau chrétien); tous les tombeaux des la Tremouille au château de Thouars; le dessin des restes de l'aqueduc de Poitiers avec sa restauration; les calques des vignettes de deux exemplaires de la vie de Ste Radegonde par S. FORTUNAT, l'un du XIIe et l'autre du XIVe siècle: les mêmes sujets sont placés en face l'un de l'autre, de manière à faire voir facilement les différences entre les deux suites de vignettes. M. Mazet possède aussi plusieurs anciennes crosses d'évêques: je remarquai principalement celle de Guillaume de Tempier, évêque de Poitiers en 1100. Je vis encore un modèle du temple de Jérusalem, d'après la forme qu'on lui assigne; un sceau du XIIe siècle, sur lequel est déjà figurée l'histoire du *Pas de Dieu;* un médaillon de marbre où est le portrait de Louis XIII; enfin, deux bagues de deuil que portoient les anciens chevaliers: sur l'une, qui a été trouvée dans le marais de Montgautier, on lit, *Lud. et amica morti morior;* sur l'autre bague, *Je n'ai que deuil.* Il y a sur toutes deux des larmes figurées en noir.

l'ancien collége des Jésuites, où est aussi établi le lycée. Le fonds de cette bibliothèque avoit été donné aux Jésuites par Charles le Tenneur : ces religieux la rendirent publique ; et depuis la suppression de cet ordre, la ville en est devenue propriétaire (1). La révolution l'a augmentée de différens ouvrages. Le portrait du fondateur est dans une des salles, avec cette inscription :

CAROLUS LE TENNEUR, BIBL. REGII COL. PICT. SOC. JESU FUNDATOR. AN. 1690.

On a encore placé dans la bibliothèque une douzaine de tableaux qui ont été recueillis de différens endroits, et trente-sept tableaux sur cuivre qui étoient autrefois dans l'église de Sainte-Croix.

Le Poitou a vu naître un grand nombre d'hommes qui se sont distingués dans différentes carrières : le laborieux *Dreux du Radier* (2) a donné l'histoire de

(1) La bibliothèque possède le manuscrit original du XII.e siècle de la *vie de S.te Radegonde*, dont M. Mazet a les calques ; celui du XIV.e est ailleurs.

(2) *Bibliothèque historique et critique du Poitou* ; Paris, 1754, cinq vol. *in-12*. Les notices qu'il donne des écrivains du Poitou, sont très-exactes ; il seroit à desirer qu'on eût un pareil ouvrage pour chaque département de la France. Son travail finit en 1753 : M. Jouyneau-Desloges en promet une continuation. M. DE FERRIÈRES a donné un précis de l'ouvrage de *Dreux du-Radier*, sous ce titre : *De l'état des lettres dans le Poitou, depuis l'an 300 de l'ère chrétienne jusqu'à l'année 1789*. Cette analyse est très-bien faite, et M. de Ferrières a continué l'ouvrage jusqu'à l'époque de la révolution.

ceux qui se sont fait un nom dans les lettres (1). On voit qu'aucun pays ne peut se vanter d'avoir produit un plus grand nombre de savans. Les lettres y sont encore cultivées avec succès, ainsi que le prouvent

(1) On cite parmi les anciens, *S. Maxence*, *S. Paulin*, *S. Hilaire* et le poëte *Rutilius;* sous les premiers rois Francs, *Fortunat*, qui étoit né en Italie, mais qui a été évêque de Poitiers; *S.te Radegonde*, dont j'ai déjà parlé, et *Agnès* son amie; sous les comtes de Poitou, *Gilbert de la Porée* et *Pierre de Poitiers*, qu'on regarde comme les fondateurs de la théologie scholastique; *Richard de Poitiers*, auteur d'une *Histoire universelle;* la célèbre *Melusine*, que son esprit surnaturel a fait regarder comme une fée (*suprà*, p. 705); *Guillaume IX*, un des premiers troubadours poitevins; plusieurs jurisconsultes célèbres dont je parlerai bientôt; *Paul Bienassis*, commentateur de Dioscorides; *Pierre Langlois de Belestat*, qui a prétendu expliquer les hiéroglyphes égyptiens; *Jean Coyttar*, qui écrivit un assez bon *Traité sur les fièvres pourprées*, à une époque où elles n'étoient pas encore bien connues; *François de Saint-Vertunien Lavau*, ami de Scaliger et auteur du *Scaligerana;* *Pidoux*, qui a savamment écrit sur les fièvres intermittentes et sur la colique du Poitou; *Théophraste Renaudot*, ardent défenseur de l'antimoine, et qui a imaginé et établi la gazette de France; *Paul Contant*, poëte et botaniste; le voyageur *Pascal le Coq;* *Bertram*, auteur du *Traité de la république des Hébreux;* *Nicolas Rapin*, qui a composé en grande partie la *Satyre Ménippée;* *Jean Bouchet*, à qui l'on doit les *Annales d'Aquitaine;* *Jean d'Authon*, qui fut, comme lui, poëte et historien; *la Popelinière*, *Florentin du Ruau* et *Jean Besly*, qui se sont occupés de l'histoire de France et de celle de leur pays. La famille de *Sainte-Marthe* suffiroit seule pour illustrer le Poitou. On compte quarante-cinq personnages de cette maison qui, dans l'espace de deux cents ans, ont cultivé avec succès les différentes parties des sciences et des lettres. Parmi les géomètres, le Poitou cite *François Viète*, qui découvrit le secret du chiffre des Espagnols, composé de plus de cinq cents

les comptes que la *Société des sciences* (1) rend chaque année de ses travaux.

C'est sur-tout dans l'étude du droit que la ville de Poitiers s'est toujours distinguée. Ses écoles sont depuis long-temps célèbres ; elles ont dû leur réputation à Robert Irland, qui s'établit dans cette ville en 1498, et y obtint, en 1502, une chaire de professeur (2).

---

caractères inconnus; *Adrien Romain*, *Laurent Mesme*, *Ismaël Boulliau*. La gloire littéraire du Poitou commença à décliner dans le XVIIIe siècle : *Urbain Chevreau*, l'abbé *Nadal*, n'ont donné au théâtre que des ouvrages insignifians. Les ministres protestans *Rivet*, *Daillé* et *Beausobre*, ont montré de grandes connoissances dans la théologie et dans l'histoire ecclésiastique; *Antoine Rivet* s'est fait un nom par son *Histoire littéraire de la France*; *Lignac* a écrit une *Histoire des ardignées aquatiques*. Le Poitou cite parmi les femmes célèbres plusieurs de celles qui ont porté le nom de *Sainte-Marthe*, Mme *de la Férandière*, et sur-tout Mme *de Maintenon*.

(1) Parmi les gens de lettres que Poitiers possède aujourd'hui, je citerai principalement MM. *Mazet* (*suprà*, p. 722); M. *Thibaudeau*, auteur d'une histoire de son pays, et père du conseiller d'état dont j'ai aussi parlé au chapitre de Marseille; *Félix Faulcon*, correspondant de l'Institut de France; M. *Coutault*, très-habile physicien; M. *Jouyneau-Desloges*, M. *de Ferrières*, &c. &c.

(2) *Leclerc*; *Baron*, que Cujas regarde comme le *Varron* de son siècle; *Roaldès*, que Sainte-Marthe appelle la lumière de la jurisprudence; *Hurault de Chiverni*, chancelier de France; *Achille de Harlai*, *Auguste de Thou*, *Joachim du Bellay*, *Choppin*, vinrent recevoir ses leçons, et Poitiers vit naître dans son sein *André Tiraqueau*, *Simon Pouvreau*, *Jacques Barraud*, *Julien Colardeau* et *Barnabé Brisson*. Au temps de Corneille, cette école étoit la plus

Le langage poitevin est dérivé, comme tous ceux qui se parlent au-delà de la Loire, de la *langue romane* (1), et il est aussi mêlé d'espagnol et d'italien.

La ville est grande; mais les rues sont tortueuses et mal percées. A l'exception des églises, il y a peu d'édifices remarquables: la place d'armes, où étoit autrefois la statue pédestre de Louis XIV, n'a ni majesté ni étendue; et l'hôtel-de-ville est un bâtiment ancien, mais de peu d'apparence. La promenade la plus agréable est sur les bords du Clain; le vieux château est au confluent de cette rivière et de la Bièvre: on y a établi la poudrerie; l'allée qui termine cet édifice agréablement construit, est la plus fréquentée. C'est sur les bords du Clain qu'est le *parc de Blossac*, nom d'un ancien intendant qui l'a fait planter: la terrasse qui est élevée sur la rive du Clain, est belle; les vignobles, les forêts, les villages qu'on y découvre, présentent des aspects très-pittoresques.

Poitiers n'offre guère d'autre commerce que celui des productions du pays; les ateliers du bonnetier, du tanneur et du mégissier, sont ceux dont les travaux ont le plus d'activité.

---

celèbre, et c'est de Poitiers qu'il fait arriver *Dorante*, principal personnage de sa comédie intitulée *le Menteur.*

(1) Dreux du Radier, *Essai sur le langage poitevin*, dans le *Journal de Verdun*, février, 1738, p. 123.

CHAPITRE CXLI.

PIERRE levée. — Passe-Lourdin. — Pantagruel. — *Toulon.* — Tombes. — MONTMORILLON. — Octogone. Figures. — CIVAUX. — Tombeaux. — Église. — SAVIGNY.

TOUS les antiquaires, principalement ceux qui se sont occupés des antiquités celtiques, ont beaucoup parlé de l'*octogone de Montmorillon ;* je desirois pouvoir fixer mes idées sur ce que j'avois lu, et le véritable moyen étoit d'aller sur les lieux. Je louai donc un cabriolet qui pût résister aux secousses du détestable chemin qui y conduit. M. Coutault, professeur de physique, et M. Hivonnais, voulurent bien me diriger dans cette excursion, et ils eurent la bonté de m'accompagner.

Nous sortîmes de la ville par le pont-neuf, qui traverse le Clain. Parmi les nombreux rochers qui dominent la ville dans une étendue assez considérable, on distingue une pointe qui a l'apparence d'un pilier ; on l'appelle *l'amiral Coligny,* parce que c'est le poste périlleux où l'amiral se tenoit pour diriger les opérations du siége de Poitiers. Ce rocher est voisin des anciens murs de la ville, qui touchent les bords du Clain et qui sont à la portée du mousquet.

La *pierre levée* est à un quart de lieue de distance: elle approche plus de l'ovale que du carré; elle a environ dix-huit pieds dans sa plus grande longueur, quatorze dans sa plus grande largeur, et près de trois pieds d'épaisseur. Elle n'est aujourd'hui soutenue que par un seul pilier, et ce pilier est une pierre aussi brute que la pierre levée elle-même. La hauteur de ce pilier *hors de terre* est de cinq pieds, mais il doit s'être encore très-enfoncé par la pesanteur de la grosse pierre qu'il soutient seul; les quatre autres piliers se sont écroulés, et celui qui subsiste penche beaucoup et menace ruine. Du côté où les soutiens se sont écroulés, il y a une cassure dans la largeur de la pierre à environ trois pieds et demi du bout qui touche à terre.

Selon la tradition populaire, S.te Radegonde (1) apporta cette pierre sur sa tête, et les supports dans son tablier, et les plaça comme ils sont. On ajoute que la sainte porta encore un sixième pilier, mais qu'elle le laissa tomber; le diable, qui la suivoit, le ramassa et l'emporta. Bouchet a prétendu qu'Éléonore, fille de Guillaume X, avoit fait élever cette masse pour servir de limite au champ destiné à une foire qui lui doit sa fondation (2), et qui se tient

(1) *Suprà*, p. 717.

(2) DREUX DU RADIER, sur la pierre levée de Poitiers et le culte religieux rendu aux cailloux, *Journal de Verdun*, janvier 1752, 129.

tous les ans au mois d'octobre. Rabelais s'est servi de la pierre levée pour donner une haute idée de la force de son *Pantagruel.* Ainsi que tous les gens bien nés qui se destinoient au barreau, le fils de Gargantua étudioit le droit à Poitiers; et comme il n'avoit rien à faire, il alla se promener dans les vignes et en rapporta cette pierre (1).

Je remarquai, dans un village appelé *Toulon*, où nous arrêtâmes pour faire reposer les chevaux, un cimetière dans lequel il y a un grand nombre de cercueils de pierre, sur lesquels on a sculpté des haches, des marteaux, des tenailles, enfin les instrumens de la profession de ceux qui y ont été déposés : ces cercueils sont modernes. Les chapiteaux des colonnes de l'église sont très-anciens et historiés : il y a sur le

(1) « De faict vint à Poictiers pour estudier, et prouffita beaucoup, auquel lieu voyant que les escholiers estoient aulcunesfois de loisir, et ne sçavoient à quoy passer temps, en eut compassion. En ung jour print d'ung grand rochier, qu'on nomme *Passe-Lourdin*, une grosse roche ayant environ de douze toises en quarré, et d'espaisseur quatorze pans, et la mist sus quatre pilliers au milieu d'ung champ bien à son aise, afin que lesdicts escholiers, quand ils ne sçauroient aultre chose faire, passassent temps à monter sus ladicte pierre, et la bancqueter à force flaccons, jambons et pastez, et escripre leurs noms dessus avecques ung cousteau, et de present l'appelle-on *la pierre levée.* Et en memoire de ce, n'est aujourd'hui passé aulcun en la matricule de ladicte université de Poictiers, sinon qu'il ait beu en la fontaine cabaline de Croustelles, passé à Passe-Lourdin et monté sus la pierre levée. » RABELAIS, *Pantagruel*, II, 5.

portail deux saints, entre lesquels on remarque une espèce d'étoile.

Montmorillon est situé sur une petite rivière appelée *le Gartempe ;* ce site est assez pittoresque. On trouve sur les bords de la rivière de belles sources et des grottes dont on fait des caves.

Montmorillon ne nous offroit rien à voir que le célèbre octogone qui attire depuis si long-temps l'attention des antiquaires et de tous ceux qui s'occupent de l'histoire des Gaules. Nous nous y rendîmes aussitôt ; et, malgré un vent violent et incommode, une pluie froide et pénétrante, M. Hivonnais se mit aussitôt à en faire de nouveaux dessins (1).

L'octogone est placé dans l'enclos des anciens Augustins, dont la magnifique et riche maison sert aujourd'hui de caserne. Il a été affermé à un aubergiste, qui y a établi un magasin de bois et de planches.

La *figure I* nous montre l'édifice entier, vu d'un de ses huit côtés. Il est bâti en petites pierres carrées, ainsi que le toit, qui est conique, et sur lequel on voit des traces de deux réparations successives, indiquées par les lignes qui interrompent la bâtisse.

Il paroît qu'autrefois les huit triangles du toit

---

(1) Ce sont ceux que j'ai publiés dans ma *Dissertation sur l'église octogone de Montmorillon, qu'on a regardée comme un temple des Druides.* Voyez mes *Monumens antiques inédits*, t. II, p. 323.

soutenoient, au point de leur réunion, une espèce de flèche *(fig. I, A)*, un peu obtuse. La partie supérieure doit avoir été détruite depuis long-temps. Cette portion tronquée est aujourd'hui couverte d'un toit en ardoise, soutenu par une charpente. La forme de ce toit est absolument la même que celle du toit de l'église des Augustins, située à l'autre extrémité du couvent.

Derrière cet octogone est un petit bâtiment carré *(fig. I, B)*, surmonté d'un clocher avec deux fenêtres *(ibid. C)*. Ce bâtiment, destiné, selon Montfaucon, à servir de retraite aux prêtres gaulois, est en face de la porte d'entrée, ainsi qu'on peut le voir sur le plan que j'ai fait figurer *(fig. II)*. On a représenté le plan du souterrain par la ligne circulaire pleine; les lignes ponctuées qui sont dans ce cercle, tracent le plan de l'octogone qui est construit au-dessus du souterrain. La lettre *a* désigne la place de l'autel; la lettre *b*, celle de la porte.

Chacune des huit faces de l'édifice ressemble à celle que nous voyons ici *(fig. I, A)*. Au milieu est une fausse arcade en ogive, et dans cette arcade est une fenêtre longue et cintrée par le haut. La corniche est supportée par des modillons ornés de figures grotesques *(voyez fig. III* et *VI, A M)*; j'ai fait représenter les plus singulières.

Le côté où la porte d'entrée est pratiquée *(fig. III)*, est, comme je l'ai dit, en face de l'édifice carré qui

dépasse l'octogone *(fig. I, B)*. On y voit de même une grande arcade en ogive ; mais, dans cette arcade, il y a une porte à plein cintre où l'on monte par trois degrés. Au-dessus de la porte est une ouverture en parallélogramme, de sept pieds de largeur sur trois pieds quatre pouces de hauteur : cette espèce de fenêtre porte treize figures, dont quelques-unes sont adossées les unes aux autres. Je reviendrai sur ces figures, quand j'aurai entièrement décrit l'édifice dont nous allons actuellement visiter l'intérieur.

A peine est-on entré, qu'on se trouve au pied d'une espèce de dôme, qui n'est autre chose que le toit de l'édifice souterrain. Ce dôme est composé de plusieurs marches faites des différentes assises des pierres de taille dont il est construit ; il se termine par une ouverture hexagone, dont on voit la figure au milieu du plan *(fig. II, b)* : son diamètre est de onze pieds.

L'intérieur de l'édifice est octogone ; j'en donne la coupe *(fig. IV)*. Les angles sont marqués par des arêtes *(ibid.)* qui sont supportées par des chapiteaux *(fig. V)* ; j'en ai fait figurer cinq séparément *(pl. 1, 2, 3, 4 et 5)*.

Ils diffèrent les uns des autres par la sculpture ; mais on voit qu'ils sont tous dans le style des chapiteaux des anciennes églises. Ces chapiteaux sont supportés eux-mêmes par de fausses colonnes terminées par des fleurons *(fig. VI)*, ou par des têtes

grotesques *(ibid.)* comme celles des modillons figurés sur la même planche *(lettres a, b, d, e, g)*. La clef de la voûte est percée d'une ouverture ronde *(fig. IV, V, b)*, qui répond à l'ouverture hexagone *(II, b, et III, b)* de la voûte du souterrain.

Au fond de l'édifice est la pièce carrée qui fait saillie à l'extérieur; elle est en face de la porte : celle-ci regarde l'occident, et cette salle est à l'orient. On sait que l'usage de l'église est de placer l'autel vers l'orient. Au milieu de cette salle, qne Montfaucon dit avoir été le lieu de retraite des prêtres gaulois, est un autel de pierre *(fig. II, a)*, sur lequel les Augustins disoient la messe. Il paroît que cette salle a toujours été destinée à la célébration des saints mystères, pendant que le peuple, placé sur les degrés de la coupole du souterrain, remplissoit la salle octogone.

A gauche de l'autel est une petite porte *(ibid. e)* qui donne entrée dans un escalier en spirale : il est si étroit, qu'il ne peut y passer qu'une seule personne à-la-fois; il ressemble à ces escaliers qui conduisent au clocher dans les anciennes églises. Rien n'indique que les Gaulois aient connu ce genre de construction.

Au bas de cet escalier *(fig. V, e)*, on arrive dans le souterrain qui est sous l'eglise, et dont j'ai décrit la voûte. On en voit la coupe *(fig. V)*. La circonférence de ce souterrain est de cent onze pieds; et la

hauteur de la voûte, d'à-peu-près vingt pieds. Le jour y entre par l'ouverture hexagone *(fig. III, b,* et *fig. II, b)* et par quatre fenêtres longues et étroites, semblables à celles des vieilles tours *(ibid. f, f, f, f).* Il y en avoit encore quelques autres qui ont été bouchées.

Au-dessous de ces fenêtres ou lucarnes pratiquées dans la voûte, règne une moulure en forme de tore ou boudin, semblable à celles qu'on observe dans beaucoup d'anciennes églises.

En face de la porte de l'escalier est une autre porte *(fig. V, d,* et *fig. I, d)* bouchée par les terres rapportées. On prétend que cette porte conduisoit, par une galerie, à la rivière, où les prêtres se purifioient : mais ils auroient pris le chemin le plus long ; car le côté où est cette porte, n'est pas dirigé vers la rivière. Il est probable qu'elle a été pratiquée pour donner une issue particulière dans la campagne. J'ai vu de semblables portes aux cryptes de plusieurs églises, lorsque celles-ci ont été bâties sur un terrain en pente, et que de ces cryptes on pouvoit communiquer dans les rues et dans les chemins situés plus bas que l'église supérieure.

Ce souterrain est rempli d'ossemens qui exhalent une puanteur insupportable. Ils y ont été transportés d'un cimetière placé auprès du couvent, lorsque les Augustins firent bâtir une aile de leur maison.

D'après cette description, il est aisé de voir que l'octogone

l'octogone de Montmorillon n'est point un temple de Druides; il a tous les caractères des anciennes églises du XI.ᵉ siècle, et je crois que c'est vers ce temps qu'il a été bâti. Tout ce qu'en ont rapporté de merveilleux le P. *Montfaucon*, et, d'après lui, Dom *Martin* dans son *Traité de la religion des Gaulois*, M. *Thibaudeau* dans son *Histoire du Poitou*, et d'autres auteurs, disparoît de lui-même : ce n'est autre chose qu'une petite église avec une crypte, ainsi qu'on en connoît beaucoup de cette époque.

Il nous reste à parler des figures qui sont au-dessus de la porte. Des personnes qui croient, comme moi, ne devoir pas regarder l'octogone de Montmorillon comme un temple de Druides, veulent au moins pouvoir conserver aux figures qui en décorent la porte, l'honneur d'être gauloises; et pour cela, elles imaginent que ces figures ont été prises ailleurs, et adaptées à ce parallélogramme pour sa décoration. L'examen particulier de chacune de ces figures détruira bientôt cette opinion. Ces figures ont été publiées par Montfaucon (1), mais avec une telle inexactitude, qu'elles n'ont aucune ressemblance avec le dessin que j'en donne. Il se contenta de les décrire telles qu'on les lui avoit envoyées, sans prétendre en donner une explication : mais Dom Martin, à qui rien ne paroissoit inexplicable, fut plus hardi sans

(1) *Antiq. expliq. Supplém.* II, pl. LIX.

être plus heureux. Il fit graver ces mêmes figures dans son *Traité de la religion des Gaulois* (1), et il s'épuise en vaines conjectures pour en interpréter le sujet. Il y reconnoît la Lune et plusieurs Druides consacrés au culte de cette divinité.

Montfaucon n'avoit publié que huit de ces figures : en démolissant un petit mur intérieur que les moines avoient mis devant, sans doute pour dérober aux yeux des fidèles, des images qu'ils regardoient comme profanes, on en a trouvé encore cinq ; ce qui porte le nombre à treize. Je présente de chacune un dessin particulier.

Les deux figures *(VII, A* et *E)* sont adossées. La première *(A)*, placée à l'extérieur, est nue ; elle a de longs cheveux, une face difforme, que la saillie de la langue entre les dents rend encore plus hideuse : elle tient dans ses deux mains deux gros serpens ; ces monstres, après s'être enlacés entre ses cuisses, vont sucer ses mamelles pendantes, qui paroissent les allaiter. Cette figure est celle que Dom Martin a regardée comme une image de la Lune ; les serpens qu'elle allaite sont, s'il faut l'en croire, le symbole du renouvellement de cette planète ; et il en conclut que l'octogone de Montmorillon étoit un temple consacré à la Lune par les Gaulois. Après l'explication de cette figure, Dom Martin, reconnoissant que parmi les

(1) *Relig. des Gaulois*, I, p. 219, pl. VII.

sept autres qu'il donne d'après Montfaucon, il y en a six d'hommes, fait une grande digression sur ce nombre six, qu'il trouve mystérieux; mais, actuellement que le nombre des figures est porté à treize, son hypothèse est absolument détruite.

L'autre figure *(II, E)* est adossée à la précédente, et du côté intérieur du temple; elle n'étoit pas découverte au temps de Montfaucon et de Dom Martin. Elle est à-peu-près semblable à la précédente, mais un peu moins hideuse, parce qu'elle a la bouche fermée; elle tient à la main deux crapauds qu'elle allaite aussi. Ce seroit bien ici le cas de se jeter dans le vaste champ des conjectures, et Dom Martin n'y auroit pas manqué : mais je doute qu'on puisse expliquer cette seconde figure plus que la première. On ne peut cependant disconvenir qu'elle n'ait beaucoup d'analogie avec quelques représentations d'Isis, qui a été figurée allaitant aussi deux crocodiles.

Les quatre figures *B, F, K* et *L*, sont adossées au même pilier, et les lettres *a* et *b* désignent les points où *K* et *L* se joignent latéralement aux figures *B* et *F.*

Sur la face extérieure *(B)*, il y a un homme qui regarde de côté, et tient ses bras croisés sous un ample manteau : beaucoup de saints sont représentés dans cette attitude.

La figure *(F)* qui lui est adossée dans l'intérieur,

et qui n'avoit pas été publiée, est imberbe; elle est vêtue d'un ample manteau : elle tient de la main gauche un pan de son vêtement, et elle élève la droite; elle a deux grandes ailes étendues. Il est impossible de méconnoître ici un ange, tel qu'on en voit sur une infinité de monumens du christianisme.

Les deux autres figures, *K* et *L*, sont adossées latéralement aux figures précédentes, *B* et *F;* elles ressemblent, comme la figure *B*, à des images de saints.

La figure extérieure, *C*, est imberbe; elle a un caractère de jeunesse; elle tient un amas de feuilles de parchemin attachées dans leur milieu par un lien. Cette figure pourroit être celle de S. Jean, le plus jeune des évangélistes et le disciple bien-aimé de Jésus-Christ; mais, sans vouloir en déterminer précisément le sujet, on voit clairement que ce n'est point une figure gauloise.

Chaque figure extérieure n'en a ordinairement qu'*une* qui lui soit adossée, à la face intérieure de l'édifice : cette figure *C* en a, au contraire, deux qui lui répondent dans l'intérieur; c'est le groupe *G.* Malheureusement Dom Martin ne les a pas connues; car il y auroit remarqué Castor et Pollux, comme il a vu la Lune dans la figure *A.* Il paroît pourtant que ce sont deux femmes qui se passent réciproquement une main sur l'épaule, et portent l'autre sur leur cœur. Elles ont sur le ventre des rayures qui ont l'air

de bandelettes. L'attitude de ces femmes, le voile dont elles sont coiffées, font aisément reconnoître deux saintes, ainsi que dans les deux autres figures, *M* et *N*, qui sont adossées aux parties latérales du même groupe *G*, aux endroits marqués par la lettre *c* pour la figure *M*, et par la lettre *d* pour la figure *N*. Ces deux figures *G* paroissent représenter une Visitation; le sculpteur aura vêtu la Vierge et S.[te] Élisabeth dans le costume de son temps.

Au quatrième pilier il n'y a que deux figures. La figure extérieure *(D)* a déjà été publiée par Montfaucon; elle a, selon lui, un corps, un jupon très-bouffant et des gants. Il n'y a rien de tout cela: elle ne diffère des précédentes que par l'absence du voile, et par ses deux longues tresses qui pendent jusqu'à terre. Montfaucon a pris pour des gants les mains qui sont collées au corps, et séparées des avant-bras, parce que ceux-ci ont été cassés. La figure intérieure *(H)*, que Montfaucon et Dom Martin n'ont pas connue, est absolument semblable à la précédente *(D)*, mais mieux conformée, et elle autorise ma description.

La figure *D* est appuyée contre la petite colonne renversée, terminée par une tête de chat ou de diable *(I)*, à l'endroit marqué par la lettre *e*; cette figure latérale est la seule qui ait été dessinée en dehors.

Il est aisé de voir que ces figures n'ont rien qui puisse faire supposer qu'elles soient gauloises. Toutes

ont évidemment le caractère d'images d'*anges*, d'*évangélistes*, de *saints* et de *saintes*; elles sont, à ce que je pense, du temps de l'édifice, et elles ont été faites pour la place qu'elles occupent : on ne peut supposer qu'elles y aient été rapportées.

Deux seules semblent se refuser à notre explication, et favoriser le système de ceux qui veulent qu'elles soient gauloises; ce sont celles qui allaitent des serpens et des crapauds. Je répondrai à cela que nous n'avons aucune indication certaine que ces figures puissent appartenir à la religion des Gaulois; qu'elles sont du même style que les autres, et par conséquent du même temps.

Je ne saurois dire ce que ces figures peuvent signifier (1); mais on sait que, dans le IX.e siècle, plusieurs fables ont été introduites dans la religion chrétienne et dans l'histoire de France. L'histoire de Dagobert entraîné par les diables, qui étoit représentée sur son tombeau à Saint-Denis; celle du monstre

(1) M. SIAUVE, dans son *Précis d'un mémoire sur l'octogone de Montmorillon*, Utrecht, 1805, *in-8.°*, adopte en partie mes idées; mais il voudroit pouvoir défendre le celticisme de ces figures, et il voit dans leur réunion la représentation d'un mariage. M. *Alexandre* LENOIR, *Observations sur les figures du temple de Montmorillon*, dans les *Mémoires de l'académie celtique*, III, 18, persiste à y reconnoître Isis, Diane, ou plutôt la Nature heureuse ou malheureuse, le Bien et le Mal. M. Fabre, dans une lettre qui m'a été adressée de Saint-Pétersbourg et qui est imprimée dans le *Magasin encyclopédique*, année 1809, tom. III, p. 93, a reconnu

matin à qui Mérovée devoit la naissance, sont de cette époque. On a fait beaucoup de dissertations pour savoir ce que peut être la figure de femme, avec un pied d'oie, qu'on voyoit au portail de plusieurs églises, et qu'on appeloit *la reine Pédauque*; et aucune explication ne peut encore être regardée comme pleinement satisfaisante : ce n'est cependant pas une raison pour mettre cette figure au nombre des monumens gaulois. Les portails des anciennes églises offrent une foule de ces images bizarres qu'on ne peut expliquer. Celles du Poitou en ont sur-tout de très-singulières, ainsi qu'on peut le remarquer dans l'église de Civaux, dans celle de Sainte-Radegonde à Poitiers, et dans plusieurs autres de la même ville : à Sainte-Radegonde, il y avoit un singe figuré dans l'attitude de commettre, de la manière la plus lascive, l'action qui attira sur Onan la punition du ciel; et je pourrois citer une foule d'images également monstrueuses et bizarres. Il paroît donc que le prétendu temple des Druides de Montmorillon

dans les figures *F*, *G*, l'Annonciation et la Visitation; les figures *K*, *L*, *B*, sont des évangélistes; les autres sont des femmes qui accompagnent la Vierge et Ste Élisabeth; la figure *A B* est le Genre humain pécheur, ou, si l'on veut, le Mal et le Péché, qui triomphoient avant l'Incarnation indiquée par l'Annonciation, et la figure *I* représente le Démon terrassé. Cette explication est très-ingénieuse, et sert à prouver qu'il ne faut chercher dans ces mauvaises statues que des figures chrétiennes et qui n'ont aucun rapport avec les Celtes et les Druides.

est une église chrétienne du X.e ou du XI.e siècle, avec une crypte, et que les prétendues figures gauloises sont des figures du même temps et relatives à notre religion. Dans les cours qui environnent l'octogone, on voit plusieurs tombeaux en pierre. Ils ressemblent assez à ceux du temple et du cimetière de Civaux, dont il sera bientôt question.

En sortant de cette cour, on voit, dans la rue qui conduit à Montmorillon, l'église des Augustins. J'ai cru devoir en donner un dessin, parce que sa bâtisse est à-peu près semblable à celle de l'octogone de Montmorillon. Le toit du clocher a la plus grande conformité avec celui de l'octogone, et les modillons sont ornés de figures qui ressemblent absolument à celles des modillons du prétendu temple des Druides.

En quittant Montmorillon, nous nous rendîmes de suite à Civaux. Ce village est sur le grand chemin de Poitiers à Limoges, dans une petite plaine sur les bords de la rivière : on y trouve un carré d'environ deux cents pieds (1) ; cet emplacement est couvert d'un grand nombre de cercueils de pierre, plus étroits du côté des pieds et plus larges du côté de la tête, ainsi qu'on les fait aujourd'hui. Ils sont encore disposés comme on a coutume de placer aujourd'hui les tombeaux dans les cimetières de la plupart

(1) 3071 toises. SIAUVE, 7.

des pays chrétiens, c'est-à-dire que les pieds sont tournés vers l'est, parce que le Christ, au dernier jugement, doit venir de ce côté.

Cet emplacement, jonché de cercueils de pierre sous lesquels probablement il y en a encore d'autres, est entouré de couvercles de cercueil placés verticalement : on y voit aussi quelques tombeaux entiers placés horizontalement et deux ou trois l'un sur l'autre; ils forment ainsi la clôture de l'emplacement. Il y a encore à côté un autre emplacement à-peu-près de même étendue, mais sans cette clôture de cercueils. On en voit aussi un assez grand nombre qui sont dispersés sur la surface du sol qui sert aujourd'hui de cimetière, et d'où le vent apportoit une odeur cadavéreuse et très-désagréable pendant que nous étions occupés de ce triste examen. On trouve encore de pareils cercueils dispersés dans le village.

Beaucoup de pierres qui sont placées par terre dans l'intérieur de l'enclos, paroissent avoir été destinées seulement à indiquer l'emplacement de quelques tombeaux.

La plupart des couvercles de cercueil qu'on y voit sont plats ou légèrement à dos d'âne ; quelques autres, au contraire, sont bombés et ne sont pas creux en dessous *(pl. LXXVII, fig. 8)*: il y en a de ces derniers qui sont composés de plusieurs blocs énormes.

Les dessus de cercueil ont presque tous cette forme, sans aucun autre ornement que quatre enfoncemens carrés qui ont l'apparence d'une espèce de croix double ou de Lorraine *(pl. LXXVII, fig. 9)* (1). Les autres différences que j'ai encore remarquées dans les ornemens ou la forme des cercueils, c'est qu'on lit sur l'un le mot VLFINO *(pl. LXXVII, fig. 9)* (2), assez mal figuré, et que sur quelques autres il y a une espèce de trident.

Au milieu de l'un des murs de cercueils est une chapelle, aujourd'hui sans toit, et qui anciennement devoit occuper à-peu-près le milieu du cimetière. Il y a encore dans l'intérieur de cette chapelle une grande quantité de pierres qui ont servi de couvercles à des cercueils. Une d'elles porte la sculpture grossièrement travaillée d'un homme qui tient son enfant par la main *(pl. LXXVIII, fig. 5)*.

Il y a à *Voussailles*, village situé sur la route de Bressuire, à cinq lieues de Poitiers, un cimetière absolument semblable, et entouré aussi d'une clôture de couvercles de cercueil.

---

(1) M. SIAUVE, p. 20, a raison d'observer que cette ressemblance n'est que fortuite, et il y voit avec raison la figure des cercles de bois ou de fer dont on entouroit les anciens cercueils.

(2) M. Jarri, membre de la Société d'émulation de Poitiers, pense que ce sont des sigles qui signifient *Ultima Finis Omnium*: cette explication est ingénieuse; mais il est plus probable que ce mot est un nom propre.

On a déjà beaucoup écrit sur les tombeaux de Civaux. Le père *Routh* (1) fut chargé en 1777, par M. l'intendant de Poitiers, de les examiner : il les regarde comme des monumens chrétiens, et il croit qu'ils ont servi à l'usage particulier des habitans de ce bourg. L'abbé *Lebeuf* (2) a pensé que c'étoit une manufacture de cercueils, et il se fonde sur ce qu'on y trouve sur un bas-relief l'image d'un homme avec un marteau *(pl. LXXVIII, fig. 6)*, qu'il regarde comme le chef de l'atelier. Mais on sait qu'on voit sur les tombes des premiers siècles du christianisme, et même sur les tombes de notre temps, des signes semblables de la profession que le défunt a exercée, soit qu'il fût *maçon*, *menuisier* ou *forgeron* (3).

M. *Siauve* a réuni tout ce qu'il a pu savoir par lui-même et par tradition; et sa description, que j'ai vérifiée sur les lieux, est parfaitement exacte. Il est d'avis que l'origine de ce cimetière date du commencement du IX.ᵉ siècle, et qu'il a été pendant quelques siècles une sépulture commune aux habitans de plusieurs bourgades des bords de la Vienne.

---

(1) *Recherches sur la manière d'inhumer des anciens, à l'occasion des tombeaux de Civaux en Poitou*, 1738, in-12.

(2) *Réflexions sur les tombeaux de Civaux*, dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, XXV, 129.

(3) Ainsi l'on ne doit pas regarder la *hache* qui est sur un autre tombeau, avec ces lettres *F G R A*, comme un symbole de la formule *sub ascia*; c'est le signe de la profession du défunt.

Duménil, qui avoit beaucoup d'ardeur pour les antiquités, mais dont le zèle n'étoit guidé par aucune espèce de goût ni de critique, a aussi dessiné les tombeaux de Civaux (1), et il prétend y voir des signes évidens du paganisme. Mais M. Siauve et moi, qui avons examiné les lieux avec le plus grand soin, n'en avons remarqué aucun. Mon savant confrère, M. Mongez (2), a peut-être accordé trop de confiance à ce même Duménil en adoptant l'opinion de Lebeuf, qui regarde ce lieu comme une manufacture de cercueils; il en conclut que ce cimetière existoit avant l'introduction de la religion chrétienne dans les Gaules (3), et que les Francs ont substitué des signes de christianisme à ceux du paganisme qu'on

(1) C'étoit un ancien comédien, qui voyageoit continuellement à pied et dessinoit tout ce qu'il trouvoit; le recueil de ses dessins est actuellement à la bibliothèque Mazarine : la comparaison que j'en ai faite avec les mêmes monumens que j'ai vus, m'a prouvé qu'il étoit impossible de jamais tirer aucune conclusion certaine d'après sa seule autorité.

(2) *Mémoire sur les tombeaux de Civaux.* Voyez *Magasin encyclopédique*, ann. 1810, tom. I, p. 75.

(3) Duménil a changé en *D M* le mot *Domine*, que le P. Routh avoit lu sur chaque tombe; mais ni M. Siauve ni moi n'avons trouvé nulle part ce *D M*, qui est entièrement de l'invention de Duménil : d'ailleurs cette formule a subsisté long-temps pendant les premiers siècles du christianisme, où, au lieu de *D M*, elle signifioit *DEO MAXIMO*; on la trouve même dans des épitaphes modernes.

voyoit encore sur les tombes dont on vouloit faire usage (1).

Les portions de squelettes qu'on a trouvées dans la plupart de ces tombes, l'odeur cadavéreuse qui s'élève de ce lieu, ne permettent pas de douter qu'il n'ait été, comme le dit M. Siauve, un cimetière commun à plusieurs bourgades des environs. En faisant remonter son usage au VII.e siècle, le nombre de six mille tombes qu'il contient ne paroîtra pas extraordinaire; son usage avoit cessé lorsqu'on a commencé à inhumer dans les églises.

Les murs extérieurs de l'église de Civaux et de sa tour offrent également des modillons formés de masques hideux et de figures d'animaux bizarres, semblables à ceux de Montmorillon. On remarque dans cette église quelques chapiteaux historiés, assez curieux : l'un représente Melusine; un autre chapiteau présente, au lieu de quatre volutes, autant de masques qui sont adaptés à un corps de lion; un autre est garni d'une rangée de feuilles triangulaires, sur lesquelles sont placés des symboles qui paroissent se rapporter à des armoiries: sur une feuille,

(1) Mon savant confrère a rapporté fort habilement une lettre curieuse, écrite par Cassiodore, au nom de Théodoric, roi des Goths, sur le négoce de cercueils. Personne n'ignore qu'il y avoit, sous l'empire romain, des fabricans de tombeaux : mais cela ne prouve pas que Civaux ait été une manufacture de cercueils; il faudroit pour cela que les tombeaux fussent tous vides, et l'on y trouve des restes de cadavres et des ossemens.

on voit trois boules, sur une autre un losange; sur d'autres, diverses figures.

Nous revînmes par Savigny à Poitiers, sans nous arrêter.

CHAPITRE CXLII.

DÉPART de Poitiers. — CHÂTELLERAULT. — Description. — Coutellerie. — Les Ormes. — Château. — Colonie. — Parc. — Ferme. — RICHELIEU. — Sainte-Catherine-de-Fierbois. — SAINTE-MAURE. — TOURS. — Saint-Martin. — Saint-Gatien. — Histoire. — Description. — Illustres. — Industrie. — Commerce. — PLESSIS-LÈS-TOURS. — Pile de Saint-Mars.

NOUS partîmes de Poitiers le 10 octobre. Le quai qu'on a bâti sur les bords du Clain est très-beau, et d'agréables prairies s'étendent au bas du mur qui lui sert d'appui; la gauche de cette chaussée est bordée de roches qui paroissent avoir été très-anciennement creusées par les eaux; la route est agréable. Dès qu'on arrive à *Châtellerault*, on est assailli par un essaim de femmes qui veulent, à toute force, vendre des couteaux. On a beau se cantonner dans sa voiture, il n'y a pas moyen de leur échapper; elles sont bientôt suspendues aux portières, sur les moyeux et les rais des roues, et groupées sur des chaises : l'imagination s'effraie des accidens qui pourroient arriver si les chevaux partoient; on craint d'être cause de quelque malheur, on ouvre la glace, la séduction entre aussitôt; inquiété,

tourmenté, on finit par acheter. Alors le malin postillon, qui étoit d'accord avec ces bruyantes solliciteuses, donne le coup de fouet; mais jusque-là il a toujours quelque chose à faire ou quelque pièce de son harnois à raccommoder.

Châtellerault étoit une vicomté que François I.er érigea en duché-pairie; on y voit encore, à l'entrée du pont, le vieux château auquel cette ville doit son nom (1). Elle est bien située : la rivière y est navigable; elle la traverse en deux parties qui communiquent par un assez beau pont. Il y a une jolie promenade que M. de Blossac, intendant de Poitiers, a fait faire par des ateliers de charité. Le commerce y est très-actif; on y travaille la cire; on y fabrique des toiles écrues; la coutellerie, sur-tout, occupe plus de cinq cents familles. J'entrai dans l'église Saint-Jean, où je vis encore de ces cintres avec des bordures en zigzags, comme dans les édifices anglais du moyen âge; deux ou trois chapiteaux sont historiés. On remarque à la gauche du pont une tour gothique d'une construction assez belle; elle faisoit partie de l'église Notre-Dame, qui ne sert plus au culte. Il y avoit sur le port beaucoup de bateaux en radoub ou en construction.

Le soir, nous arrivâmes aux *Ormes*; j'avois un

---

(1) *Castel-Hérault*, parce que celui qui l'a fait bâtir s'appeloit *Hérault*.

grand

grand desir de voir ce lieu, qui a été l'habitation d'un homme d'état dont j'avois entendu répéter tant de fois le nom par mon père, qu'il honoroit de son amitié. Je desirois sur-tout connoître son petit-fils, et j'en fus accueilli comme un hôte de famille étoit reçu chez les Grecs. M. de Voyer, entouré d'aimables enfans, dont l'éducation est dirigée par un homme d'un mérite reconnu (1), savoit se rendre utile à ses semblables en faisant de grandes exploitations, et en fondant de grands établissemens ruraux. Il a été appelé depuis à l'administration d'un des plus beaux départemens de la France, et il justifie pleinement la confiance du prince, qui sait distinguer le mérite et se l'attacher.

La terre des Ormes a été successivement embellie par M. d'Argenson, ministre de la guerre, qui s'y retira après sa disgrace, et par M. le marquis de Voyer, son fils, qui y passa une partie de sa vie. Le château a été bâti par Lemot, d'après les dessins de Wailly; il est d'une architecture belle et simple, mais dont la régularité est rompue par la colonne qui est placée sur le toit au milieu de l'édifice. Cette colonne, dont la position est si singulière, est exécutée avec autant d'art que de hardiesse; elle n'a qu'un mètre et demi de diamètre et trente-cinq

(1) M. Schweighæuser, fils du célèbre professeur de grec, jeune homme instruit et aimable, et savant helléniste comme son père.

mètres d'élévation : un escalier léger tourne extérieurement en spirale, et sert à monter sur le chapiteau, d'où l'on découvre tout le pays arrosé par la Vienne et par la Creuse. Malgré son extrême légèreté, cette colonne résiste, depuis quarante ans, aux injures du temps et à l'effort des vents les plus impétueux; une barre de fer, placée au centre de la plate-forme établie sur le chapiteau, sert de paratonnerre, et la rampe de l'escalier est le conducteur du fluide électrique qui vient s'y décharger.

L'escalier double, par lequel on monte au salon supérieur, est de la même forme que celui du Palais-royal; le salon est revêtu de marbre, et d'une belle construction; une des salles est ornée de tableaux qui représentent *la Prise de Courtrai*, de *Menin*, d'*Ypres*, de *Fribourg* (1), et les *Batailles de Fontenoi* (2) et de *Lawfeld* (3), sous le ministère de M. d'Argenson (4).

M. de Voyer nous mena dans son vaste domaine, et nous fit voir ses établissemens ruraux. Le parc est un des plus beaux qu'on puisse imaginer, par son étendue; il a pour limites deux rivières navigables,

(1) 1744.
(2) 1745.
(3) 1747.
(4) Ces tableaux ont été copiés par Lenfant, d'après les ordres du Roi, sur les tableaux originaux de sa collection : ainsi ils ont le mérite de l'exactitude pour la représentation des faits.

la Vienne et la Creuse, et la grande route, entre lesquelles il s'étend jusqu'au port de Piles, dernier village du département de la Vienne. Près du confluent des deux rivières, il y a deux *tombelles* et quelques blocs de pierre qui y ont été transportés et ont appartenu à des *pierres levées* (1).

M. le marquis de Voyer avoit particulièrement consacré ce beau parc à l'éducation des chevaux de race anglaise, et il avoit formé un des plus beaux haras de France. Son fils s'occupe principalement d'agriculture, de grands défrichemens, et de tout ce qui peut tendre au perfectionnement des méthodes rurales. Il nous montra sa vaste pépinière, qui contenoit plus de cent mille pieds d'arbres fruitiers et forestiers; plusieurs milliers d'arpens, couverts encore d'arides bruyères, devoient être, par ses utiles et nobles efforts, changés en des guérets fertiles ou couverts de bois.

La ferme est située de l'autre côté de la grande route; elle est proportionnée à l'importance de cette grande exploitation: la grange est magnifique (2); elle est précisément en face du château, auquel elle forme une perspective très-agréable. Le bas-relief du

(1) On trouve aussi à Nouatre et près d'Argenson, deux pierres levées.

(2) Elle a soixante-dix-sept pieds de longueur, onze de largeur et dix de hauteur.

fronton représente Cérès appuyée sur un lion (1) et recevant l'offrande de toutes les productions de la terre.

M. de Voyer eut la bonté de me prêter une voiture légère pour aller visiter Richelieu par un chemin de traverse assez mauvais. On sait que le cardinal de Richelieu l'a fait bâtir pour illustrer le chétif village et le petit château où il avoit reçu la naissance. La ville, dont les rues sont alignées et les maisons uniformes, qui est d'ailleurs peu habitée, sans commerce et sans vie, dans une situation triste et peu commode, me parut la plus monotone et la plus ennuyeuse qu'on pût voir. Du milieu de la grande place, où sont l'église et la halle, on en suit toutes les rues; un quart-d'heure suffit pour les parcourir: je me rendis aussitôt au château.

J'espérois trouver encore dans cette ambitieuse demeure de quoi satisfaire ma curiosité, malgré quelques dégradations qu'elle avoit subies, et mon attente ne fut pas vaine; la grandeur des cours, la majesté de l'édifice, les marbres dont il étoit revêtu, les sculptures dont il étoit décoré, les statues et les bustes de bronze et de marbre, ouvrages antiques, plus ou moins restaurés, qui remplissoient les niches nombreuses pratiquées dans les murs, selon

(1) Le lion est un attribut de *Cybèle*, et non de *Cérès*; le sculpteur de ce bas-relief a fait une confusion d'idées.

le goût du temps, auroient suffi pour fixer l'attention d'un ami des arts.

Mon étonnement s'accrut en parcourant les vastes et nombreux appartemens couverts de dorures aussi éclatantes que si elles sortoient des mains de l'ouvrier : dans les uns il y avoit des tableaux allégoriques; dans d'autres, des portraits des *du Plessis*, des *Vignerot*, des *Richelieu*, ou de quelques personnages historiques. Par-tout on distinguoit des chiffres galans, on lisoit des devises morales (1) et politiques. Je parcourus les salons somptueux et la grande et magnifique galerie de tableaux relatifs à la prise de la Rochelle et aux principaux événemens de l'administration du cardinal; je pris des indications de tout ce qu'il y avoit de remarquable. Mais pourquoi communiquerois-je aujourd'hui ces notices ! le château de Richelieu n'existe plus (2); cette habitation,

(1) Telles que celles-ci : un firmament, *in motu immotum ;* un lion qui méprise un chien aboyant, *hæc fortibus ultio sola ;* deux mains tenant une tête de mort, *usque ad mortem ;* un essaim d'abeilles, *mens omnibus una*, &c. &c. &c.

(2) La description la plus étendue de Richelieu se trouve dans l'ouvrage intitulé, *le Château de Richelieu, ou l'Histoire des dieux et des héros de l'antiquité, avec des réflexions morales*, par VIGUIER, troisième édition; Saumur, 1684, *in-8.°* C'est un recueil mêlé de vers et de prose, sur les diverses salles, et aussi sur les tableaux et les statues du château de Richelieu : ainsi cet ouvrage bizarre et ridicule peut être utile pour l'histoire des arts. On trouve les plans et les différentes vues de cette magnifique habitation, dans

dont les dépenses ne sauroient se calculer, a été vendue pour cent cinquante-trois mille livres, avec vingt arpens de terre à prendre autour, à un de ces destructeurs de châteaux, qui ne voient dans les plus belles productions de l'art que de la pierre, du fer et du plomb. Ce singulier propriétaire, qui, ainsi qu'il le disoit avec fierté, étoit déjà à son quatrième château, arriva bientôt, la toise à la main, avec ses ouvriers, et accompagné d'un notaire qui dressa un bizarre inventaire, dans lequel Mercure et Vulcain même reçurent les noms de Cupidon. Tout fut détruit (1); et l'on se demande aujourd'hui où étoit Richelieu.

J'étois de retour aux Ormes le lendemain, et j'en repartis vers le soir pour me rendre à Tours : je remarquai sur la droite la petite église de *Sainte-*

---

l'ouvrage qui a pour titre : *Le magnifique Chasteau de Richelieu en général ou en particulier, ou les plans, les élévations et profils généraux et particuliers dudit chasteau et de ses avenues, basses-courts, anti-courts, courts, corps-de-logis, aisles, galleries, escuries, manéges, jardins, bois, parc, et généralement de tous ses appartemens, commencé et achevé par Jean-Armand du Plessis, cardinal duc de Richelieu, sous la conduite de Jacques Lemercier, architecte ordinaire du Roy; gravé et réduit au petit-pied par Jean Marot, aussi architecte et graveur de sadite Majesté, dédié à monseigneur le duc de Richelieu*, par DE BUISSINE. in-fol. atlas.

(1) Cet Érostrate poitevin réserva cependant un tableau qu'il regardoit comme un portrait de famille, parce qu'il lui rappeloit sa grand'mère, *qui étoit*, disoit-il, *de la même corporation*. Il vouloit dire, *de la même taille*.

Catherine-de-Fierbois, où l'intrépide Jeanne d'Arc alla prendre l'épée qu'elle trouva dans le tombeau d'un soldat; cette épée qui, après avoir sauvé la France, trompa sa valeur et devint pour elle une arme inutile contre la haine et le fanatisme.

La petite ville de *Sainte-Maure*, qu'on rencontre à une petite distance sur la route, est agréable et pittoresque; c'est là que commencent les célèbres *falunières* du département d'Indre-et-Loire. Son vieux château a été bâti par Foulques-Nera. On remarque à Montbazon, qui est situé sur les bords de l'Indre, les ruines d'un très-ancien château, et à quelque distance la butte de Baronneau, qui est assez élevée et qui probablement est un ancien tombeau.

On arrive à Tours par une avenue de quatre rangées d'arbres, qui forment un magnifique berceau; elle a une lieue de long: on traverse ensuite le *Cher* sur un beau pont.

J'eus le regret de ne point trouver à Tours M. de Pommereuil, qui en étoit alors préfet, et qui est recommandable par son goût pour la littérature, comme par ses talens pour l'administration. M. Chalmel, bibliothécaire, eut la bonté de nous conduire (1).

(1) Il est étonnant qu'on n'ait que d'anciennes descriptions de la ville de Tours; en voici les titres: *La Décoration du pays et duché de Touraine, de la fondation d'icelle, et autres antiquités dignes de louanges et de mémoire, avec plusieurs singularités étant en ladite ville;*

La ville est bientôt parcourue : la grande rue est bordée de maisons qui ont des façades régulières et des trottoirs ; mais toutes les autres sont tortueuses et étroites. Les maisons sont bâties avec des pierres d'un blanc éclatant. La fameuse église de Saint-Martin, que j'avois visitée avec intérêt dans un autre voyage, étoit ruinée : il n'en reste plus que les deux tours, dont l'une porte le nom de *Charlemagne*, à qui l'on en attribue la construction, et l'autre, celui de *Grosse Horloge*, parce que l'horloge y étoit placée.

La cathédrale consacrée à S. Gatien, qu'on regarde comme l'apôtre de la Touraine, a été conservée : on admire ses beaux vitraux, qui, lorsque la lumière les traverse, paroissent composés de saphirs, d'émeraudes et de rubis ; mais les statues qui l'embellissoient ont été détruites. Elle est bâtie en croix grecque ; les deux belles tours qui dé-

nouvellement traduites, par *Thibaut* LE PLEIGNEY, le dernier août 1541, in-8.° — *Description du pays de Touraine, des antiquités de la ville et cité de Tours, des seigneurs qui y ont commandé, et de ses évêques ;* Tours, 1592, in-8.° — *Topographie du pays et duché de Touraine, avec quelques remarques sur les antiquités de cette province ;* par *Isaac-François* sieur DE LA GIRARDIE ; Tours, 1592. — *Le Paradis délicieux de la Touraine, traitant de ses raretés et singularités, divisé en quatre parties ;* par *Martin* MARTEAU DE SAINT-GASSIEN ; Paris, 1661, in-4.° — *Agri Turonensis et Ambasianæ arcis amœnitates*, auctore *Jacobo* SCHOTTERO ; Parisiis, 1615, in-4.°

corent son portail, diffèrent l'une de l'autre pour les ornemens.

M. Chalmel nous fit voir, dans une salle de la préfecture, quelques bustes destinés pour le musée (1).

Les environs de Tours sont délicieux; les quais, les terrasses, l'avenue de Bordeaux, le cours, sont des promenades très-agréables : les fossés qui l'entourent au midi, au lieu d'offrir un état de guerre ou des moyens de défense contre les attaques de l'homme, sont destinés à le nourrir; les plus riches dons de Vertumne et de Pomone y mûrissent, et il est impossible de trouver une culture plus riche ou qui produise des plantes potagères plus savoureuses et des fruits plus exquis; ils se consomment dans le pays et s'exportent confits ou tapés. Tous les dons de la terre prospèrent dans cet heureux climat, qui, par la variété de sa culture et l'abondance de ses productions, a été justement nommé *le Paradis de la France ;* c'est un séjour principalement recherché par les Anglais, et, avant la guerre, plusieurs familles anglaises y avoient des habitations.

(1) Un buste de Démosthène, malheureusement un peu maltraité; deux têtes de marbre, posées sur des troncs d'albâtre oriental; un buste antique d'Hercule; un bon portrait en pied de Henri IV; un modèle du bel escalier de l'abbaye de Marmoutier; des plâtres du groupe de Saint-Ildephonse, et de l'Apollon du musée Napoléon.

La fertilité du sol de la ville de Tours, l'agrément de sa situation, n'ont pas empêché ses habitans de se livrer à l'industrie manufacturière; avant Louis XI, on y fabriquoit des draps dont on faisoit un grand commerce : ce prince appela de Venise, de Florence et de Gênes, d'habiles ouvriers qu'il établit à Tours, et l'on y fabriqua des étoffes de soie de toute espèce. Ces manufactures ont successivement décliné à mesure que celles de Lyon ont acquis plus d'importance : mais ce genre d'industrie paroît aujourd'hui se ranimer; la famille Cartier, qui l'exerce depuis 1670, y donne tous ses soins.

On pense que les principales habitations des *Turones*, dont le territoire s'étendoit depuis la limite de celui des *Pictavi* jusqu'à la Loire, étoit au lieu appelé aujourd'hui *Tours* (1). On dit que ce lieu se nommoit *Cæsarodunum* (2). Cependant le mot *Turones*, à qui les Romains avoient donné une terminaison latine, me paroît d'origine celtique et doit être plus ancien que celui dans la composition duquel entre le nom de César : le nom de *Turones* a subsisté; c'est celui que cette ville porte dans les plus

(1) *Recherches sur quelques antiquités des environs de Tours, et sur la situation de* Cæsarodunum, *capitale des* Turones, *sous les premiers empereurs romains.* LA SAUVAGÈRE, *Rec.* p. 131.

(2) Il faut remarquer que Tours est dans une plaine; ce qui contredit l'opinion de ceux qui pensent que le mot *dunum* signifioit *lieu élevé*.

anciens historiens français et sur les monnoies carlovingiennes (1).

Après la destruction totale de l'empire romain, les Visigoths s'emparèrent de toute la partie de la Gaule, au midi de la Loire; Tours demeura en leur puissance jusqu'à la mort d'Alaric. Cette ville se rendit à Clovis, et, dans le partage de ses états, son territoire fut donné à Thierry, roi d'Austrasie. Après que Clotaire II eut réuni la monarchie française, Tours fut sujette des rois de Neustrie, jusqu'au temps où *Thibaud-le-Tricheur*, comte de Blois, se rendit maître absolu du pays sous les derniers Carlovingiens; mais il fut forcé par les armes de céder cette ville à *Geoffroy-Martel*, comte d'Anjou. Elle passa, avec le domaine des *Plantagenet*, à Henri I.er, roi d'Angleterre; mais Henri III la rendit à S. Louis.

La ville de Tours a été souvent ensanglantée pendant les guerres avec les Anglais, et a été le théâtre de bien des passions pendant la ligue (2). Tous

---

(1) Tours a eu, depuis un temps très-ancien, un hôtel des monnoies. Les pièces qui s'y fabriquoient étoient plus foibles d'un cinquième que celles de Paris : c'est de là qu'est venue la dénomination de *livre tournois;* cette livre valoit vingt sous tournois de douze deniers chacun.

(2) Ainsi qu'on peut le voir par les titres des pamphlets suivans, à l'occasion du combat qui fut livré dans les faubourgs de Tours : *Discours ample et véritable de la défaite obtenue aux faubourgs de Tours sur les troupes de Henri de Valois, par monseigneur le duc de Mayenne, pair et lieutenant-général de l'état royal et couronne de*

les lieux qui l'environnent ont été témoins de faits mémorables de notre histoire : c'est à Loches qu'est née *Agnès Sorel*, ou *Soreau*, qui tira Charles VII, qu'on appeloit par dérision *le roi de Tours*, de sa langueur, pendant le long séjour qu'il fit à Chinon, où Jeanne d'Arc vint le trouver. Tous ceux qui ont la plus légère teinture de l'histoire de France, connoissent ces mémorables événemens; ou du moins les vers piquans du chantre de Jeanne d'Arc les rappellent à leur mémoire, quoique sa plume licencieuse les ait beaucoup défigurés.

J'aurois voulu pouvoir visiter *la Haye-Descartes*, où l'on montre encore la chambre dans laquelle est né l'auteur du système des tourbillons. Ce grand homme n'est pas le seul dont ce département puisse

---

France; Paris (Nivelle), 1589, in-8.° — *La Nouvelle Défaite obtenue sur les troupes de Henri de Valois, dans les faubourgs de Tours, le 8 mai 1589, par M. le duc de Mayenne, &c.* Paris (Nivelle), 1589, in-8.° — *Seconde Victoire obtenue à Tours sur les troupes de Henri de Valois, dans les faubourgs de Tours, le 9 mai 1589, par monseigneur le duc de Mayenne, &c.* Paris (Velu), 1589, in-8.° — *Seconde Victoire obtenue à Tours, par M. le duc de Mayenne, le mardi 9 mai dernier, à l'encontre du tyran et ses plus forts alliés, ennemis de l'église catholique, en laquelle ont été ruinés les principaux capitaines, mignons et sangsues de la France, &c.* Paris (Millot), 1589, in-8.° — *Actions de grâces à Dieu pour les beaux exploits faits à Saint-Ovyn, près la ville de Tours, par monseigneur le duc de Mayenne, où plusieurs enseignes que le comte de Brienne menoit, furent défaites, et plusieurs autres gentilshommes de marque et grand nombre de prisonniers pris;* Paris, 1589, in-8.°

s'honorer : il a vu naître l'abbé *Beaudeau*, un des chefs de la secte des économistes ; le jurisconsulte *Brèche*, ami du chancelier de l'Hôpital et de Tiraqueau ; *Hector le Breton*, savant héraldiste ; le malheureux conseiller *Briçonnet*, qui fit entreprendre à Charles VIII l'expédition de Naples ; le chanoine *Brodeau*, savant commentateur des anciens ; le maréchal *Boucicaut* ; *Bunel*, peintre célèbre sous Henri IV ; le laborieux historien *Duchesne* ; le philologue *Dutens* ; *Fumée*, premier médecin de Charles VII ; *Grécourt*, conteur trop libre ; *Hardion*, membre de l'académie des belles-lettres ; l'infatigable traducteur *de Marolles* ; *Christophe Plantin*, qui alla exercer à Anvers l'art de l'imprimerie ; *Prousteau*, qui a fondé la bibliothèque d'Orléans ; *Quillet*, auteur de la *Callipédie* ; *Rabelais* ; *Racan* ; *Guillaume Rouillé*, imprimeur à Lyon ; le célèbre horloger *Julien Leroi* ; *la Sauvagère*, antiquaire zélé, et la belle et tendre duchesse *de la Vallière* (1).

Le château appelé *Plessis-lès-Tours*, à cause de sa proximité de la ville, n'en est en effet qu'à un quart de lieue ; sa célébrité vient de ce qu'il a été le témoin des cruautés et des terreurs superstitieuses de Louis XI, qui y est mort en 1483 : il ne reste

(1) J'en pourrois encore citer beaucoup d'autres. On trouve une liste très-étendue des illustres de ce département, dans l'*Annuaire de 1802*.

plus des bâtimens qu'une très-petite partie, où se trouve la chambre à coucher de cet astucieux monarque ; elle sert aujourd'hui de cuisine.

Je ne crus pas devoir retourner à la *Pile Saint-Mars*, que j'avois autrefois visitée dans un voyage d'Orléans à Nantes ; M. de la Sauvagère en a donné une excellente figure (1), et en a dit tout ce qu'on en peut savoir. C'est une tour carrée, de quatre-vingt-six pieds de haut : elle se termine par un prisme pointu, et ressemble beaucoup à la pile de *Saintes* (2) ; mais, à son sommet, elle est surmontée de quatre petits piliers, de neuf pieds de haut, dont quatre sont aux encognures et un au milieu. Les briques y forment, par leurs contours, des losanges et des entrelacs. C'est cette espèce de mosaïque qui a empêché M. de Caylus de regarder cette tour comme une antiquité romaine ; mais les arcs des aqueducs de Chaponost, près de Lyon (3), ont un revêtement semblable ; et l'on sait, par des titres de 1218 et 1229, que la paroisse de Saint-Mars étoit déjà alors surnommée

(1) *Recherches sur la pile de Saint-Mars*, par M. DE LA SAUVAGÈRE ; *Recueil d'antiquités*, p. 158. — *Observations de M.* LEMOINE *sur la pile de Saint-Mars, à quatre lieues au-dessous de Tours, sur les bords de la Loire*. Voyez *Journal de Verdun*, 1757, janvier, p. 39. — *Observation sur une pierre appelée* le Tombeau de Turnus ; par M. LEMOINE. Voyez *Journal de Verdun*, 1755, septembre.

(2) *Suprà*, p. 683.

(3) *Suprà*, t. I, p. 488.

la Pile. Je crois donc que cette tour est une construction romaine : est-ce un phare ? est-ce un tombeau ? c'est ce que je ne saurois décider. Cependant le toit pyramidal qui le termine, me feroit plutôt pencher pour cette dernière opinion, puisqu'il n'y a pas d'escalier, et que je ne vois pas comment on auroit pu aller y placer un fanal.

CHAPITRE CXLIII.

SORTIE de Tours. — Pont. — La Loire. — Navigation. — Levées. — Marmoutier. — VOUVRÉ. — LA FRILLIÈRE. — MONT-LOUIS. — AMBOISE. — Histoire. — Pont. — Château. — Saint-Florentin. — Léonard de Vinci. — Cellier et grenier des Minimes. — Commerce. — Manufactures. — Illustres.

LE chemin par lequel on sort de Tours, en venant de Bordeaux, n'est pas moins magnifique que celui par lequel on y arrive. Avant d'être sur le pont, on traverse les quais qui s'étendent de chaque côté, sur les belles rives de la Loire : deux terrasses y paroissent suspendues ; elles sont destinées à des bals et des fêtes, pendant la tenue des foires. Les façades qui entourent la place demi-circulaire qui est devant le pont, ont été faites aux frais du Gouvernement ; malheureusement, les terrains qu'elles masquent n'ont point encore été achetés, et l'on n'y a point bâti. On voit, au bout d'un des quais, une vieille tour, dans laquelle Charles de Lorraine, duc de Guise, fils aîné du Balafré, a été enfermé pendant trois ans.

Les restes de l'ancien pont subsistent encore sur l'île où il étoit construit, malgré les efforts qu'on a faits pour le détruire, et il gêne la navigation.

Le

Le nouveau pont est un des plus beaux de la France (1).

La *Loire*, dont les Romains avoient conservé le nom celtique, *Liger*, prend sa source au mont Gerbier-le-Joux, aux frontières du Velay : après avoir arrosé le Forez, ses eaux grossissent et elle devient navigable ; elle traverse une partie de la Bourgogne et le Nivernais, où elle reçoit les eaux de l'Allier ; elle coule de l'est à l'ouest, depuis Orléans jusqu'à Nantes, où son lit s'élargit, et elle va se jeter dans la mer à onze lieues plus loin. Les services qu'elle rend au commerce et à l'industrie sont immenses : aussi est-elle bordée de villes riches et populeuses, et ses rives annoncent la fertilité et l'abondance. Depuis long-temps ses riverains veillent à tout ce qui peut y maintenir la sûreté de la navigation. Le sable abondant et mobile qu'elle roule avec des débris de quartz hyalin et de houille, qui y sont souvent mêlés, rend son cours incertain et trompeur, sur-tout depuis Orléans jusqu'à la mer. Pour prévenir les dangers qui peuvent naître des bancs que l'inconstance des courans déplace sans cesse, des mariniers sont constamment chargés de placer de petites branches de saule sur ces bancs, et vont devant les grands bateaux, qui

(1) Il a deux cent vingt-deux toises de long et quarante-deux pieds de large ; il est nivelé d'un bout à l'autre, et il est soutenu par quinze arches en anse de panier, de soixante-quinze pieds d'ouverture.

sont ordinairement réunis en nombre plus ou moins considérable; il y a toujours un petit bateau qu'on envoie, avec un pilote, pour poser les *balises*. Comme son cours n'est que sinueux, mais qu'elle ne revient pas sur elle-même, les flottes qui le remontent profitent des jours où le vent vient de la mer et enfle leurs énormes voiles; mais l'inconstance des vents est cause qu'on ne peut déterminer la durée de cette navigation. Pour contenir dans son lit cette rivière capricieuse, on a élevé sur ses deux rives une longue digue qui se prolonge depuis Blois jusqu'à Angers; c'est cet ouvrage immense qu'on appelle *les levées*. On en fait remonter l'origine au temps de Charlemagne, et depuis on a toujours veillé à leur entretien. La hauteur des levées est de vingt-cinq pieds, leur largeur de quarante; le milieu est pavé ou ferré, et les bords sont garnis de petits parapets de terre, qui sont malheureusement détruits sur plusieurs points. On sent qu'une route un peu tortueuse et aussi étroite, dans une si grande étendue, ne peut pas être sans dangers: aussi arrive-t-il souvent des événemens funestes dans les nuits très-noires, pendant les épais brouillards, lorsque les chevaux sont épouvantés; quand, parmi les nombreux rouliers dont la chaussée est couverte, il y a des malveillans, et surtout lorsque les conducteurs sont maladroits ou imprudens. . . . .

Je m'arrêtai un moment pour contempler les restes

de cette antique abbaye de Marmoutier, que j'avois vue autrefois dans toute sa splendeur; il n'en subsiste plus que son magnifique escalier.

Près de Tours, le chemin est encore bordé de rochers calcaires, dans lesquels des vignerons se sont creusé des habitations. Les demeures de ces troglodytes, couvertes de petits jardins et de vignes, ont un aspect assez pittoresque; elles se mêlent aux nombreuses maisons du beau village de *Vouvré*, qu'on peut regarder comme un faubourg de Tours.

La route, jusqu'à Amboise, est bordée d'un rideau verdoyant de collines et de rochers, semés par-tout de riantes habitations; on arrive à *la Frillière*; en face est *Mont-Louis*, ancien bourg près duquel est *Roche-Pinard*, lieu remarquable à cause de son élévation.

Amboise est une ville fort ancienne; Sulpice Sévère en parle dans la *Vie de S. Martin*, et Grégoire de Tours en fait souvent mention (1) : Charles-le-Chauve l'avoit donnée à un seigneur français, appelé *Adelandus*. Elle a eu depuis ses seigneurs particuliers jusqu'au temps où Geoffroy-Martel, dont il a été question (2), se rendit maître de la Touraine. Depuis Louis XI cette ville a toujours fait partie du domaine royal.

---

(1) Dom BOUQUET, t. II, p. 181.

(2) *Suprà*, p. 763.

Les voyageurs descendent dans le faubourg; il communiquoit autrefois avec la ville par un beau pont de pierre, que la Loire a emporté: un particulier l'a remplacé par un pont de charpente d'une construction si frêle, que le plus hardi voyageur craint de s'y hasarder et descend de sa voiture. On prétend que l'île a été le lieu d'une entrevue entre Clovis et Alaric; mais aucun historien ne parle de cette entrevue. Le pont qui a été jeté entre l'île et la ville subsiste encore. La ville n'a aucune apparence; deux rues noires, tortueuses et étroites, la composent: elle a quelques manufactures d'étoffes de laine, des tanneries et des mégisseries, pour lesquelles l'eau de *l'Amasse*, petite rivière qui se jette dans la Loire, paroît très-favorable.

Le château est remarquable par sa situation et par les souvenirs historiques qu'il rappelle: Louis XI y institua l'ordre de Saint-Michel (1); Charles VIII y est né et y est mort; Henri II y a séjourné, et il pensa y être enlevé par les Calvinistes qui, sous la conduite du brave la Renaudie, prirent part à la *conspiration d'Amboise*. On veut faire remonter

---

(1) *Institution de l'ordre de Saint-Michel par le roi Louis XI, à Amboise, le 4 août 1469, avec les statuts renouvelés par le roi Henri II, en un chapitre général, dont on voit la représentation en une belle miniature qui est au commencement du manuscrit;* en vélin in-4.° Il est conservé dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève, à Paris.

l'époque de sa fondation à l'année 882 ; mais le style de sa construction prouve qu'il appartient aux règnes de Louis XI et de Charles VIII, dont on y voyoit les statues, ainsi que celle de Marguerite, épouse de ce dernier prince : on y arrive par une rampe douce, pratiquée en spirale, dans une grosse tour, comme un escalier sans marches ; c'étoit par-là que le roi alloit à la ville, à pied, à cheval ou dans son coche. Le château est sur une petite plate-forme, d'où l'on a une belle vue ; il est à présent très-dégradé. . . .

La manufacture de boutons de métal, établie par M. de Choiseul, est encore dans une des salles de ce château. On ne voit plus dans la chapelle le bois de cerf monstrueux qu'on y montroit aux curieux : mais la perte n'est pas grande ; car on sait que c'étoit une supercherie, et qu'il étoit fait de pièces de rapport. . . . .

Nous entrâmes dans l'église de Saint-Florentin pour y rendre un hommage à la mémoire de Léonard de Vinci. Ce grand artiste n'est point mort à Fontainebleau, dans les bras de François I.er, comme on l'a écrit et comme on ne cesse de le répéter : cet hommage rendu au génie par la puissance a quelque chose de si noble, que l'imagination a de la peine à s'en détacher ; on éprouve un vrai déplaisir de penser qu'il peut être contesté : tout prouve cependant que le fait est controuvé. François Melzi,

dans la lettre par laquelle il annonce la mort de Léonard à son père, ne dit rien d'une circonstance si honorable pour la mémoire de ce grand peintre (1), et si digne d'être recueillie par sa famille. Un journal de François I.er, que l'on conserve à la Bibliothèque impériale de Paris, prouve qu'à cette époque ce prince étoit à Saint-Germain-en-Laye (2). Lomazzo, qui n'a rien oublié de ce qui pouvoit honorer Léonard de Vinci, ne rapporte pas un fait si glorieux pour lui; il dit même que c'est Melzi qui apprit sa mort à Francois I.er (3). Enfin il paroît constant que Léonard fit son testament à Amboise, le 18 avril 1518, et qu'il mourut, un an après, dans sa maison de Clou, près de cette ville (4). On n'y conserve pourtant aucun monument de Léonard: on ne retrouve point son nom dans les registres de Saint-Florentin, où il doit avoir été enterré; ce qu'il faut attribuer aux troubles civils dont ce lieu a été le

(1) VENTURI, *Essai sur les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci*, 1794, in-4.°, p. 39.

(2) AMORETTI, *Memorie storiche su la vita, gli studi e le opere di Leonardo da Vinci*, Milano, 1804, in-8.°

(3) *Piange mesto Francesco re di Franza, quando il Melzi, che morto gia gli disse il Vinci, che in Milan mentre che visse la cena pinse che ogni altr' opere avanza.* LEONARDI *Grotteschi*, p. 109.

(4) M. BOSSI, peintre célèbre, travaille à une nouvelle histoire de Léonard de Vinci, pour laquelle il a rassemblé beaucoup de notices.

théâtre. Les amis des arts ne devroient-ils pas faire élever à ce grand peintre un mausolée digne de lui !

A l'extrémité de la ville est le *couvent des Minimes*, dont l'église sert aujourd'hui de magasin (1). Le cellier étoit ce qui attiroit ma curiosité : c'est une longue galerie, taillée avec beaucoup de soin dans le roc, et qui se prolonge en ligne droite ; elle a environ deux toises de largeur. On peut y placer sept cent cinquante pièces de chaque côté, et il reste au milieu une allée pour circuler. Vers l'extrémité de cette galerie, il y a dans la voûte, et à quelque distance l'une de l'autre, quatre ouvertures qui passent à travers les grands foudres qui sont garnis de maçonnerie dans leur intérieur ; ils sont placés immédiatement au-dessus de cette longue galerie.

Au bas du cellier est un escalier qui conduit au magasin à grains creusé également dans le roc au-dessus du cellier et dans la même direction ; il conduit aux vignes qui occupent le dessus des rochers, où étoit autrefois le parc du château. La seconde galerie est plus large que le cellier, et un peu moins

(1) Dans une chambre ouverte et abandonnée, je découvris le tableau qui décoroit autrefois le maître-autel. Il représente Louis XI, très-jeune, vêtu du manteau royal, de couleur bleu azur, et parsemé de lis d'or, qui reçoit S. François-de-Paule, fondateur des Minimes. Celui-ci est à genoux aux pieds du jeune roi, qui le relève avec bonté. Sur le second plan, on voit le château d'Amboise, ses tours, &c.

longue que la moitié de la galerie inférieure. Les moines en ont enlevé les briques ou dalles pour en faire le pavé de leur bibliothèque. Les côtés de cette galerie sont encore couverts d'un enduit ou mastic antique très-solide. Cet enduit ou mastic a été probablement appliqué sur les murs au moyen de caissons de planches, qu'on remplissoit de la matière qui le compose et qu'on ôtoit lorsqu'il avoit pris de la consistance. On distingue encore les traces de ces caissons.

Au côté gauche de ce magasin de grains, vers le milieu de sa longueur, il y a une porte par laquelle il communique avec l'escalier dont je viens de parler.

Du côté droit, en face, une autre porte donne entrée dans une galerie latérale et de même longueur que le magasin à blé. Cette galerie est moins large et moins élevée que la galerie principale : elle est taillée dans le roc avec beaucoup moins de soin, et elle n'étoit probablement destinée qu'à circuler autour du véritable magasin ; car à l'extrémité elle a encore une porte de communication avec la galerie principale. Sans doute cette galerie latérale servoit aussi pour y placer les instrumens et les ustensiles dont on avoit besoin, mais qu'on ne vouloit pas mettre dans le magasin même.

Le magasin à blé paroît avoir été partagé dans sa hauteur par des voûtes en trois galeries ou étages, bâties l'une au dessus de l'autre ; du moins on voit à

gauche et à droite, sur le mur, une naissance de voûte qui forme une saillie assez large pour qu'une personne y puisse marcher le long du magasin. Une porte pratiquée dans le mur donne une communication entre l'escalier dont il a été question et cette saillie.

Au-dessus de cette première saillie, on en remarque une seconde semblable à la première. Elles n'ont été ménagées en creusant le roc que pour faciliter le moyen de circuler autour du magasin à différentes élévations.

A l'extrémité du magasin, on entre, par une petite porte percée dans l'épaisseur du rocher, dans le premier des quatre foudres qui sont au-dessus du cellier.

L'intérieur des quatre foudres est semblable. Le pavé est formé d'un mastic de la plus grande dureté et très-uni. Les murs latéraux et la voûte sont faits d'un revêtement de maçonnerie en briques très-solide.

Le pavé de chacun de ces foudres est percé, ainsi que la partie supérieure, de sorte que ces deux ouvertures forment un soupirail. Un Minime, qui ignoroit que le pavé du premier foudre fût percé, entra un jour du magasin à blé dans ce premier foudre, et se laissa tomber dans le cellier, à travers le trou : on l'a recouvert depuis d'une grille de fer. Les trois autres foudres n'ont pas d'ouverture par le côté; on ne peut y entrer que par le haut, ou

en montant à travers le trou qui donne dans le cellier.

Dans les années où la récolte est extrêmement abondante et où les vignerons n'ont pas assez de futailles pour conserver leur vin, comme cela est arrivé en 1804, ces quatre foudres pourroient être employés d'une manière très-avantageuse.

Comme ce jour étoit un dimanche, je ne pus visiter la belle manufacture de limes qui est auprès de la ville et qui prospère par les encouragemens du Gouvernement. La situation d'Amboise est agréable; les bords de la Loire y sont ravissans: il n'est pas étonnant qu'ils aient inspiré *Commire*, un des meilleurs poëtes latins qui ont chanté les jardins (1).

(1) Le Tasse a sur-tout agréablement exprimé, dans les vers suivans, le charme qu'on trouve sur les rives de la Loire, et l'heureuse mollesse de leurs habitans.

Ma cinque mila Stefano d'Ambuosa,
E di Blesse, e di Turs, in guerra adduce.
Non e gente robusta, o faticosa,
Sebben tutta di ferro ella riluce.
La terra molle, e lieta, e dilettosa,
Simili a se gli abitator produce.
Impeto fan nelle battaglie prime;
Ma di leggier poi langue, e si reprime.

TASSO, *Gierusal. lib.* canto I, stanza 62.

« Étienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours et Blois » ont vus naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs » corps sans vigueur cèdent aux premières fatigues. Nés sous un

J'avois vu *Chanteloup* dans toute sa magnificence, et je me rappelle encore l'impression que produisit sur moi la longue série des noms inscrits dans la grande pagode pour consacrer les témoignages d'intérêt et d'estime que les hommes les plus recommandables et les plus illustres de la France avoient donnés au duc de Choiseul dans son exil. Cette belle demeure appartient aujourd'hui à M. le sénateur Chaptal, qui charme ses loisirs en faisant de grands essais de culture, et en répétant des expériences dont le résultat doit être d'employer avec plus d'avantages les productions de la France, et de leur faire acquérir, par des procédés chimiques, les qualités qui peuvent les assimiler aux produits que nous tirons à grands frais de l'étranger.

» climat riant et voluptueux ; ils en ont la mollesse et la langueur : » ils sont impétueux au premier choc ; mais bientôt leur ardeur » s'affoiblit et s'éteint. »

Traduction de S. A. S. M.gr l'Architrésorier, édit. de 1803, t. I.er, p. 26.

plus élevée ; c'étoit lui que je desirois revoir, après l'avoir visité dans ma jeunesse avec une vive curiosité.

Ce château sert actuellement de caserne et de magasin pour les troupes ; et il a éprouvé de grandes dégradations : la sainte-chapelle, qui étoit au milieu de la cour, est démolie. Au couchant, est la partie qui a été bâtie par les anciens comtes de Blois de la maison de Châtillon (1) et de celle d'Orléans ; il en reste encore une grosse tour. La façade du levant, sous laquelle est la porte de la cour, est du temps de Louis XII, qui est né dans ce château (2). Ce prince y étoit autrefois représenté lui-même à cheval ; sa statue a été renversée, et le quatrain qui l'accompagnoit a été effacé : les dauphins, les porcs-épics et les hermines qu'on voit encore dans quelques parties, sont des signes de ce bon roi. La partie à droite a été faite sous François I.er, ainsi que le prouvent les *salamandres* et les *F* couronnées qu'on y remarque.

La sensible Valentine de Milan est morte dans ce château, après avoir tant pleuré Louis d'Orléans. La

(1) FROISSARD dit que du temps de Guy II de Châtillon, comte de Blois (1388), il étoit déjà *bel, grand, fort et plantureux, et des beaux du royaume de France.*

(2) *Ce roi,* dit *Jean* D'AUTHON (*Chronique de Louis XII,* 1502), *faisoit faire son château de Blois tout de neuf, tant somptueux que bien sembloit œuvre de roi.*

criminelle épouse de Charles VI, Isabeau de Bavière, y fut reléguée après l'exécution du chevalier Louis Bourdon. Louis XII y signa plusieurs traités. Ce lieu vit les fêtes magnifiques, les jeux et les tournois qui eurent lieu au mariage de Charles duc d'Alençon avec Marguerite d'Angoulême, sœur de François I.er Henri II y fit une entrée dont les réjouissances dégénérèrent en de dégoûtantes débauches (1). Enfin Henri IV y épousa Marguerite de Valois, fille de Henri II.

Mais ces événemens ne sont pas encore ceux qui ont consacré la mémoire de cette fameuse demeure: les actions d'audace, les ruses infernales, les machinations atroces et les sanglantes aventures dont il a été le théâtre, les assemblées tumultueuses des états de la nation, les projets séditieux des Guises et leur mort tragique, l'ont pour toujours rendu célèbre (2). Malheureusement le savant suisse qui a mérité une mention de M. de Voltaire, et à qui j'avois entendu, dans ma jeunesse, raconter l'histoire des événemens qui se sont passés dans le château de Blois, comme Agamemnon retrace celle des crimes qui ont souillé le palais des Atrides, n'existoit plus, et notre guide

(1) On y vit des courtisans conduire dans la ville des bœufs sur lesquels il y avoit des femmes entièrement nues.

(2) *E considerai con grand' attentione quelle animate muraglie, che spirano al vivo le miserie delle corone in mezzo alle apparenti loro adorate felicità.* BENTIVOGLIO, *Raccolta di lettere*, p. 153.

étoit plus indifférent et moins instruit. On montre d'abord, en bas, la salle du conseil, où Henri duc de Guise s'entretenoit avec le cardinal son frère, l'archevêque de Lyon, le maréchal d'Aumont et d'autres personnes illustres, lorsque le Roi les envoya successivement chercher, et enfin le fit demander lui-même; malgré la confiance qu'il avoit montrée en répondant aux avis qu'il avoit reçus, qu'on *n'oseroit* attenter à ses jours, il commença à éprouver quelques craintes. Nous vîmes le petit corridor qui conduisoit de la chambre du conseil dans celle du Roi; le lieu où, en soulevant la portière de la chambre du Roi, Guise aperçut Longnac, dont il suspectoit les intentions : il voulut enfin tirer son épée; mais un des assassins en saisit la garde et lui plongea un poignard dans la poitrine; d'autres le secondèrent, et Guise expira percé de coups. On indique une place où l'on prétend qu'il existe encore des traces de son sang; mais c'est une supposition. La porte qui, de ce couloir, donnoit dans la chambre de la Reine, et qui ne put servir de refuge au duc, parce qu'il la trouva barricadée, est à présent murée. Le plafond de la chambre de la Reine conserve encore ses solives et une partie de son ancienne boiserie, dont les encadremens sont ornés de légers filets d'or. C'est là que Henri vint trouver Médicis pour lui dire que le *roi de Paris* étoit mort. *C'est bien coupé*, répondit-elle, *mais il faut coudre : avez vous bien pris vos*

vos mesures? Médicis, peu de temps après, termina obscurément dans cette chambre une vie détestée. A côté est un cachot très-noir, où l'on prétend qu'il y a eu des *oubliettes :* mais c'est encore un conte accrédité par la prévention.

Près de ce bâtiment, vers le couchant, est la tour de Château-Regnaud, appelée ainsi parce que de cette tour on découvre le domaine de ce nom à une distance de sept lieues : cette tour a été la prison du cardinal de Guise et de l'archevêque de Lyon; le premier y fut massacré à coups de pertuisanes (1).

La salle des états (2) sert aujourd'hui de salle d'exercice aux recrues pendant le mauvais temps; elle est partagée dans sa longueur par des colonnes qui soutiennent des arcades en ogive : on montre encore des restes de la tribune dans laquelle le Roi assistoit aux délibérations sans être vu. On a détruit la grande cheminée dans laquelle on prétend que le corps des Guises fut réduit en cendres; mais on sait qu'ils furent seulement mis dans de la chaux vive avec leurs habits, pour que le peuple n'en fît pas

(1) On trouve dans la *Bibliothèque de la France*, du P. LELONG, t. II, p. 305, 18805 - 18865, l'indication des nombreux écrits qui ont été composés à l'occasion de la mort de ces deux frères, événement dont M. Rainouard vient encore de faire le sujet d'une belle tragédie.

(2) Ceux de 1577 et ceux de 1588. On peut aussi voir, dans la *Bibliothèque* du P. LELONG, t. II, 789-795, les nombreuses pièces qui ont été composées sur ces états généraux.

des reliques. Cette grande salle a servi aussi à des fêtes et à des spectacles. Catherine y avoit fait représenter la *Sophonisbe* de Saint-Gelais.

Le duc d'Orléans, ce fils pusillanime de Henri IV, après avoir traîné à l'échafaud tous ses amis, qu'il sacrifia à sa propre sûreté, fut enfin relégué par un arrêt dans le château de Blois. Le bâtiment qu'il fit élever vers le couchant, en 1635, sous la direction de Mansard, existe encore ; la façade est composée de trois ordres placés l'un sur l'autre ; l'escalier est d'une grande beauté.

Le jardin de Blois mérite l'attention des amateurs de l'histoire naturelle, non à cause de son agrément actuel, car il est déplorablement dévasté ; mais il a été fondé par Henri IV, et il a acquis sous Gaston une grande importance et une juste célébrité. Ce prince avoit de la littérature et du goût ; il aimoit les arts ; il rassembloit des livres, des médailles, des pierres gravées, des tableaux, et enfin il a été un des plus ardens et des plus utiles protecteurs de la botanique : il rétablit ce jardin en 1650. Son médecin, Brunyer (1), publia, en 1653, un catalogue des plantes qu'il contenoit. Morison, qui avoit suivi les drapeaux du malheureux Charles I.er et qui fut blessé en combattant pour son roi, trouva un asile en France comme tous ceux

---

(1) *Hortus regius Blesensis*; auctore *Abele* BRUNYER. Paris (Vitré), 1653, in-fol.

de son parti ; le duc d'Orléans eut le bonheur de se l'attacher. Morison lui fit connoître sa méthode, et le duc l'encouragea par ses libéralités à la perfectionner ; il le fit voyager, à ses frais, dans une grande partie de la France. Le nouveau *Catalogue des plantes du jardin de Blois* (1), que composa Morison, contient les bases de sa méthode ; c'est au duc Gaston que ce savant botaniste a dû sa première réputation et les encouragemens qu'il reçut ensuite en Angleterre.

Près du château est la *grande fontaine*, qui est seulement remarquable par la quantité de tuyaux qui jettent constamment de l'eau ; Louis XII la fit réparer et embellir. Les eaux de cette fontaine viennent d'un lieu souterrain près de la ville, et coulent dans un large aqueduc qu'on regarde comme un ouvrage des Romains ; elles se réunissent avec d'autres à la *fontaine des Amis*, d'où elles se distribuent dans toute la ville.

Le préfet du département, M. le baron Corbigny, que j'avois déjà l'avantage de connoître depuis longtemps, eut la bonté de me faire voir la bibliothèque publique, qui est composée de beaux livres et de bons ouvrages qui avoient été rassemblés par l'ancien évêque de Blois, M. *de Thémines*, homme d'esprit.

(1) *Roberti* MORISON. *Hortus regius Blesensis auctus, cui accessit præludiorum botanicorum pars prior.* Londini, Roycroft, 1669, in-8.°

et de goût. C'est aussi ce prélat qui a fait bâtir l'évêché, où est aujourd'hui la préfecture: la terrasse qui se prolonge sur les bords de la Loire, est de la plus grande beauté; c'est la promenade publique.

Bernier, dans son Histoire de Blois, a donné la vie des personnages illustres qui y sont nés, tels que *Pierre de Blois*, célèbre théologien du XIII.e siècle; le bon *Louis XII; Morvilliers*, garde des sceaux; *Robertet*, secrétaire d'état sous Charles IX; *Jacob Bunel*, peintre sous Henri IV; *Paul* et *Raymond Phelypeaux*, secrétaires d'état; *Florimond de Beaune*, mathématicien; *Jean Mosnier*, peintre; le P. *Morin*, célèbre orientaliste, qui a écrit sur la critique de la Bible avec une grande érudition; le P. *Vignier*, habile dans l'histoire généalogique; *Papin*, protestant zélé, auteur de plusieurs ouvrages de controverse; et enfin nous devons leur adjoindre ce même Bernier, qui a donné une bonne histoire de son pays.

On voit que les habitans de Blois ont cultivé les lettres et même les arts: on a dit que c'étoit la ville où on parloit le mieux français. Cette opinion s'étoit accréditée dans le temps où les rois y avoient établi leur cour.

Je desirois, avant de reprendre ma route, visiter *Chambord*: à cinq heures du matin nous étions sur le pont de Blois, dont Bernier fait remonter la construction au XII.e siècle, mais qui a été bien des fois réparé; ce qui l'a presque entièrement renouvelé;

il y a au milieu une haute pyramide; au bout est le faubourg de *Vienne*, qui est très-peuplé; on trouve ensuite le château de Saumery. A sept heures nous arrivâmes à Chambord.

Ce château *(pl. LXXX, n.° 4)* est à quatre lieues de Blois et à une demi-lieue de la Loire, dans un fond où coule la petite rivière du Cosson; c'étoit, dès 1190, la maison de plaisance des comtes de Blois: le parc a sept lieues de tour, et c'est un des plus beaux pour la chasse. François I.er, qui fit bâtir cette demeure à son retour d'Espagne, y employa pendant douze ans dix-huit cents ouvriers. Charles-Quint l'admira comme un abrégé de ce que peut faire l'industrie humaine (1). L'aspect du château est irrégulier et ne se peut guère décrire; c'est un assemblage de tours et de tourelles élégamment sculptées et chargées de petites pierres noires taillées en rond et en losange qui y forment des compartimens: au milieu il y a huit grandes salles très-vastes et très-élevées, et le second étage est voûté. On remarque sur-tout l'escalier double dans lequel deux personnes peuvent monter et descendre sans se voir, si elles ont l'attention de se baisser en passant devant les petites ouvertures qui y sont pratiquées pour donner du jour. Par-tout on trouve la salamandre ou l'*F* couronnée. François I.er vouloit faire passer le Loiret dans le parc.

(1) DAVITY, *Description de l'univers*, t. II.

Depuis ce prince jusqu'à Louis XIV, les rois ont souvent habité Chambord; il a été depuis la noble récompense des talens et des exploits militaires. Louis XV l'avoit donné au maréchal de Saxe, et il appartient à présent au prince de Wagram.

On nous fit voir la chambre du vainqueur de Fontenoi; mais nous cherchâmes vainement, dans le cabinet près de la chapelle, la vitre sur laquelle François I.er avoit écrit avec son diamant, sans doute dans un moment de jalousie et de dépit :

Souvent femme varie;
Mal habil qui s'y fie.

De retour à Blois, nous nous remîmes aussitôt en route. Les belles statues qui décoroient le parc de *Menars*, en ont été enlevées : ce lieu a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, et la plupart des embellissemens qu'il avoit reçus pendant qu'il appartenoit à madame de Pompadour; sa situation sur la rive de la Loire est très-agréable; la terrasse est magnifique : le parc est traversé par la grande route.

Mer, où l'on arrive ensuite, est une petite ville qui dépendoit du marquisat de Menars; il y a un grand nombre de brûleries, et l'on y fait un bon commerce d'eau-de-vie. On y compte beaucoup de protestans; c'étoit la patrie du ministre Jurieu.

Beaugency étoit connu dans le XII.e siècle sous le nom de *Balgenciacum*; ce domaine a eu ensuite des

comtes particuliers (1) jusqu'au temps où il a été réuni à la couronne sous François I.er La ville est bâtie sur une élévation; au bas passe la Loire, sur laquelle on a jeté un pont de pierre : on y remarque encore des restes de l'ancien château qui a été détruit pendant les guerres civiles. Le vignoble est un des plus renommés de l'Orléanais, et l'on y brûle aussi beaucoup d'eau-de-vie.

En passant à *Meung*, je donnai un souvenir à l'ancien évêque d'Orléans, M. de Jarente, que j'avois vu autrefois dans cette belle retraite, où il vivoit depuis qu'il avoit quitté le ministère. Le château est bâti dans un style un peu ancien; le jardin est très-agréable, et il y a sur la Loire une île couverte d'arbres et de fleurs, qui offre des promenades délicieuses. Ce village est sur-tout célèbre pour avoir donné la naissance à l'auteur du roman de la Rose, Jean de Meung, qui fut surnommé *Clopinel*, parce qu'il étoit boiteux. Avec quel plaisir je passai devant *Saint-Ay* et je revis des lieux qui avoient été témoins des plus beaux momens de ma jeunesse! Nous traversâmes *Fourneaux*, long village dont la plupart des habitans sont protestans; *la Chapelle*, dont la situation est riante et où il y a de jolies maisons de campagne. Plusieurs acteurs célèbres du théâtre

(1) Histoire des comtes de Beaugency, *Art de vérifier les dates*, II, 810.

français y sont venus chercher une douce retraite. Enfin nous entrâmes dans Orléans, où j'ai compté les premiers amis que j'aie dus au commerce des muses.

CHAPITRE CXLV.

Carnutes. — *Cenabum*, ORLÉANS. — Histoire. — Description. — Statue de la Pucelle. — Pont. — Cathédrale. — Bibliothèque. — Dom Fabre. — Jardin botanique. — Illustres. — Olivet. — Commerce.

ORLÉANS appartenoit, sous les Romains, au territoire des *Carnutes*, qui occupoient le *pays Chartrain ;* ils nommoient cette ville *Genabum* et *Cenabum* (1), et c'étoit leur marché commun (2). Ses habitans en ont ensuite été détachés (3); on les

(1) CÆSAR, *de Bello Gall.* VII, 2.

(2) *Emporium Carnutum.* STRAB. IV, 3.

(3) Cette question a été longuement discutée dans un grand nombre de dissertations. — *Lettre de M.* LETORS *sur le* Genabum *des* Carnutes; *Mercure de France*, juin 1737, t. I, p. 1051. — *Réponse de M.* MAILLART *à M. Letors*, ibid. août, 1737, p. 1762. — *Réplique de M.* LETORS, *ibid.* décembre 1737, t. I, p. 2594. — *Dissertation de M.* LEBEUF, *pour prouver que* Genabum *est aux environs de Gien;* dans son *Recueil de divers écrits*, t. II, p. 179. — *Journal de Trévoux*, avril, 1709, p. 621. — *Dissertation sur le* Genabum *des* Carnutes, par M. LANCELOT, *Académie des belles-lettres*, t. VIII, p. 450. — *Dissertation de Toussaint* DU PLESSIS, sur le même sujet; *Mercure*, août, 1733, et *Variétés historiques*, t. I, part. II, p. 201. — Le même plus complet, Orléans, 1736, in-8.° — *Extrait d'une lettre de Jacques* DUVAL; *Mercure*, septembre 1739, p. 2162. — *Mémoire pour servir à l'histoire ancienne d'Orléans; Mercure*, juillet 1753, p. 36. — *Dissertation sur le* Genabum; par M. l'abbé BELLEY, dans ses *Éclaircissemens géographiques.*

nommoit *Aureliani* : la ville a été appelée *Aurelianum*, d'où le nom d'*Orléans* s'est bientôt formé (1).

Orléans soutint un siége mémorable contre Attila, qui fut forcé de le lever (2) ; il demeura sous la domination romaine jusqu'au règne de Clovis : après la mort de ce prince, ce lieu devint la capitale d'un royaume particulier. Clotaire I.er réunit toute la monarchie française ; mais sous Gontran I.er, son fils, le royaume d'Orléans fut rétabli. Lorsque Clotaire II eut réuni aussi la France entière, Orléans fit partie des royaumes de Bourgogne et de Neustrie. Enfin il devint le partage du comte Hugues-Capet, qui l'unit au domaine royal, quand il fut parvenu à la couronne. Philippe de Valois l'érigea en duché. Pendant que Charles VII, presque entièrement privé de son royaume par l'union de la faction bourguignonne avec les Anglais, y étoit assiégé par eux, Orléans fut sa dernière ressource ; et cependant ils étoient près de s'en rendre maîtres, quand l'intrépide Jeanne, conduite par le brave Dunois, marcha à la tête des soldats, fit lever le siége aux Anglais et délivra son roi. Un siècle après, Orléans prit parti dans les troubles religieux, et embrassa la cause des réformés ; ce fut sous ses murs que François duc de

(1) Rabelais, *Pantagr.*, l'appelle *Aurelians*. Cette ville, dans les anciens titres, est nommée *Orlens* et *Orliens*.

(2) *Histoire du siége d'Orléans par Attila, environ l'an 450*; par Tripaut. Orléans, 1635, in-8.°

Guise, qui les assiégeoit, fut assassiné par Poltrot. Enfin Orléans se déclara pour la ligue jusqu'à la conversion d'Henri IV. Louis XIV avoit donné ce duché en apanage à son frère Philippe, dont les descendans ont eu jusqu'à la révolution le titre de ducs d'Orléans (1).

J'avois un grand plaisir à me trouver dans une ville où j'ai passé le plus beau temps de ma vie, et où je trouvois d'anciens amis, ou au moins la tombe et des souvenirs de ceux qui n'existent plus. Ses rues sont tortueuses et étroites : mais la *rue impériale*, qui la traverse dans le milieu, est belle et régulièrement bâtie. J'y cherchai vainement l'ancien monument de la courageuse *Pucelle* à qui Orléans a dû sa délivrance, et la France de ne pas tomber sous un joug étranger. J'en avois autrefois donné la gravure et la description (2) : il a été détruit ; on lui a substitué une statue de bronze *(pl. LXXX, n.° 5)* assez élégante, mais d'une trop petite stature pour la grande place (3) où on l'a érigée. Le sculpteur a cru devoir coiffer Jeanne d'un chapeau garni autour de plumes d'autruche, en prenant pour modèle un prétendu portrait de cette jeune héroïne ; mais ce portrait, où elle est

(1) BEAUVAIS DE PRÉAU, *Essai historique sur Orléans*; Orléans, 1778, in-8.° — *Annuaire du département du Loiret.*

(2) *Antiquités nationales*, t. II, art. IX.

(3) Appelée *le Martroi*, du mot *martyrium*, parce que c'est le lieu destiné aux exécutions.

vêtue à l'espagnole, est très-postérieur au temps où elle a vécu, et la simple bergère de Vaucouleurs n'a sûrement jamais porté d'aussi futiles ornemens : puisqu'elle a la lance à la main, c'est le casque en tête qu'il falloit la représenter.

Le pont et la cathédrale sont les deux principaux objets de la curiosité des étrangers qui visitent Orléans. On admire la hardiesse et la légéreté du *pont*, qui a cent soixante-six toises de long. Malheureusement les maisons qui doivent former autour une place demi-circulaire, ne sont pas encore bâties.

La *cathédrale* est un des plus beaux édifices de la France; on lui donne le nom de *Sainte-Croix* (1) d'après la croyance que Dieu lui-même en a fait la dédicace lors de sa première construction, qu'on veut faire remonter jusqu'à S. Euverte, qui est mort vers la fin du IV.e siècle (2). Cette église, après avoir été plusieurs fois rebâtie et dévastée, étoit dans l'état le plus déplorable quand Henri IV ordonna sa réédification : mais le portail restoit toujours à construire ; il a été bâti dans un goût gothique et très-agréable, d'après les dessins de Gabriel. L'intérieur

(1) *Description de l'église cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans, suivant la visite faite en 1634, et autres pièces concernant ladite église*; Orléans, 1734, 1736, 1740, 1746, in-4.o

(2) *Histoire de l'église et diocèse, ville et université d'Orléans*; par *Symphorien* GUYON, Orléanois, curé de Saint-Victor; Orléans (Borde), 1650, in-fol. — *Dissertation sur l'établissement de la religion chrétienne à Orléans*; dans le *Mercure*, 1754, juin, 1 vol.

a été dévasté pendant la révolution et offre peu de choses remarquables. Le chapitre de Sainte-Croix prétendoit que Jésus-Christ en étoit le premier chanoine, et payoit tous les ans, au bureau de l'hôtel-dieu, deux portions pour les prébendes qui lui étoient affectées : ne soumettons pas à un examen rigoureux une croyance religieuse qui tournoit au profit de la charité.

La reconnoissance publique a établi la procession solennelle qui avoit lieu tous les ans le 21 mai, en mémoire de la délivrance d'Orléans ; l'éloge de Jeanne y étoit prononcé. L'éloquence de l'orateur ne répondoit pas toujours à l'importance du sujet ; mais on lui savoit gré de ses efforts, et l'on revenoit toujours rempli d'admiration pour la noble et vertueuse résignation de la jeune paysanne de Donremy, et animé du desir d'être utile à sa patrie.

Orléans possède une belle bibliothèque, formée en partie de celle de Henri de Valois, qui a enrichi plusieurs exemplaires de ses savantes remarques ; elle avoit été acquise par M. Prousteau et donnée aux Bénédictins pour la rendre publique. Le docte Villoison, pendant son long séjour à Orléans, y a fait d'utiles et intéressantes recherches. J'allai rendre un nouvel et peut-être dernier hommage à ce sanctuaire des lettres où j'avois reçu autrefois un accueil si bienveillant : combien j'aurois voulu offrir un

nouveau tribut de mon affection et de ma reconnoissance au vénérable Dom Louis Fabre, qui en avoit alors le soin! Je me souviens toujours de son accueil plein de bonté, du plaisir que je prenois à sa conversation, de l'orgueil même que j'éprouvois de ce qu'il vouloit bien s'entretenir avec moi. Le nom de ce religieux savant et modeste n'est pas même indiqué dans les dictionnaires historiques; on peut cependant le regarder comme un des meilleurs bibliographes que la France ait produits (1).

Je visitai aussi le jardin botanique, qui étoit, il y a vingt ans, dans un état brillant; c'est encore une promenade publique très-agréable, et la culture des plantes n'y a pas été tout-à-fait abandonnée. L'académie, qui y tenoit ses séances, et où j'ai vu siéger l'habile philologue Huet Froberville, le savant chimiste Prozet, l'ardent naturaliste Defay, n'existoit plus; mais elle vient d'être rétablie. C'est la première qui m'ait fait l'honneur de m'admettre dans son sein,

(1) Son *Catalogue de la bibliothèque d'Orléans*, publié en 1777, est véritablement un des meilleurs ouvrages de ce genre, et doit être considéré comme un modèle : les grandes collections y sont dépouillées, beaucoup d'anonymes y sont découverts et indiqués; les ouvrages qui en méritent la peine sont accompagnés de notes sur leur rareté, sur leurs différentes éditions, sur les réfutations qu'on en a faites; les jugemens sont peu nombreux, mais justes et dictés par une sage critique; et enfin le tout est terminé par une ample table des auteurs, avec une indication de leurs écrits. Je garde précieusement l'exemplaire que j'ai reçu de son respectable auteur.

dans un temps où j'avois encore très-peu de titres pour déterminer son choix : mais j'y fus accueilli par l'indulgente amitié ; et au milieu des honneurs académiques dont la bienveillance des gens de lettres m'a comblé, ma reconnoissance lui adresse encore un hommage.

Orléans, avant d'avoir une académie, possédoit une université, et elle avoit vu fleurir dans ses murs des hommes distingués par plusieurs genres de mérite : l'immortel *Pothier* et le laborieux *Secousse*, dont les noms honorent le barreau français ; le P. *Petau*, si versé dans la chronologie et la science de l'antiquité ; *Amelot de la Houssaie*, *Jacques Bongars* et *Pollucke*, qui ont écrit sur l'histoire et la politique ; *Nicolas Thoynard* et *Beauvais*, qui ont cultivé avec succès la numismatique ; l'abbé *Gedoyn*, dont les traductions ont eu un si grand succès, quoique leur mérite soit aujourd'hui légitimement contesté ; l'architecte *Ducerceau*, et plusieurs autres qu'il seroit trop long de nommer (1).

Les Orléanais ont eu, dans l'avant-dernier siècle, la manie de célébrer leurs illustres par des anagrammes ; un certain Tripaut (2) a consacré un long

(1) *La Monodie ou Deuil et Épitaphes des plus fameux docteurs de l'université d'Orléans, et libraires d'icelle.* Orléans (Gibier), 1556, in-16.

(2) *Libellus anagrammatum virorum illustrium*, auctore *Emmanuele* TRIPAUTIO. *Aureliæ* (Fremont), 1613, in-8.° ou petit

temps à ces maussades et ridicules compositions. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ait eu un imitateur (1).

Comment visiter Orléans sans revoir le charmant *coteau d'Olivet*, qui est aux portes de la ville ; on y arrive par le magnifique pont qui traverse la Loire ; et à peine a-t-on fait quelques pas, qu'on se trouve sur les rives du Loiret, qui serpente de la manière la plus gracieuse et forme par ses sinuosités des îles charmantes et des sites délicieux. Là, il sert aux travaux de la belle manufacture de toiles peintes de M. de Mainville, qui semble placée en face du pont comme pour animer ce ravissant tableau, et montrer à-la-fois les richesses de la nature et les produits de l'active industrie. Cette petite rivière, après avoir baigné les murs et fertilisé les jardins de riantes maisons de campagne, et après avoir fait tourner les moulins du foulon, du papetier, du tanneur, du chamoiseur, retombe en nappes argentées et en cascades bruyantes, va grossir les eaux de la Loire, et l'aider à porter les tributs des deux mers. Près du pont, est la maison appelé *le Coutil*, illustrée par le séjour qu'y a fait Henri IV (2).

in-4.° — *Les Anagrammes des noms et surnoms des demoiselles et dames d'Orléans ;* par le même. Orléans (Fremont), 1626, in-8.°

(1) *Les portraits parlans, ou Tableaux animés du sieur* CHEVILLARD, *dédiés à messieurs de l'église d'Orléans.* Orléans (Hotat), 1646, in-8.°

(2) *Essai sur la topographie d'Olivet.* Orléans, 1784, in-8.°

Après

Après avoir erré sur les bords heureux de cette charmante rivière, on accueille toujours avec intérêt la proposition de voir la fontaine qui la produit. Il faut suivre la route à travers la plaine pour arriver au lieu où elle prend naissance ; c'est une maison de campagne qu'on appelle pour cette raison *la Source* : ce lieu ne doit ses véritables agrémens qu'à la nature, quoique le célèbre lord Bolingbroke (1) et le malheureux et respectable M. Boutin, qui l'ont habité, y aient ajouté beaucoup d'ornemens.

---

(1) On sera très-aise de lire la traduction de deux inscriptions latines que le noble lord avoit placées dans ce château.

Première Inscription.

« Pour avoir inviolablement gardé sa foi à l'égard de la Reine » et de son parti ; pour avoir travaillé avec autant de courage » que de succès au grand ouvrage de la paix générale, forcé de » s'expatrier lui-même par la fureur d'une faction insensée et le » caprice d'un peuple inconstant, ici Henri de Bolingbroke, in- » justement exilé, jouit des douceurs de la vie. *Année 1721.* »

Seconde Inscription.

« Si ma patrie reconnoît son injustice, tout prêt à y retour- » ner ; si elle persévère, où ne serai-je pas mieux qu'avec de pa- » reils compatriotes ! Je bâtis et j'embellis cette petite maison. » C'est de là que je vois, comme du port, des revers qui ne me » touchent plus, et les jeux insolens de la fortune. C'est ici que, » sans desirer la mort ni la craindre, je jouis avec décence de » mon loisir, du repos assuré que produit l'étude, des délices les » plus innocentes, et de l'inébranlable tranquillité d'une ame qui » sent tout son bonheur. C'est ici que je vivrai pour moi, pen- » dant tout ce qui me reste d'exil ou de vie. »

La situation d'Orléans, placée au milieu de la France, près des rivières qui lui apportent les tributs des deux mers, dans un pays fertile en vins et en blés, et traversé par de grandes routes, lui donne de grands avantages pour le commerce et pour l'importation des objets de son industrie. Le raffinage du sucre, la fabrication des toiles peintes, la bonneterie, la coutellerie, y occupent un grand nombre d'ouvriers.

CHAPITRE CXLVI ET DERNIER.

FAUBOURG Banier. — Forêt d'Orléans. — MONERVILLE. — ÉTAMPES. — Histoire. — Histoire naturelle. — Illustres. — CHÂTRES. — ARPAJON. — LINA. — MONTLHÉRY. — Tour. — LONJUMEAU. — BERNY. — SCEAUX. — BOURG-LA-REINE. — ARCUEIL. — MONTROUGE. — Rentrée à Paris.

POUR prendre la route de Paris, on sort de la ville par le *faubourg Banier ;* sa longueur annonce l'importance et la richesse de la ville. On traverse cette célèbre forêt où l'on place la scène de tant d'histoires de voleurs, dont le récit trompe encore l'ennui des voyageurs enfermés dans la diligence. Cette forêt a été si élaguée sur la route, qu'on se douteroit à peine qu'on en est entouré, car on ne voit guère autour de soi que des terres labourées ; elle finit à *Cercotte,* où étoient autrefois les fourches patibulaires, dont l'aspect contenoit les brigands et effrayoit beaucoup les passans. La curiosité est un moment attirée par les grossiers automates que fait mouvoir l'horloge du serrurier de *Monerville :* mais les villages que l'on traverse n'ont rien d'important ; on admire, dans cette plaine immense, qui s'étend depuis Orléans jusqu'à Étampes, la richesse et la fertilité du sol, qui est couvert partout des dons de Cérès.

La montagne d'Étampes est assez roide ; ses flancs produisent ces blocs de grès qui, débités en cubes, servent à paver les routes et les villes des environs de Paris : on y observe aussi des pétrifications intéressantes.

La ville d'*Étampes*, quoique assez considérable, n'est guère qu'une très-large rue remplie d'auberges pour les voyageurs, les rouliers et les bestiaux. L'ancienne ville, appelée *Étampes-les-Vieilles* [Stampæ], existoit sous la première race de nos rois (1) ; elle appartenoit, sous Gontran, au royaume de Bourgogne : depuis Clotaire II, qui réunit toute la monarchie, jusqu'à S. Louis, cette ville a fait partie du domaine des rois ; mais ils y nommèrent un gouverneur qui avoit le titre de vicomte. S. Louis donna cette seigneurie à la reine Blanche, et elle composa ensuite le douaire de Marguerite, femme de ce prince. Cette seigneurie revint à la couronne, après sa mort, sous Philippe-le-Hardi, et elle a eu des comtes particuliers qui, jusqu'en 1526, ont été des princes du sang royal. En 1534, le galant François I.er fit présent de ce comté à sa maîtresse Anne de Pisseleu, fille d'honneur de sa mère Louise de Savoie. Henri IV paroissoit en avoir fait un plus noble usage en le donnant à sa femme Marguerite, après

(1) *Basile* FLEUREAU, *Antiquités de la ville d'Étampes*. 1683, in-4.°

qu'il eût été érigé en duché par Henri III : mais, après la mort de cette princesse, Henri IV suivit l'exemple de François I.er et le donna à la célèbre Gabrielle d'Estrées ; son fils César, duc de Vendôme, hérita de ce duché, et il est revenu à la couronne en 1712, après l'extinction de sa maison (1).

La ville n'offre rien d'intéressant : ses environs sont agréables ; ses eaux fournissent assez abondamment cette espèce d'*incrustation* qu'on nommoit autrefois *ostéocolle*, parce qu'on lui supposoit des propriétés imaginaires pour la résolution des fractures (2).

Les campagnes présentent des sites très-variés, et dans lesquels Flore s'est plu à distribuer ses richesses : aussi la ville d'Étampes a-t-elle vu naître plusieurs de ses plus chers favoris. Descurain, apothicaire de cette ville, habile botaniste et grand-père de Guettard, lui laissa son jardin, son herbier et ses manuscrits. L'activité de celui-ci s'est étendue sur toutes les branches de l'histoire naturelle ; c'est dans sa *Flore d'Étampes* (3) qu'il a développé les principes de sa méthode des poils. Si cette méthode n'a pas subsisté, elle a du moins été le sujet d'un beau travail et d'heureuses découvertes sur les

(1) *Chronologie historique des barons, comtes, puis ducs d'Étampes*, dans *l'Art de vérifier les dates*, tom. II, pag. 666.

(2) GUETTARD, *Sur l'ostéocolle des environs d'Étampes.* Acad. des sciences de Paris, 1784, pag. 277.

(3) GUETTARD, *Observations sur les plantes*, 1747, 2 vol. in-12.

glandes des végétaux. M. Geoffroy-Saint-Hilaire, dont les travaux ont tant enrichi la zoologie, doit aussi sa naissance à la même ville.

La route, jusqu'à *Arpajon*, est encore légèrement montueuse; cette petite ville porta le nom de *Châtres* (1) jusqu'en 1720, que, par une réunion de différentes terres, elle a reçu le nom d'*Arpajon*, avec le titre de marquisat: cette terre avoit passé à la maison de Noailles.

Lina n'est qu'un gros bourg qui doit son peu d'importance au voisinage d'Arpajon et sa célébrité à *Montlhéry :* là, est une vieille tour, seul reste de l'ancien château; elle s'élève sur une montagne, et on l'aperçoit de sept lieues. Cette tour est dans un tel état de vétusté, qu'il semble toujours que le premier coup de vent va l'abattre; mais sa dégradation même, les ruines qui l'environnent, la petite chapelle Saint-Sauveur, d'un style gothique, qui est auprès, la magnifique vue dont on y jouit, rendent ce lieu très-pittoresque. Cette tour, sans toiture (2), ressemble à celle dans laquelle on représente sur la scène Raoul de Créquy; on y entend les cris

(1) Tout le monde connoît la chanson:

> Tous les bourgeois de Châtres
> Et ceux de Montlhéry.

(2) *Voyez* la vue et la description que j'en ai donnée dans mes *Antiquités nationales*, tom. I, art. 11.

lugubres des chouettes, des fresaies, et des autres oiseaux nocturnes; et c'est de là que Boileau a fait sortir le hibou qui, à la faveur de la nuit, vint se placer dans le lutrin de la Sainte-Chapelle (1). Le château, dont cette tour dépendoit, devint l'asile de S. Louis, lorsque les princes conspirèrent contre lui. En face de la porte de cette tour est un souterrain, qu'il est encore aisé de distinguer, quoiqu'on en ait bouché l'entrée; ce fut dans ce souterrain que l'on fit cacher S. Louis pour le soustraire aux rebelles, dont les troupes, placées à Étampes et à Corbeil, cherchoient à l'envelopper. Les fidèles Parisiens coururent au secours de leur roi, et le ramenèrent dans leurs rangs en criant, *que Dieu lui donnât bonne vie* (2). Ce lieu est d'ailleurs assez célèbre dans notre histoire (3); on en attribue la fondation à *Thibaut file-étoupe* (4). Son petit-fils *Milon*, petit tyran et vassal séditieux, surnommé *le Grand*, faisoit de ce château, qu'on regardoit alors comme inexpugnable, le foyer de toutes les cabales, l'asile de tous les rebelles.

(1) BOILEAU, *Lutrin*, chant III, vers 1 *et suiv.*

(2) *Vita Sancti Ludovici ad ann. 1227.* JOINVILLE, *Histoire de Saint Louis*, pag. 15 et 16.

(3) *Mémoire historique sur la ville, comté, prévôté et châtellenie de Montlhéry*, par M. BOUCHER D'ARGIS, avocat au parlement; *Mercure de France*, 1737, juillet et août.

(4) *Filans stupas*, parce qu'il avoit les cheveux blonds. AIMOIN. lib. V, cap. XLVI.

Philippe I.er, qui n'avoit pu s'en rendre maître, l'obtint enfin par un échange.

Le roi de France ne put contenir la joie que lui causa une possession regardée aujourd'hui comme si chétive, et il recommanda bien à son fils de ne pas s'en dessaisir (1). En effet, depuis cette époque, la circulation entre Orléans et Paris ne fut plus interrompue. Ce château a été plusieurs fois le sujet de nouveaux combats : pendant les troubles qui ont désolé la France, les Bourguignons et les Orléanais s'en sont emparés successivement; mais l'événement le plus mémorable est la sanglante bataille de Montlhéry, qui fut livrée le mardi 16 juillet 1465 (2), dans le temps de la fameuse guerre dite *du bien public*; les Bourguignons sur-tout y perdirent beaucoup

(1) « Biau fiuz Loeis, garde bien cele tor, qui tantes fois m'a » travalié, et en cui escombattre et asalir, ge me suis presque toz » envesliz, et par cui desloiauté ge ne poi ainques avoir bonne » pais ne bonne seurté; la cui desloiauté faisoit des prudomes et » des loyaux traitres et desloyaux; et laienz s'atropelloient et de » près et de loin, tuit li traitor et li desloial; ne en tot le royaume » n'estoit mauz faiz ne traisons sans lor asent et sans lor aide : si » que dou chastel de Corbuel, qui est mivoie de Montleheri à » destre, jusques chatiau-fort, estoit la terre si accinte, et si grant » confusion entre cex de Paris et cex d'Orlians, que li un ne » pooient aler en la terre de l'autre par marchandise ne por autre » chose sans la volonté à ces traitors, si ce n'étoit de grant force » de gent. » *Chronique de Saint-Denis.*

(2) MONSTRELET, ch. 198.

de monde, et il y a encore un cimetière qui porte leur nom.

La route, plantée de beaux arbres, est bien alignée; elle traverse des terres fertiles : animée par le coup-d'œil pittoresque de plusieurs beaux châteaux; elle est sans cesse couverte de voyageurs et d'énormes voitures qui transportent à Paris les produits que la Loire réunit dans Orléans. On traverse *Lonjumeau*, gros bourg, situé sur la rive droite de l'Ivette. Le *château de Berny* subsiste encore. Trois statues de pierre, mutilées, qu'on a dédaigné d'enlever, sont tout ce qui reste de l'élégant et magnifique séjour de *Sceaux*, ce lieu charmant où la duchesse du Maine rassembla long-temps tout ce que Paris offroit de plus distingué par les dons de l'esprit, et où le dernier duc de Penthièvre exerçoit sans faste cette charité douce et touchante qui a consacré sa mémoire dans l'esprit de tous les hommes bienfaisans et de toutes les ames religieuses. Auprès est *Antoni*, village qui doit aux eaux de la Bièvre l'activité de ses manufactures.

Le nom de *Bourg-la-Reine* est fort ancien, mais on en ignore l'origine. Il y a dans ce bourg une maison qu'on dit avoir été bâtie par Henri IV et habitée par Gabrielle; ce fut dans cette maison que Louis XV vint recevoir l'infante d'Espagne.

On laisse sur la gauche le joli village de *Fontenay-aux-Roses*, dont le nom seul est gracieux, et qui fournit en grande partie les fleurs qu'on effeuille dans

les officines de nos parfumeurs et de nos apothicaires.

En suivant la route, est le village d'*Areueil*, qui doit son nom aux anciennes arcades de l'aqueduc qui avoit été bâti par les Romains; il en reste encore quelques vestiges (1), que l'on ne peut voir de ce village, mais que l'on distingue aisément en entrant dans l'ancienne ferme des moines de *Cachant:* la bâtisse offre un mélange de petites pierres et de briques plates; elle est absolument semblable à celle de la voûte qu'on appelle à Paris *le palais des Thermes.* Ces restes sont appuyés sur les arcades du bel aqueduc dont on doit la construction à Marie de Médicis, et l'exécution au célèbre de Brosse.

La campagne est fertile en blé, mais elle n'offre point de promenades; cependant il y a dans le village d'agréables jardins et quelques belles maisons. Ce lieu est aujourd'hui célèbre par le séjour qu'y font deux savans illustres qui, après avoir rempli les devoirs des grandes places qu'ils occupent si dignement, vont s'y livrer à des méditations et à des travaux qui étendent continuellement le domaine des sciences, et réunissent une petite société, uniquement composée d'hommes qui ont pénétré dans les profondeurs de la chimie, et se sont élevés aux plus hautes conceptions de la physique et

---

(1) CAYLUS, *Recueil*, t. II, p. 374, pl. CXI.

de l'astronomie (1). Il paroît que ce n'est pas seulement de nos jours qu'Arcueil a vu dans ses murs de semblables réunions ; les poëtes qui formoient alors ce qu'on appeloit *la pléiade*, dont Ronsard étoit le chef (2), s'y rassembloient. On dit qu'un jour ils rencontrèrent un *bouc* qu'ils imaginèrent de couronner de pampres et de fleurs et d'aller offrir à Jodelle ; hommage vraiment poétique et digne d'être présenté au père de notre théâtre, comme on offroit un bouc à Bacchus, protecteur de la tragédie : on amena cet animal pendant que nos poëtes étoient à table ; on pense bien que ces joyeux convives reçurent cette offrande avec des transports un peu bruyans. La malignité envenima dans ses récits une action si simple : on prétendit que ce bouc avoit été immolé selon l'usage des païens, et Ronsard pensa payer cher l'honneur qu'on lui attribuoit d'avoir été le sacrificateur.

En suivant la petite rivière de Bièvre, on arrive au grand et petit *Gentilly* (3) ; Simon de Colines, un des plus célèbres graveurs de caractères d'imprimerie, vers 1480, y est né.

La route, depuis Arcueil, passe devant le grand *Montrouge*, dont on voit le château : on traverse

(1) *Mémoires de la Société d'Arcueil*, ann. 1809.

(2) NICERON, tom. XXVIII, pag. 249.

(3) *Suprà*, tom. I, pag. 10.

le petit *Montrouge*, dont les maisons s'étendent jusqu'à la barrière, de manière que, sans le boulevart qui en fait la séparation, on croiroit que c'est un faubourg de Paris, où je rentrai le 25 octobre.

J'ai rendu compte, dans le premier volume de cet ouvrage, de l'objet que je m'étois proposé. Mon but principal étoit de faire des recherches historiques et littéraires dans les différens lieux que j'ai visités, d'indiquer les monumens antiques qui y existent encore, et sur-tout de publier et d'expliquer ceux qui avoient échappé à la recherche des autres voyageurs; c'est au lecteur à juger si j'ai rempli mon plan. En voyant le nombre des notices que j'ai recueillies, celui des objets que j'ai fait connoître et que j'ai décrits, il ne pourra du moins m'accuser d'avoir manqué d'activité et de zèle. Je le répète encore : j'ai vu moi-même tout ce que j'ai pu voir; j'ai consulté les personnes les plus instruites; j'ai toujours été guidé par le desir véritable de m'instruire. Je ne prétends pas faire adopter toutes mes opinions; mais je n'ai rien dit qui ne m'ait semblé vrai, et que je ne sois toujours disposé à soutenir.

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES MATIÈRES.

Les chiffres romains indiquent les tomes; les chiffres arabes indiquent les pages.

A

Auxiliaris,

B

C

Consuanetes,

D

E

F

G

I

J

K

L

M

Mélophiles,

N

O

P

Q

Q

R

S

T

U

V

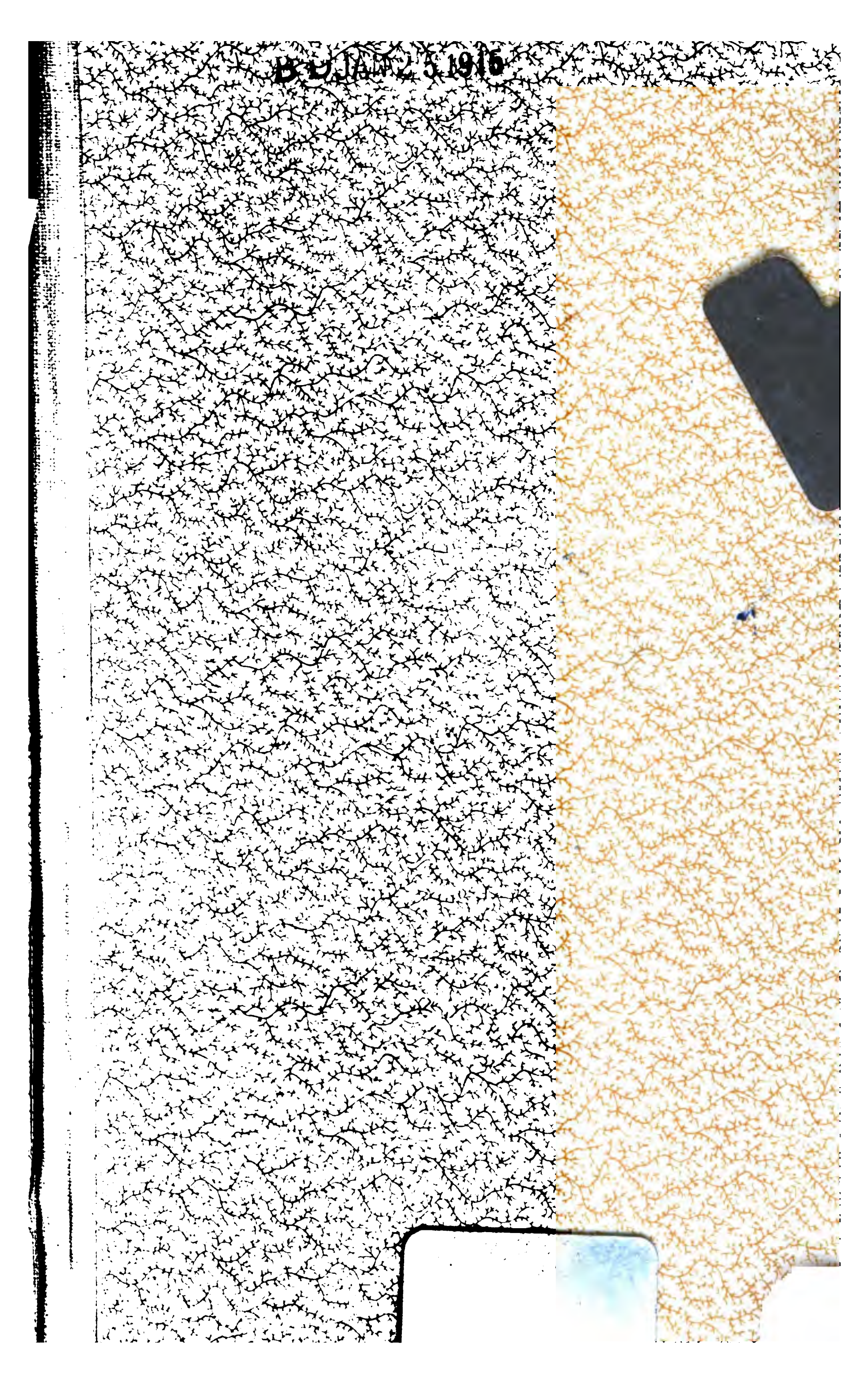
X

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

4—


B D JAN 25 1916